
VITTORIO EM. III


FONDO PROVINCIA

TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE RUSSE





CONSTANTIN PÉTROW
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE RUSSE AU VIe GYMNASE DE SAINT-PÉTERSBOURG

TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE RUSSE

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

TRADUIT DU RUSSE AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

ALEXANDRE ROMALD





PARIS
LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE DE J. BAUDRY
15, rue des Saints-Pères

GENÈVE
F. RICHARD, LIBRAIRE
56, rue du Rhône

SAINT-PÉTERSBOURG
1872

BRUXELLES
A.-N. LEBÈGUE & Cie
46, rue de la Madeleine

IMPRIMERIE TRENKÉ & FUSNOT (JOURNAL DE ST PÉTERSBOURG)
Maximilianovski pér., 15.





Ce livre étant le premier et le seul qui ait encore paru en français sur l'histoire de la littérature russe, c'est à ce titre, malgré ses imperfections, que je me permets de réclamer l'attention et l'indulgence du public en sa faveur. Selon l'intérêt que je verrai témoigner à cet essai, je compte publier à la suite une série d'ouvrages traduits ou originaux ayant de même trait à la littérature russe, principalement à celle de l'époque moderne ou contemporaine. Je serai en conséquence très-obligé à tous ceux qui dans ma traduction auraient relevé des erreurs ou des omissions, de bien vouloir me faire part de leurs rectifications et remarques ainsi que de renseignements quelconques concernant ces matières, communications que j'accepterai toujours avec une sincère reconnaissance et dont je ne négligerai pas de faire usage pour l'avenir.

ALEXANDRE ROMALD.

Saint-Pétersbourg, le 7/19 novembre 1872.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Introduction IX

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE ANCIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Époque antéhistorique. 1

CHAPITRE DEUXIÈME.

Période de l'introduction du christianisme, du Xe au XIIe siècle.

I. Littérature sacrée 11

II. Littérature profane. 18

CHAPITRE TROISIÈME.

Période de la domination des Tatares et de l'agrandissement de Moscou du XIIIe au XVIe siècle. 21

CHAPITRE QUATRIÈME.

XVIe siècle.

I. Russie septentrionale et orientale. 28

II. Russie méridionale et occidentale. 37

CHAPITRE CINQUIÈME.

XVIIe siècle 41

Appendice: Poésie populaire. 45

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE MODERNE.

CHAPITRE SIXIÈME.

Règne de Pierre-le-Grand. Cantémir 55

CHAPITRE SEPTIÈME.

Règne d'Elisabeth Pétrovna. Lomonossow. Soumarokow. 58

CHAPITRE HUITIÈME.

Règne de Catherine II. Von-Vizine. Derjavine. 66

CHAPITRE NEUVIÈME.

Règne d'Alexandre Ier 76
I. Karamzine. 77
II. Joukovsky. 81
III. Batuchkow. 88
IV. Romans historiques. 90
V. Krylow. 91
VI. Histoire, histoire de la littérature, critique, journaux, éducation. 95

CHAPITRE DIXIÈME.

Premières années du règne de Nicolas Ier 104
I. Pouchkine. 105
II. Griboïédow. 117
III. Lermontow 121
IV. Koltzow. 127
V. Gogol 130
VI. Bélinsky. 146
VII. Les Slavophiles. 151

CHAPITRE ONZIÈME.

Période littéraire depuis Gogol jusqu'à l'avénement de S. M. l'Empereur Alexandre II.

I. Romans, poésie, théâtre. 153
II. Histoire. 169
III. Histoire de la littérature russe 171
IV. Voyages. 174
V. Philosophie 175

CHAPITRE DOUZIÈME.

Premières années du règne de S. M. l'Empereur Alexandre II. . . 176
I. Romans, poésie, théâtre. 177
II. Histoire 194
III. Histoire de la littérature et de la langue russes et slaves. 199
IV. Voyages. 203
V. Philosophie 205
VI. Journaux et revues 206

CHAPITRE DERNIER.

Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature russe. 212

INTRODUCTION.

L'histoire générale de la littérature d'un peuple a pour objet d'analyser les variations successives qu'ont subies ses idées sur la nature et l'humanité, ses convictions, ses sentiments et ses goûts, d'étudier les créations de l'imagination et de l'esprit de ses poètes, de ses romanciers et de ses meilleurs écrivains, ainsi que d'exposer les diverses formes littéraires sous lesquelles ont été consignées dans le cours des siècles, ces phases de la vie intellectuelle de la nation.

La littérature russe, de même que celle d'autres peuples, débute par des productions orales dans lesquelles la nation, encore plongée dans un grossier paganisme et commençant à peine à lutter contre les forces hostiles de la nature, exprime confusément ses idées sur le monde environnant et sur ses rapports de race et de famille : tel est surtout le contenu de la littérature orale depuis la nuit des temps jusqu'au moment de l'introduction du christianisme, importé de Byzance. A l'apparition en Russie de cet élément vivifiant, commence à se développer la connaissance de l'écriture, moyen plus efficace de répandre les principes chrétiens, et c'est à partir de cette époque que la masse de la nation se partage en lettrés et en illettrés. Les premiers adoptent plus volontiers le christianisme que les seconds, en font pénétrer l'essence dans toutes les sphères de

la vie publique et privée et témoignent presque du dédain pour la partie ignorante du peuple avec son idéal, ses conceptions et ses tendances arriérées. Les travaux des principaux d'entre les lettrés ne restent pas inutiles: l'élément religieux s'enracine profondément dans la société et domine tous les autres besoins. Pendant cette période les efforts spontanés de l'esprit, les aspirations du cœur et de l'imagination, s'alimentent à la même source d'où était venu le christianisme, c'est-à-dire à la littérature byzantine, mais les œuvres qui en furent le fruit ne consistant guère qu'en traductions et en imitations, n'occupèrent jamais qu'un rang inférieur.

Une nouvelle époque dans la formation de la littérature russe ne commence qu'à partir du XVIII[e] siècle, lorsque l'immortel réformateur Pierre-le-Grand, après avoir renversé la muraille qui séparait son pays des peuples de l'Occident, introduisit en Russie la civilisation européenne en l'appliquant aux exigences de l'Etat. Depuis ce moment, la littérature religieuse qui pendant tout le moyen-âge avait régné sans partage, ne joue plus guère que le rôle spécial d'élever la société au point de vue chrétien: la littérature savante qui la remplace, utilisant les richesses intellectuelles qu'avait amassées la science dans l'Europe occidentale, offre dès lors un vaste champ et trace des directions diverses à l'activité de l'entendement humain. Cette réforme, en amenant une évolution aussi capitale dans les lettres, devint funeste à la littérature orale: la masse ignorante de la nation, en voyant les droits civils et les avantages de toute espèce qu'obtient le lettré et envisageant la connaissance de l'écriture comme le signe extérieur de l'éducation, s'applique aux études élémentaires et traite avec indifférence les chants et les légendes auxquels jusqu'alors elle se plaisait tant; ce qui désormais réussit à intéresser la foule sont des livres écrits dans son goût par des écrivains éclairés. Les traditions orales se conservent à l'écart, loin des centres civilisés, dans la bouche

d'une petite partie du peuple, qui tenant obstinément au passé, continue à aimer ses anciens poëmes et à redire ses vieux récits traditionnels. La puissance créatrice a cependant presque entièrement disparu; à peine le mécontentement du nouvel état de choses l'éveille-t-il parfois encore, mais ses dernières productions, peu variées quant à la forme et à l'esprit d'opposition qui y domine, ne méritent aucune étude spéciale, de sorte qu'à partir du XVIII[e] siècle l'attention de l'historien littéraire ne porte que sur les œuvres écrites, poétiques ou autres.

PREMIÈRE PARTIE.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

ÉPOQUE ANTÉHISTORIQUE.

Deux époques distinctes se présentent dans le développement de cette littérature russe primitive dont les productions se conservaient en se transmettant de bouche en bouche. La première comprend les œuvres écloses dans les temps antéhistoriques, alors que l'imagination populaire ne s'arrêtait que sur les traditions mythologiques et les obscures puissances ennemies, dans la lutte avec lesquelles se concentrait tout l'intérêt de la nation. Cette époque s'arrête à la domination des Tatares, qui remua profondément le sentiment national et agit vivement sur les idées; à partir de ce moment, il devient facile de distinguer l'influence des événements historiques et de la religion chrétienne sur les traditions conservées parmi le peuple, ainsi que sur les œuvres littéraires.

Jusqu'à l'introduction du christianisme, et par conséquent jusqu'à l'apparition du clergé en Russie, la nation ne formait que deux classes: d'un côté le peuple, c'est-à-dire les habitants des villes et les paysans, de l'autre le prince et sa suite ou milice. Le peuple s'adonnait à la chasse des bêtes fauves, à l'agriculture,

au commerce, payait au prince l'impôt, qui se levait en général paisiblement (d'injustes prétentions étant violemment repoussées). Chaque classe avait ses intérêts qui décidaient de son genre de vie et du caractère de ses productions littéraires. Si le peuple était en majeure partie adonné à la chasse et à l'élevage du bétail, ce n'était pas seulement par besoin inné d'activité, il y était forcé pour trouver de quoi vivre, pour conserver contre l'eau, le feu et les bêtes féroces ce qu'il avait acquis au prix de sa suenr et de son sang. Il est tout naturel que le soleil, l'eau, le vent, les forêts, les animaux féroces et domestiques se présentent comme ses alliés ou ses ennemis. L'homme était avec les éléments en rapports intimes, soit de paix, soit de guerre; il combattait les uns, implorait ou utilisait les autres, grâce au savoir-faire de l'intelligence que cette lutte séculaire aidait à développer. Après avoir vaincu quelques-uns de ses adversaires, le peuple en retrouva d'autres. Cette fois, c'étaient des hommes qui, à leur tour, cherchaient ou du butin ou plus d'espace. Une nouvelle lutte commence, demandant de nouvelles forces, de l'adresse et de la patience. Au sein du peuple apparaissent les géants qui, opérant seuls ou à la tête de troupes, engagent le combat avec des tribus étrangères sur lesquelles ils remportent la victoire et ramènent un riche butin dans leur patrie. La reconnaissance des leurs récompense leurs exploits et se reporte sur leurs fils et leurs descendants. Tels étaient les premiers soucis de cette partie de la nation qui avait à se nourrir et à se défendre elle-même, puisque dans l'origine les princes bornaient leurs rapports avec le peuple à la levée des impôts. Avec un genre de vie pareil, il est facile de se figurer quelles durent être les idées morales et les vertus privée schez les grands. Dans les relations réciproques régnaient le droit du plus fort, le déchaînement des passions, la brutalité des manières, la violatiou des droits d'autrui; dans le meilleur des hommes on n'estimait que sa force, sa vaillance, sa fausseté ou sa ruse.

Les fragments épars d'un poème mythique et un nombre considérable de chants entiers qui durent former un poème historique ou de chevalerie, témoignent de la nature des idées et des

convictions populaires. Ce qui reste de ce poème mythique est peu étendu et à l'état de fragments. Il existe actuellement des chants de fête, qui, dans les localités éloignées de tout centre civilisé, sont encore en usage les jours tels que Noël, le Nouvel an (Koliada) le lundi qui suit Quasimodo (Krasnaïa Gorka) et autres. Dans l'un d'eux seulement, il est question de la cérémonie païenne de l'offrande d'un bouc; les autres consistent en salutations adressées au maître hospitalier de la maison, en l'attente qu'il fera quelque présent aux chanteurs. Dans quelques légendes le soleil, la lune, le vent sous la forme de dieux viennent en aide aux hommes dans des circonstances difficiles. Quelques proverbes aussi se rapportent à cette époque reculée où les montagnes et les précipices passaient pour être constamment habités par une puissance redoutée, que les hommes apaisaient au moyen de sacrifices. Il est fait directement mention des divinités et des cérémonies païennes dans des monuments écrits, tels que le récit de la troupe d'Igor, le récit de l'Ami du Christ, etc. Toutes ces faibles allusions ne reproduisent pas l'image complète de Péroun, de Stribog, de Khors, de Dajbog, comme c'est le cas pour les divinités de la mythologie grecque, mais la comparaison de ces indications avec ce qui reste de l'épopée slave et indoeuropéenne jettera quelque jour nouveau sur les croyances idolâtres de la Russie antique.

Les traditions sur les dieux inférieurs sont un peu plus précises; les traits d'un élément, d'un animal, et même d'un homme, se confondent chez eux sous la forme de monstres. Les traditions touchant les rivières se font remarquer par l'intérêt qu'elles offrent. Jusqu'à présent, il est question dans les chants populaires du Danube, du Don, du Volkhov. Le roi des eaux joue un rôle important dans les entreprises du héros Sadké. Les légendes sur les nymphes des eaux (roussalki) sont maintenant encore très-variées dans les contes populaires. Mais lors même que le nom du roi des forêts se retrouve sous la forme d'épithète injurieuse dans le langage vulgaire, les légendes qui ont trait à sa personne ne se sont point conservées. Dans la forêt, règne la vieille Yaga (Baba-yaga) magicienne, reine absolue dans son domaine des

bois; les arbres et les bêtes lui obéissent. On ne peut, du reste, baser ces suppositions que sur les traditions plus modernes sur les sorcières.

C'est sans doute à des fragments de l'épopée slave que se rapportent les traditions sur les géants des montagnes; la vallée du Danube, patrie originaire des Slaves, étant bordée de hauteurs. Dans un épisode de l'époqne suivante il est question d'un colosse terrible, qui ne trouva dans le monde entier qu'une seule montagne capable de résister à sa force et à son poids. Un autre chant parle de Sviatogor que la terre a peine à porter. Les épithètes de Gorinitch, de vieille Gorinianka, ont pour racine gora, montagne. Le serpent Gorinitch vit dans les cavernes où il garde des métaux précieux. Mais dans toutes les légendes faisant mention de monstres épouvantables, il est surtout parlé de ceux qui portent des traits d'animaux et parfois d'hommes. Par exemple le Dragon-héros (Zmeï-bogatyr) qui réunit les qualités du serpent et du géant, y est chanté sous le nom de Tougarine Zmiévitch. L'Idole païenne lui ressemble, ce géant glouton à l'excès, qui apparut à Kiew au grand effroi du prince et des habitants. On peut mentionner encore Rossignol-le-Brigand (Solovéï Razboynik) qui épouvante les voyageurs, leur barre le chemin, siffle comme le serpent et hurle comme une bête féroce; comme un oiseau il gîte dans un nid établi sur six chênes, tandis que sa famille vit dans des palais à cours spacieuses. On pourrait retrouver des restes du poème mythique dans la masse des contes et légendes, mais précisément ces sortes de productions, en se transmettant de bouche en bouche, ont perdu leur caractère primitif de naïveté pour prendre plutôt une apparence satirique. Sans doute, il fut un temps où le soleil, la lune, le vent, les animaux sauvages et domestiques étaient pris dans leur acception propre, comme des êtres supérieurs à l'homme, et ce n'est qu'à une époque postérieure que ces mêmes êtres reçurent une signification allégorique. Les légendes sur le souverain des eaux, sur Baba-yaga, sur le dragon Gorinitch servent de transition à l'épopée héroïque, puisque ces monstres y sont doués d'attributs humains.

Dans l'épopée héroïque sont relatés les exploits des héros

(bogatyri), êtres humains déjà, quoique doués de vertus exagérées. Grâce au nombre important de chants qui se rapportent à cette période, il est possible d'en dire plus long sur cette partie de l'épopée populaire. On est convenu de distinguer les anciens héros des nouveaux. Les premiers conservent encore des qualités qui tiennent du monstre; on peut leur remarquer des traces de création mythique; ils apparaisent comme des personnifications de forces naturelles ou de genres de vie primitifs. Les nouveaux héros sont de simples mortels et se rapportent à l'époque de l'agriculture et du commerce.

Les principaux des anciens héros (starchié bogatyri) sont Volkh ou Volga et Micoula Sélianinovitch. Volga, dont la personne tient et du magicien (Volkhv) et du prince historique Oleg, est célèbre pour avoir réuni une troupe de courageux compagnons, avec lesquels il se rendit à la chasse des bêtes fauves, des oiseaux et à la pêche. L'expédition n'ayant pas été couronnée de succès, Volga se métamorphose en lion, en oiseau, en brochet, et répare par ces expédients les échecs subis par la troupe. De même que le prince Oleg, le héros transformé en oiseau vole à Constantinople et ayant appris que le sultan (Tour etz-Saltane) veut envahir la sainte Russie, il se métamorphose en petite hermine, pénètre dans l'arsenal du sultan, y détruit ses armes, ses munitions, ses chevaux et, reprenant sa forme de héros, retourne chez lui avec sa troupe chargée d'un riche butin. Le chant de Micoula Sélianinovitch, surtout dans sa rencontre avec Volga, offre la transition de la vie nomade et guerrière à celle des cultivateurs. Ici Micoula a le beau rôle. Il habite loin de Volga, occupe un grand champ plein de souches et de pierres, qu'il laboure avec un petit cheval de piteuse apparence. Volga se disposant à aller lever l'impôt, prend Micoula comme compagnon; mais Volga et sa troupe ne parviennent pas à soulever de terre une charrue, oubliée par Micoula, le coursier d'Oleg ne réussit pas à atteindre le mauvais petit cheval du cultivateur. Frappé d'étonnement, Volga veut faire plus ample connaissance avec Micoula et apprend que c'est un jeune agriculteur qui possède de grands greniers de blé et qui brasse de la bière dont il régale les paysans.

Les nouveaux héros (mladchié bogatyri) sont de beaucoup moins nombreaux que les anciens. Semblables à tout un peuple des temps primitifs, les héros agissent d'abord isolément et exécutent à peu près les mêmes travaux que Volga et Micoula. On leur a donné le nom de champions (polénitsi, de polé, champ). Ils se groupent à Kiew, autour du gracieux prince Vladimir, où se rencontrent non-seulement les chefs de diverses localités tels qu'Alecha Popovitch de Rostow, le glorieux Dobrinia Nikititch de Riazan, Duk Stépanovitch de Volynetz, mais aussi les représentants de la classe des prêtres, des seigneurs, de la milice du prince et des paysans.

Les principaux héros sont Dobrinia Nikititch, Alecha Popovitch, Schourila Plenkovitch et surtout le favori du peuple Ilia Mourometz, l'idéal du chevalier. Ils accourent à Kiew, de tous les lieux environnants, se réjouissent en festins, luttent d'adresse et de force en combat singulier, et célèbrent leurs exploits, qui consistaient souvent en actes de violence et de pillage. Le paladin, comme défenseur du pays, croit avoir droit à boire et à manger, autant que le cœur lui en dit; de son côté, il protége la patrie, la foi chrétienne et son prince. Il possède le caractère généreux du preux chevalier, ne craint pas le danger, épargne la vie à l'ennemi, se réconcilie, fraternise et fait échange d'armes avec lui.

Dans les poèmes, le prince n'agit presque pas; il se borne à régaler les convives, écoute les récits des héroïques exploits des paladins, auxquels il assigne une place au festin selon leur mérite. L'épithète constante de Vladimir „beau petit soleil rouge" l'assimile à Dajbog, personnification du soleil dans les traditions mythiques.

Vivant de brigandages, les paladins, ou bogatyri, ne sont point sédentaires; en partant pour une expédition, ils demandent à leur père et à leur mère la bénédiction et des conseils, puis agissent suivant les circonstances. Ces mêmes caractères sont propres à la femme. Elle arrive à ses fins par la vaillance, mais plus souvent encore par la ruse, par des enchantements, des métamorphoses. Les paladins, sans être eux-mêmes des époux

très-fidèles, se vengent sévèrement de leurs femmes lorsqu'elles les trahissent.

En même temps qu'à Kiew, il se développa à Novgorod un genre de vie tout-à-fait original; le cycle de chants qui a les mœurs de cette grande ville commerçante pour sujet, raconte l'opulence des marchands, et la témérité effrénée qui distinguait la plèbe avide d'indépendance et hostile à l'aristocratie riche. Aussi les plus caractéristiques des poèmes du cycle de Novgorod sont ceux qui relatent les aventures de l'opulent Sadko et celles de Basile Bouslaévitch.

L'épopée populaire parle avec la même sympathie des paladins étrangers tels que Duk Stépanovitch et Solovéï Boudimirovitch ; ce dernier par ses merveilleux prodiges d'outre-mer fascina la nièce du prince Vladimir, au point qu'elle le demanda ellemême pour époux.

Avec l'affermissement graduel de la puissance princière et la propagation du christianisme, l'audace de ces paladins ainsi que leur goût pour la violence durent faire place à une force intelligente supérieure. Le peuple exprima, dans un chant, comment les paladins furent exterminés dans la sainte Russie. Ce furent des anges qui les combattirent, représentants d'un pouvoir spirituel, de l'amour chrétien. Une lutte merveilleuse s'engagea; Alecha Popovitch provoqua ces champions surnaturels, qui d'abord n'étaient qu'au nombre de deux, les pourfendit, et il en apparut quatre ; le paladin sans se décourager les attaqua à leur tour, mais au lieu de quatre, il eut à faire à huit combattants, et ainsi de suite. Leur nombre augmenta au point que les paladins s'en effrayèrent, prirent la fuite et se réfugièrent sur des montagnes où ils furent métamorphosés en rochers ; ils n'eurent cependant pas le même sort parmi le peuple, qui conserva leur souvenir et transféra même plusieurs traits particuliers de ces preux à des personnages réellement historiques.

Si l'épopée populaire, pendant cette période antéhistorique, ne s'est pas développée sous toutes ses faces, et si une grande part en revient à l'influence des événements et à celle de la littérature écrite, en revanche la forme de l'exposition et le style

étaient définitivement arrêtés, et ne furent qu'imités dans les œuvres de l'époque postérieure. Les caractères principaux de la forme de l'épopée sont les suivants : l'épopée se compose d'épisodes distincts, de peu d'étendue, qui ne représentent pas comme l'Iliade ou l'Odyssée un seul tout. Ces groupes portent les noms divers, de chansons, de légendes, de dictons, d'énigmes, d'imprécations, de contes. Cette dernière forme est de date plus récente ; on peut induire l'origine reculée des premières de la prédominance de la forme poétique. Les dictons, énigmes et imprécations, dont le sens est souvent obscur, sont en grande partie des fragments d'un poème mythique. La chanson et le conte sont les formes les plus variées de l'épopée ; voici en quoi consiste la différence. La chanson (piessnia) a pour fond un événement réel qui lui sert de sujet, aussi le peuple a-t-il donné à ces chants le nom de bylini (byl, un fait). En relatant un exploit, une action d'éclat, la chanson mentionne l'époque et le lieu où le fait se passa ; en citant un personnage, elle le représente sous des traits plus ou moins précis. Le conte (skazka) en donnant plus libre carrière à l'imagination et à l'invention, néglige l'indication exacte de l'époque et de la localité. La piessnia est accompagnée de chant, sa forme est le vers, tandis que la skazka est un récit en prose. La manière de l'exposition épique de cette épopée est la même que celle propre à la poésie épique indo-européenne en général : par exemple les descriptions des personnages, les prédictions, les énigmes, les rôles attribués aux devins et aux magiciennes, la répétition d'événements analogues s'y retrouvent ; le ton de la narration, qui est uniforme, provient de l'emploi constant des mêmes épithètes, de la répétition des mêmes comparaisons d'idées et tournures de phrase.

Parallèlement à l'épopée populaire existait l'épopée militaire, de la milice ou suite du prince, (droujina) laquelle, étrangère aux Slaves par sa nationalité, avait ses intérêts à part et s'inspirait d'un idéal distinct de celui du reste de la nation. La droujina, caste de militaires et de fonctionnaires en même temps, avait l'autorité du pouvoir, prenait part aux entreprises guerrières du prince, partageait le butin avec lui, levait le tribut, adminis-

trait la justice et festoyait dans les salles du palais. Cette épopée n'est pas même parvenue jusqu'à nous à l'état de fragments de chants séparés, comme l'épopée populaire, mais on en peut retrouver des traces dans les premières pages des anciennes annales où le chroniqueur s'inspire évidemment des idées propres à cette caste, malgré le point de vue religieux qui domine dans ces chroniques. Le narrateur donne un caractère tout particulier à la description du caractère d'Oleg, d'Olga et de Sviatoslav. Le trait principal d'Oleg est la ruse, la perfidie même; cette qualité passait pour la vertu principale d'un prince. Ceci s'explique par les dangers de toutes espèces auxquels est exposé l'homme à l'origine des sociétés, dangers qu'il ne peut pas toujours conjurer et repousser par la force; il doit être constamment sur ses gardes et diriger toute son intelligence à chercher à écarter ces périls, représentés d'un côté par les forces puissantes de la nature, de l'autre par des populations chez lesquelles ne s'étaient pas encore développées les idées du droit de propriété et du respect des personnes. Celui qui réussissait à vaincre ses ennemis, n'importe de quelle manière, à sauver du péril soi et ses proches, recueillait l'estime et l'admiration. C'est ainsi que la ruse et la fausseté passaient pour des vertus supérieures aux yeux du peuple. Les annales sont pleines d'éloges pour Ascold et Dir, pour Oleg, qui, dans sa campagne contre les Grecs, parvient par la ruse à prélever sur eux un tribut considérable, dont il comble libéralement sa milice. Après tous ces récits, celui de la mort d'Oleg, succombant à la morsure d'un serpent ainsi que l'avait prédit un devin, laisse dans le cœur du lecteur une impression de tristesse. Oleg, malgré son bonheur et son intelligence, semblable en ceci aux autres mortels, n'a pu triompher des arrêts du destin. Le chroniqueur célèbre ces mêmes qualités dans la sage Olga, altère la vérité au point de lui accorder une beauté remarquable, et la représente utilisant ses charmes dans des buts tout-à-fait pratiques. Sviatoslav apparaît sous des traits bien différents. Chez lui point de fausseté ou de perfidie; au contraire, ce n'est qu'esprit guerrier, vrai courage, audace intrépide dont il anime tous ceux qui l'entourent sur le champ de bataille et au moment du

danger. A l'opposé du prince Oleg, Sviatoslav se distingue par sa candeur; il prend toujours le droit chemin, n'attaque jamais l'ennemi au dépourvu, mais le prévient d'abord de son intention de le provoquer, mène une vie simple et sans prétentions et se trouve toujours prêt à supporter toutes les charges et les privations de la vie des camps. En temps de paix, Sviatoslav aime à se réjouir et à festoyer. Il fait surtout cas de l'honneur du brave guerrier, sans lequel la vie n'aurait pour lui aucun agrément; plutôt, selon lui, préférer la mort que risquer de le perdre; la mort au moins lave la honte. La préoccupation de conserver l'estime de sa suite l'empêcha d'abord d'obéir à sa mère et d'embrasser le christianisme; elle parvint pourtant à le décider d'abandonner son genre de vie errante en Bulgarie et en fit un fils dévoué et soumis. Mais doué de qualités aussi chevaleresques, il lui fut impossible de jouir du repos; Sviatoslav préféra se rendre sur la terre étrangère, où, emporté par son ardeur guerrière, séparé de sa patrie, entouré d'ennemis et dédaignant la prudence, il tomba sous les coups de cruels barbares qui, pour célébrer leur triomphe, burent du vin dans son crâne.

Telles étaient les mœurs et les habitudes des ancêtres des Russes actuels, ainsi que celles du prince et de sa suite, au moment de l'arrivée d'un élément nouveau et puissant, la prédication de l'Evangile. Les habitudes brutales de la masse du peuple et les exigences de la religion chrétienne, en opposition les unes avec les autres, se rencontrèrent sur le terrain du développement moral de la nation et ce ne fut que petit à petit que l'ignorance et la grossièreté cédèrent le pas à un degré supérieur de civilisation.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PÉRIODE DE L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME DU Xe AU XIIe SIÈCLE.

I. LITTÉRATURE SACRÉE.

Lorsqu'en 988 le prince Vladimir se fit baptiser avec ses fils, la noblesse (boyards) et le peuple, le besoin se fit sentir d'avoir des livres traitant de sujets religieux, afin d'affermir la foi chrétienne dans les cœurs et les esprits des nouveaux convertis. Comme l'idiome des Slaves du Danube, qui avait du rapport avec la langue russe, possédait déjà une riche littérature sacrée, on eut recours à cette source. Quelques prêtres arrivèrent de Grèce, la plus grande partie de Bulgarie, puis de Serbie. Les moines bulgares apportèrent avec eux une collection complète d'ouvrages ecclésiastiques traduits par les apôtres slaves Cyrille et Méthode et par les plus éclairés de leurs disciples. C'est à eux qu'on doit la traduction d'une grande partie des œuvres des Pères, entre autres des trois grands saints, Basile, Grégoire de Naziance et Jean Chrysostôme. Toute cette riche littérature consistait principalement en explications des Ecritures, en sermons pour les jours de fête et en fragments d'un contenu dogmatique, éthique ou philosophique, tirés des docteurs de l'Eglise et de quelques philosophes chrétiens. Ce matériel était suffisant pour le but que poursuivait le clergé, qui était de préparer des pasteurs à l'Eglise et d'édifier le peuple par les dogmes de la foi et les préceptes de la morale. N'ayant de cette façon qu'en vue l'instruction spéciale qui ne se donne maintenant qu'aux futurs ecclésiastiques, le clergé s'en tenait strictement à cette direction; il n'essayait pas seulement d'imprimer à tout travail intellectuel un caractère sévèrement religieux, mais encore, il persécutait tout ce qui pouvait se produire comme œuvre d'une imagination indépendante ou expression spontanée du sentiment. Tout cela était considéré

comme entaché de paganisme. Il n'y avait d'exception que pour les actes émanant de l'Etat, lesquels, où ne rentraient pas dans le domaine de la littérature proprement dite, tel que le Code russe (Rouskaïa pravda) de Yaroslav, ou se distinguaient par un caractère religieux et moral. La pensée libre et le naturel du sentiment qu'implique la littérature profane ne firent valoir leurs droits que bien plus tard, lorsque se furent développés des intérêts communs à l'humanité entière et que des hommes éminents eurent eu l'occasion ou le besoin de les exprimer.

On peut diviser les monuments de l'ancienne littérature sacrée de la Russie en deux catégories, en ouvrages d'édification pure et en ouvrages historiques. Ceux-ci avaient bien aussi un but moralisant, mais ils l'atteignaient plutôt par des exemples que par des réflexions abstraites. Les formes principales sous lesquelles apparaissaient les premiers, étaient des sermons, des instructions et des épîtres adressées à différents dignitaires de l'Etat. Leur intention était double : l'exposé des dogmes de la foi chrétienne et la condamnation des superstitions païennes et des mœurs grossières du peuple. Ce dernier point de vue eût donné des détails curieux sur la situation de la société d'alors ; mais ils sont en nombre très-restreint, parce que le clergé, n'étant point encore russe d'origine, restait étranger aux idées et aux intérêts publics et privés de la nation. C'est par ces traits généraux que se caractérise la littérature sacrée pendant cette longue période qui s'étend depuis l'introduction du christianisme jusqu'à Pierre-le-Grand.

Les ouvrages qui appartiennent à l'époque antérieure à l'invasion des Tatares et qui méritent une attention spéciale sont ceux de Luc Jidiata, du révérend Théodose et de Cyrille Tourovsky. Luc Jidiata († 1060) a laissé une *Homélie aux frères* adressée à ses ouailles de Novgorod. Elle consiste en préceptes brefs et détachés sur le zèle et la prière, l'amour du prochain, le pardon des injures, la répression des passions. Quoique le sujet soit d'un intérêt général, et ne donne aucune indication particulière sur ces temps-là, la forme est remarquable, en ce qu'elle n'a rien du ton déclamatoire et emphatique des compositions byzan-

tines analogues. De plus la langue qu'emploie Jidiata est le russe usuel. C'est le premier modèle de courtes instructions aux fidèles et dont l'exemple n'a cependant pas été suivi par les autres prédicateurs, qui développèrent leur talent d'après des modèles moins originaux.

Les homélies du révérend Théodose sont plus intéressantes par leur contenu que la précédente. Il y blâme quelques coutumes païennes et la non-observation des devoirs chrétiens, l'ivrognerie, l'indécence dans les églises, la négligence des jeûnes et des fêtes. Son *Homélie aux frères* contient des reproches et des réprimandes à propos des vices qu'engendre la vie monastique.

Les œuvres de Cyrille Tourovsky († 1185), surnommé de son temps Bouche d'or, sont des modèles de l'éloquence religieuse d'alors : celles qui ont été conservées sont des sermons pour les dimanches, des préceptes moraux, des prières et des règles de pénitence. Les sermons et les préceptes ne sont pas intéressants pour le fond, puisqu'ils ne développent que les principes généraux du christianisme, mais par leur forme symbolique, qui provient du point de vue allégorique sous lequel on considérait alors les hommes et les choses. Dans son *Sermon de la semaine sainte,* le christianisme est représenté sous la forme du printemps, le paganisme et le judaïsme sous celle de l'hiver; les pensées mauvaises figurent allégoriquement sous l'aspect de vents impétueux. Dans sa *Parabole du prêtre séculier,* l'esprit, l'âme et le corps, la règle, les ordres monastiques et la mémoire sont représentés par un roi et ses filles, une ville, une caverne, un mari et sa femme. La symbolique qui s'est développée dans l'ancienne littérature russe est d'importation byzantine et prend sa source dans les similitudes de l'Evangile. Cette origine explique un autre caractère de la méthode d'exposition de Cyrille; la narration prend souvent chez lui la tournure dramatique, la forme du dialogue. La diction y gagne en vivacité, mais perd en naturel lorsque les personnages du colloque, au lieu d'être réellement des êtres humains, sont remplacés par des objets ou des qualités allégorisées. On peut dire sans crainte de se tromper que si Cyrille, dans ses sermons, conquérait l'admiration de ses auditeurs, des prédicateurs tels

que Luc Jidiata et Théodose contribuèrent plus que lui à l'instruction religieuse d'un peuple chrétien de fraîche date.

Les sermons prononcés dans les églises étaient accessibles à la foule ignorante; les fidèles lettrés avaient de plus un autre moyen d'édification: c'étaient des recueils et des abrégés composés de fragments et d'extraits tirés des ouvrages des Pères et des philosophes chrétiens. Plusieurs de ces recueils portaient des titres significatifs tels que la Chaîne d'or, l'Abeille, le Flot d'or, l'Emeraude, les Fonts baptismaux de l'âme, la Perle dorée, etc., et n'étaient d'abord que des traductions du grec et d'œuvres bulgares originales, auxquelles dans la suite vinrent s'ajouter des compositions russes. Celles de ces compilations parvenues jusqu'à nous ne se distinguent du reste pas par leur unité, ni dans le fond ni dans la forme.

Les principales productions de la littérature historique de cette époque sont les Vies des Saints et les Chroniques. Les Vies des Saints et des Pères étaient une imitation des ouvrages byzantins de ce genre. Des écrivains russes composèrent les vies des révérends Théodose, Antoine-le-Romain, Léonce et Isaïe, des thaumaturges de Rostow, des princes Boris et Glèb. Ensuite on en vint à réunir ces vies et à en faire des recueils, qui portaient le nom de Prologues; ils différaient des autres vies des Pères, en ce qu'ils contenaient en sus de courts récits et des passages de l'histoire sainte et de l'histoire de l'Eglise. Ces ouvrages procuraient une lecture attrayante aux gens instruits et fournissaient aux prédicateurs une grande abondance de matières pour la préparation de leurs sermons; ils offrent de plus à l'historien de la civilisation et de la littérature maintes données importantes propres à caractériser cette époque et maints aperçus sur les idées et opinions de tel ou tel écrivain d'alors.

Les chroniques, qui sont les monuments les plus remarquables et les plus dignes d'étude de l'ancienne littérature, ont toujours été composées dans les monastères. Elles apparaissent d'abord sous la forme de Tablettes pascales avec de courtes notices sur le service de l'Eglise pendant les jours de fête; plus tard, en les recopiant, ces notices furent complétées, d'autres fois abrégées.

Les sources auxquelles on eut d'abord recours, à cet effet, étaient très-variées; c'étaient, par exemple, les livres de l'ancien et du nouveau Testament, les chronographes grecs (Georges-le-Syncelle), les légendes sur Boris et Glèb, celle de Vassilko privé de la vue, et les récits de pèlerins qui allaient d'un monastère à l'autre. Ces Tablettes pascales, par les additions successives, devinrent bientôt des annales très-étendues, que des amateurs se plaisaient à transcrire et qui nous sont parvenues en nombreux exemplaires, intitulés du nom du dernier copiste ou du lieu où ils ont été retrouvés. Les noms des auteurs mêmes n'ont pas été conservés, sauf celui de Nestor, moine de Kiew-Petchersk († 1114). Cette chronique s'appelle *Récit contemporain;* il en existe une quantité de copies, dont les plus importantes sont celles de Laurent et d'Hypate.

Les auteurs de ces chroniques étaient pour la plupart des moines, qui formaient alors la classe la plus éclairée de la nation; ils étaient, de plus, Russes d'origine et non plus Grecs ou Bulgares. Leur point de vue est naturellement tout religieux. Une de leurs premières préoccupations est la propagation du christianisme; tout ce qui le concerne est traité avec détails, par exemple les fêtes religieuses, la nomination d'un nouveau supérieur, la consécration d'une église, le transfert de reliques, la confection d'une image, l'érection d'une croix, etc. Des phénomènes célestes extraordinaires sont dépeints dans ces chroniques comme des signes présageant des catastrophes, et les calamités elles-mêmes comme des punitions de Dieu envers les hommes chargés de péchés et adonnés aux pratiques païennes. La forme de la narration, qui est souvent celle du dialogue, doit être attribuée à l'influence des Ecritures, dont des passages entiers se trouvent intercalés dans le texte des chroniques. Quoique hostiles aux derniers vestiges du paganisme, les chroniqueurs ne se montrent pas indifférents aux intérêts plus élevés qui agitaient la société d'alors; les traditions sur les hauts faits des premiers princes qui s'étaient distingués par leur valeur et leur magnanimité se retrouvent consignées avec beaucoup de détails dans les chroniques, qui ont réussi à leur conserver leurs allures primitives et même leur fraîcheur naturelle.

Généralement la langue dont se servent les chroniqueurs est le slavon d'église ou l'ancien idiome bulgare, modifié par la prononciation en usage dans la Russie méridionale. Cependant la langue russe pure commence à y faire son apparition, particulièrement dans les dialogues des personnages en action, dans les récits d'événements contemporains et dans les citations des traditions populaires.

Comme livres d'édification intéressants, il faut noter encore les récits de pèlerinage à des lieux vénérés, entre autres à Jérusalem. De pareilles entreprises, à cause des difficultés qui y étaient liées, passaient pour des actes des plus méritoires. Le *Voyage en Russie* du supérieur Daniel, qui vivait au XII[e] siècle, nous est parvenu en grand nombre de copies différentes. Outre les noms de Pèlerinages et de Voyages, ces ouvrages portaient encore celui de Porte-palmes (Palomnik) parce que les pèlerins qui avaient visité la Palestine, le plus souvent pendant les fêtes de Pâques, en rapportaient des branches de palmier munis desquelles ils avaient assisté à matines, le dimanche des Rameaux, à l'église du Saint-Sépulcre. Les auteurs ne se bornaient pas seulement à la narration de ce qu'ils avaient vu eux-mêmes, mais faisaient rentrer dans leurs récits, des traditions, des légendes répandues parmi les pèlerins et que ceux-ci se transmettaient les uns aux autres en faisant route ensemble ou pendant leur séjour dans les monastères.

Ayant ainsi parcouru les principales productions de la littérature sacrée de cette première époque, il reste à se demander quel était l'idéal supérieur qu'offrait le clergé en échange de l'idéal païen et comment il s'y prit pour le réaliser sur un terrain non encore préparé à recevoir ces nouvelles semences. Il arriva ce qui a lieu pour tout développement : d'un extrême on tomba dans l'autre. Si chez les Russes païens régnaient les luttes héréditaires, le droit du plus fort, la violence des passions, il est aisé de comprendre que les tendances du clergé chrétien furent d'un caractère diamétralement opposé. Il prêchait la répression des instincts, l'amour de la paix, de la justice, la soumission aux autorités, la charité pour les pauvres, etc., etc., et enseignait

même à considérer ce bas monde, plein de séductions, comme hostile au salut futur. Pour ceux qui voulaient être sauvés il ne restait qu'un parti à prendre: mépriser les plaisirs charnels, s'exercer à la prière, s'habituer aux jeûnes, soumettre son corps, cause de tous les péchés, à de pénibles mortifications. Pour atteindre à cet idéal, les chrétiens qui ne voulaient pas l'être de nom seulement, se retiraient dans des monastères, d'abord en Grèce, puis s'isolèrent dans leur propre patrie, de sorte que le nombre des couvents et des moines augmenta considérablement. Cependant, même derrière les murs des cloîtres, ceux qui y étaient venus chercher le salut de leur âme ne réussirent pas toujours à se dépouiller complètement de leurs passions et de leurs pensées mondaines. Déjà au XIe siècle le révérend Théodose témoignait son mécontentement sur les monastères d'alors, et reprochait aux religieux de s'écarter des devoirs inhérents à leurs vœux.

Quelques hommes de progrès seulement essayèrent de concilier l'idéal chrétien avec les obligations auxquelles est soumis l'homme du monde dans ses relations de famille et de société. Tel fut, par exemple, le meilleur des princes russes de l'époque où la Russie était divisée en fiefs ou apanages, Vladimir Monomaque, qui écrivit l'*Instruction aux enfants*. Il y expose les devoirs de l'homme vis-à-vis de la religion, de la famille et de l'État. Le motif qui le pousse à donner ces préceptes sont les discussions intestines et les parjures entre les princes apanagés, source de tant de calamités. Quelle différence, grâce à l'introduction du christianisme, entre l'idéal du prince comme se le figure Vladimir Monomaque et du type du prince entouré de sa milice de l'époque antérieure, tel que l'ont conservé les chroniques! A la fin de cette instruction, Vladimir décrit ses occupations journalières, relate ses campagnes et ses nombreuses chasses aux bêtes fauves, en traits qui rappellent Sviatoslav: c'est cette même intrépidité et audace à se couvrir de gloire, ce même attachement pour ses compagnons d'armes, cette même ardeur et valeur guerrière dans les luttes avec les khans des Polovtsi, ou corps à corps avec les animaux féroces. Mais à ces qualités viennent s'en ajouter d'autres, toutes nouvelles. Le

prince ne se borne pas à conserver et à étendre son territoire, il en est encore le juge équitable et l'administrateur diligent; tout le mérite du prince ne consiste plus dans la gloire militaire, mais aussi dans sa justice et sa bonté. Vladimir enseigne aux enfants le repentir, le jeûne, la prière, la charité, l'amour de la vérité, et la pitié pour les pauvres et les malades. Comme il existe dans la littérature grecque des instructions adressées aux enfants, semblables à celles-ci, il faut admettre qu'elles étaient connues de la famille du prince, ce qui suppose des connaissances littéraires assez développées. Cette sympathie pour les enfants, ce désir de leur vouloir du bien, ce vif intérêt pour tout ce qui se passait alors, ces nobles sentiments donnent au style de cette Instruction un caractère de simplicité persuasive et pleine de naturel.

II. LITTÉRATURE PROFANE.

L'Instruction de Monomaque, tant par le fond que par la forme, est un exemple intermédiaire entre la littérature sacrée et la littérature profane. Les productions littéraires en dehors du cercle religieux étaient peu nombreuses, même en traductions, parce que le clergé veillait scrupuleusement à ce que l'élément laïque ne vînt pas troubler le mouvement intellectuel ecclésiastique. Il paraissait moins encore d'œuvres originales, si on ne donne pas ce nom à divers édits et recueils de lois, tels que le *Code des lois russes* de Yaroslav (Rouskaïa pravda) qui ont de l'importance pour l'historien de la civilisation, mais n'intéresse celui de la littérature que sous le rapport de la langue. Cependant le Récit de l'armée d'Igor et la Supplique de Daniel Zatotchnik méritent une mention particulière.

Le *Récit de l'armée d'Igor* est la relation de la campagne malheureuse d'Igor Sviatoslavitch de Novgorod-Séverski contre les Polovtsi, entreprise avec d'autres princes de ses parents en 1185. Le poète débute en annonçant qu'il entreprend de raconter cette douloureuse histoire, non point d'après les fictions

du vieux rhapsode Baïan, mais d'après les faits consignés dans les récits de son temps. Malgré une éclipse de soleil, présage de malheur, Igor veut rompre une lance avec les Polovtsi, convoque sa suite à Poutivl et y attend son frère Vsévolod. Divers pronostics néfastes leur apparaissent sur leur chemin; le soleil disparaît dans l'obscurité, ils entendent des hurlements d'animaux féroces, d'étranges gémissements d'oiseaux. Puis viennent des descriptions de batailles; dans l'une d'elles Igor est fait prisonnier. La nouvelle de cette infortune arrive à Kiew, dont le prince, Sviatoslav, avait eu un songe qui prédisait la même issue à cette expédition. Le poète intercale ici une invocation aux princes pour leur demander de venir défendre le sol russe, leur rappeler les temps passés et les malheurs qu'engendrent les dissensions. L'épouse d'Igor, Yaroslavna, se lamente; la nature entière compatit à sa douleur. Igor est enfin délivré de sa captivité et malgré les khans des Polovtsi qui le poursuivent, il regagne heureusement ses foyers. Tel est le thème de ce poème, et quoiqu'il ne se soit conservé que très-altéré, cette œuvre est cependant remarquable par son côté poétique, grâce à ses nombreux emprunts à la poésie populaire: l'exposition du sujet, les tournures du style et les expressions rappellent les chansons de la Russie méridionale. Les principales beautés du récit se trouvent en particulier dans la description de la vaillante armée, des combats livrés et dans des tableaux de la nature pleins de fraîcheur. Toute la narration est imprégnée de l'enthousiasme qu'excitent chez l'auteur les exploits des princes et en même temps de la tristesse que lui causent les luttes intestines. La langue est riche d'expressions poétiques populaires et rappelle pour le rhythme les vieilles chansons (bylini).

L'unité du sujet et du sentiment qui y domine porte à conclure que ce monument est l'ouvrage d'un seul homme, homme de lettres et laïque. Mais en pénétrant plus profondément, on peut mieux préciser sa personnalité. C'était sans doute un chantre ou barde de la suite du prince, comme le fut autrefois Baïan. Les exploits guerriers du prince et de ses compagnons sont le principal objet du poème; c'est donc un reste

de cette épopée militaire, dont le souvenir, quoique effacé, se trahit dès les premières pages de la chronique de Nestor. L'auteur, en outre, est bien Russe de nationalité et point un Varègue ou un aventurier qui se serait adjoint à la suite du prince dans l'espérance de participer au butin. Il témoigne un intérêt sincère pour les souffrances qu'occasionnent au peuple les luttes entre les princes et les incursions des barbares Polovtsi. C'est avec une profonde émotion qu'il pleure sur sa patrie, qu'il reconnaît une et homogène, malgré son morcellement en fiefs ou apanages, et il s'indigne contre ceux des princes qui recourent à tout propos aux armes pour le moindre différend et versent le sang russe dans des buts personnels. Il qualifie leurs entreprises de séditieuses, et donne à Oleg Sviatoslavitch l'épithète de Goreslavitch (goré, douleur) pour les malheurs qu'il a attirés sur la Russie en l'ouvrant aux invasions de l'ennemi. Une preuve de sympathie du poète pour le peuple se retrouve dans sa sincère adhésion aux croyances populaires, qu'il ne traite pas comme de simples ornements propres à embellir sa narration. Il croit à la puissance des éléments, auxquels s'adresse Yaroslavna éplorée, comme à des divinités vivantes, qui peuvent entendre ses lamentations et faciliter à son époux le retour dans sa patrie. Il est possible que c'est d'après les œuvres déjà existantes sur ce sujet qu'a été composé le Récit de l'armée d'Igor; cependant, il n'a rien été trouvé jusqu'à ce jour qui soit venu confirmer cette hypothèse et ce poème mérite d'être considéré comme un monument unique eu égard à la quantité d'éléments populaires dont il est pénétré.

Des influences entièrement opposées se sont fait sentir dans une autre production capitale de la littérature profane de cette première période, la *Supplique de Daniel Zatotchnik* adressée des bords du lac de Latch au prince Yaroslav Vsévolodovitch de Péréyaslavl pour apaiser sa colère et implorer son pardon. Les renseignements sur la personnalité de l'auteur sont presque nuls. Quant au fond de cette requête, il consiste en considérations abstraites sur différents sujets de morale; sur la sagesse et la

folie, sur la douceur et l'obstination des seigneurs, sur la bonté ou la méchanceté des femmes, etc. Les pensées y sont exprimées sous la forme de fables et de dictons populaires unie à celle des proverbes de Salomon et de Jésus, fils de Sirach. C'est évidemment une imitation de ces nombreux recueils byzantins, formés de sentences tirées des Ecritures, des Pères, des philosophes grecs, et disposés par matières. Ces compilations, de très-peu de valeur, portaient habituellement le nom d'Abeilles. Le grand nombre de copies diverses de la Supplique de Daniel Zatotchnik prouve qu'elle était fort répandue parmi la société lettrée d'alors et était plus de son goût que les sermons à style ampoulé, traduits du grec. Elle dut plaire aussi pour les quelques sorties satiriques qui s'y trouvent contre certains usages de cette époque, pour un mélange d'humeur enjouée et de mélancolie, enfin pour l'emploi fréquent qui y est fait du rhythme, de l'allitération et de l'antithèse. Mais deux ou trois de ces compositions plus ou moins originales ne pouvaient suffire au nombre toujours croissant des lecteurs : la quantité des recueils ou compilations appelées Abeilles fut d'autant plus considérable. La plupart n'ont même pas encore été compulsés et continuent à reposer intacts dans la poussière des bibliothèques où sont conservés ces manuscrits.

CHAPITRE TROISIÈME.

PÉRIODE DE LA DOMINATION DES TATARES ET DE L'AGRANDISSEMENT DE MOSCOU, DU XIIIe AU XVIe SIÈCLE.

Dans la première moitié du XIII[e] siècle, la Russie eut à souffrir d'épouvantables calamités ; les Tatares y firent de terribles incursions, après avoir dispersé en quelques batailles sanglantes les vaillantes armées des Russes, dévastèrent la contrée,

brûlèrent les villes et imposèrent une lourde capitation au pays entier. Ils continuèrent même à habiter au milieu de la population ruinée, afin de surveiller la levée du tribut. Cette infortune ébranla profondément tout cœur russe, et dans les commencements la nation s'affaissa dans un morne désespoir. Le clergé entreprit de répandre des consolations et des encouragements; pénétrés de la foi en la Providence, qui, selon eux, conduit les hommes au salut par différentes routes, les évêques et les prêtres élevèrent leur voix émue au milieu du silence général. Ils annoncèrent que cette invasion des Tatares était une manifestation céleste en punition de l'attachement du peuple aux croyances et aux mœurs païennes, du déchaînement sans bornes de ses passions, de sa négligence à fréquenter les temples de Dieu. Les exhortations des pasteurs de l'Eglise se firent entendre dans les chaires plus fréquemment qu'auparavant. Les sermons d'alors sont remplis du tableau des misères infligées par les Tatares, condamnent avec sévérité les erreurs païennes et les défections aux préceptes de l'Evangile et sont imprégnées d'un sincère sentiment de commisération pour les souffrances que le peuple endurait; aussi leur forme est-elle un modèle de langage inspiré et énergique. Il ne pouvait, en des circonstances aussi pénibles, être question de formes oratoires.

Le métropolitain Cyrille II prit surtout en main les intérêts du clergé. Il réunit à Vladimir un concile d'évêques (1244) et après leur avoir exposé sous de vives couleurs combien le clergé était peu préparé à s'acquitter dignement de ses devoirs, il leur proposa un règlement à suivre dans l'élection des pasteurs de l'Eglise. Les mandements de Cyrille abondent en invitations à apaiser la colère de Dieu, à réfréner ses passions, à vivre en paix avec son prochain, à remplir fidèlement les engagements contractés.

Sérapion († 1275), évêque de Souzdal, adressait les mêmes reproches à ses fidèles en désignant comme la cause de toutes ces calamités les mœurs d'alors, qu'il qualifiait d'indignes de vrais chrétiens. Il conseille à son troupeau de se repentir, de se pardonner réciproquement les offenses, et de ne pas rendre le

mal pour le mal. Voyant la lenteur que mettait le peuple à s'améliorer, Sérapion en témoigne son déplaisir, s'étonne du peu de succès de ses sermons et émet des doutes sur la réussite de la tâche qu'il a entreprise. Un seul fait lui procure quelque satisfaction, c'est l'affluence du peuple dans les églises.

Le *Discours d'un ami du Christ* a à peu près la même signification ; cet ouvrage est une condamnation du paganisme et complète par ses nombreux renseignements les rares informations qu'on possède sur les croyances et les rites idolâtres conservés encore parmi le peuple, deux siècles après sa conversion au christianisme.

La nation si cruellement éprouvée écoutait pieusement ces remontrances et s'appliquait au repentir pour conjurer la colère divine. Beaucoup de gens se vouèrent à cet effet à la vie d'anachorète. Le nombre des cloîtres et des confréries religieuses augmenta, avec cette différence, relativement à la période précédente, qu'après la dévastation de la Russie méridionale, la vie religieuse se développa surtout dans le Nord, plus éloigné du théâtre de l'incursion tatare. Dans les forêts écartées des gouvernements actuels de Novgorod et de Vologda, vinrent s'établir des solitaires qui préféraient l'isolement aux monastères du Midi peuplés de cénobites. Plusieurs fondèrent des ermitages qui n'avaient ni les inconvénients des grands cloîtres, ni ceux d'une trop grande solitude. Celui qui n'avait pas assez de confiance dans ses propres forces, préférait le monastère, où, par l'apport de tout son avoir il essayait de concilier ses faiblesses humaines avec les règles sévères de la discipline monastique ; les couvents, fréquentés par de nombreux pèlerins, répandirent la civilisation aux alentours. Les efforts des princes tels que Youri Dolgorouki contribuèrent aussi à son développement dans le Nord de la Russie ; ils défrichaient les forêts, fondaient des villes et les peuplaient d'habitants accourus du territoire dévasté de Kiew. L'importance que prit la vie monacale eut pour conséquence l'apparition de nouvelles Vies des Saints. Elles portaient divers caractères, suivant les localités où elles avaient vu le jour. Les matériaux qui ser-

vaient à leur composition étaient les notices faites par les moines dans les tablettes pascales et surtout les traditions locales conservées dans la mémoire des pèlerins. C'est à cette époque que ces Vies reçurent la forme sous laquelle elles ont été transmises dans les volumineux recueils composés plus tard. Leurs traits distinctifs sont d'abord le vif intérêt pour la solitude monastique et pour les actes méritoires qui en découlent, uni au mépris de la vie mondaine et de tout ce qui est charnel comme dangereux au salut de l'âme; puis la confusion d'événements réels avec les traditions populaires modifiées par l'influence de l'imagination et par la manière poétique d'envisager la nature: enfin l'uniformité de l'exposition des idées, conséquence de l'imitation des modèles grecs de ce genre. Toutes ces qualités diverses se retrouvent dans la Vie du tzarévitch Pierre Ordynsky, dans l'Histoire de Saint-Mercure de Smolensk, dans la Légende de Mourom sur le prince Pierre et sur son épouse Févronie. Cette dernière œuvre est une tradition, ayant une base historique et empreinte d'idées religieuses. L'élément populaire pénétra ainsi ouvertement dans les localités éloignées du centre de la civilisation chrétienne, c'est-à-dire du territoire de Kiew.

D'un autre côté, il fallait s'attendre à voir les mœurs et usages dévier des exigences rigoureuses de la religion dans les contrées plus en rapport avec l'étranger, où purent se glisser des convictions religieuses contraires à l'esprit de l'orthodoxie (par exemple dans le pays de Novgorod). Vers la fin du XIVe siècle, à Pskow apparut l'hérésie des Strigolniki ou Tonsurés et vers la fin du XIIe à Novgorod celle des Judaïsants qui niaient la Trinité, la divinité de Jésus-Christ, la nécessité de la rédemption, l'eucharistie, le culte des saints, l'adoration de la croix et des images, les jeûnes et les vœux monastiques. Ces deux hérésies étaient des échos de doctrines étrangères qui vers cette même époque se manifestèrent dans l'Europe occidentale. La première fut réfutée par le métropolitain Photius: la seconde, plus importante par le caractère de sa doctrine et par son influence sur la société, le fut par

Génadius, archevêque de Novgorod, qui pour combattre cette hérésie, à laquelle s'étaient convertis plusieurs membres du haut clergé et de la noblesse, s'adjoignit le révérend Joseph Sanine, fondateur du monastère de Volokolamsk, homme instruit, moine austère, esprit résolu et fanatique. Joseph agit promptement et violemment, condamna les récalcitrants à l'exil et même à être brûlés vifs. L'hérésie diminua, mais ne disparut pas entièrement. Joseph écrivit aussi à ce propos un livre intitulé *L'Eclaireur*, divisé en 16 chapitres contenant l'histoire et la réfutation de l'hérésie ainsi que plusieurs épîtres à différents personnages.

Si on considère ces ouvrages au point de vue de l'expression des aspirations du clergé, on trouve qu'ils ne diffèrent presque en rien d'avec ceux de l'époque précédente, si ce n'est que sous le joug des Tatares il se manifesta plus de rigidité dans les tendances. Les exigences de Cyrille II, de Sérapion, ne sont point autres que celles de Luc Jidiata et de Théodose Pétchersky; mais elles sont exprimées avec plus d'énergie. Le révérend Cyrille, supérieur du couvent de Biélosersky, les dépassa tous par le rigorisme de son idéal religieux. Il construisit son monastère dans un désert, au bord du lac Biély, y établit un genre de vie très-austère, et défendait même à ses moines de demander l'aumône. Son exemple fut imité par les révérends Joseph Sanine et Nil Sorsky. Nourri de la lecture des vies des saints et mécontents des monastères tels qu'il les trouva lors de ses voyages, Joseph Sanine fonda dans les forêts de Volokolamsk un cloître et y introduisit la vie monastique, sous son antique forme. Le grand mérite que Joseph rendit à la civilisation fut de placer la copie des manuscrits au nombre des occupations des moines. Son contemporain Nil Sorsky institua les ermitages habités par deux ou trois anachorètes qui mettaient tout en commun, nourriture et vêtements, travaux et soucis.

C'est pendant cette période que Moscou commença à croître graduellement en puissance et à s'agrandir aux dépens des autres fiefs ou apanages. Les moyens employés dans ce

but ne sont pas tous à l'abri de reproches; il ne s'agissait pas ici d'audace, de valeur personnelle, d'honneur militaire; ces qualités n'auraient fait que rendre le joug plus pesant; il fallait apaiser les khans des Tatares par la soumission, des attentions et des présents. Les meilleurs des princes eurent recours à des mesures conformes aux doctrines de la religion comme Alexandre Nevsky par exemple. Les brillantes qualités des princes d'autrefois se retrouvèrent dans le glorieux Démétrius Donskoï, qui chercha à relever l'honneur moscovite. Il ne trouva pas, comme Igor Séversky, un rhapsode pour célébrer ses exploits. Ses contemporains se le représentaient à leur point de vue, et le revêtaient de qualités telles que l'humilité, l'asservissement de sa volonté aux exigences de la foi, la soumission à la Providence et l'abnégation. Son succès fut attribué, non à ses propres forces, mais à la toute-puissance divine dont il n'était que l'instrument. Il existe quelques récits de la bataille de Koulikovo, tous empreints d'un esprit religieux; celui intitulé *Légende du combat contre Mamaï* est une faible imitation du poème de la troupe d'Igor et perd à la comparaison. Jean III conquiert sa célébrité par son intelligence et la fermeté de sa volonté, mais il lui manque la gloire militaire du chef d'armée, qu'il était indispensable au prince d'acquérir surtout à ce moment où la lutte contre les hordes des Tatares était son devoir le plus sacré, tandis que la politique cauteleuse des souverains moscovites ne profitait qu'à leurs intérêts particuliers. C'est cette nécessité de vertus guerrières chez le prince que tâche de démontrer Vassian dans son *Epître à Jean III* attendant les Tatares sur l'Ougra et hésitant à leur livrer bataille.

Dans ces circonstances, la suite ou milice (droujina) du prince changea, peu à peu, entièrement de signification. Elle perdit d'abord de son caractère militaire, lorsqu'elle se fixa dans les terres que lui assigna le prince. Quand la milice d'un prince quelconque, en lutte avec celui de Moscou, venait à perdre la bataille, elle conservait bien ses propriétés, mais était obligée de reconnaître la suzeraineté du vainqueur. La

milice du prince de Moscou commença à occuper des postes administratifs et conserva les rôles de conseillers du souverain. De soldats ils devinrent courtisans. C'est déjà ainsi qu'ils apparaissent dans l'histoire du règne et de la mort du prince ou grand-duc Démétrius. Les années suivantes sont remplies de luttes entre le grand-duc de Moscou et les autres princes qui essayaient de se maintenir dans la position que, grâce à leur politique plus ou moins indépendante, ils s'étaient conquise vis-à-vis des Tatares. C'est pendant ces guerres du XVI[e] siècle que les droits du souverain obtinrent une réalité effective et se confirmèrent dans le titre de Tzar.

La Légende du combat contre Mamaï fut la production la plus populaire de la seconde période de l'ancienne littérature, d'après le nombre considérable des copies qui nous en sont parvenues. En général l'époque de la lutte avec les Tatares fut cause d'une plus grande activité en fait de littérature historique. Au XIII[e] siècle et au XIV[e] siècle avaient paru beaucoup d'ouvrages détachés, tels que l'histoire de la vie et les exploits d'Alexandre Nevsky, celle du meurtre de Michel de Tver à la horde d'Ouzbek, celle de Moscou délivrée de Tamerlan, etc. Peu à peu ces légendes furent intercalées dans les chroniques et dans les vies des saints. Deux traits caractérisent tous ces ouvrages: le point de vue religieux et l'abondance des matières, qui ne provenaient toutefois pas du talent d'observation de l'historien, mais de nombreux emprunts aux textes de l'Ecriture et à des ouvrages historiques grecs, lorsque la conformité du sujet s'y prêtait. C'est aussi pendant cette seconde période que les chroniques prirent de l'importance. Jusqu'au XIV[e] siècle, outre la copie des vieilles annales avec leurs continuations, il n'existait que des chroniques locales à Novgorod, à Pskow et dans quelques autres villes. Depuis l'accroissement de Moscou, les intérêts divergents des villes et leur rivalité avec cette capitale laissèrent des traces de leur influence sur la manière de juger les événements, qui sont rapportés différemment suivant que le chroniqueur sympathise avec Moscou ou se montre hostile à sa politique.

CHAPITRE QUATRIÈME.

XVI[e] SIÈCLE.

RUSSIE SEPTENTRIONALE ET ORIENTALE.

Quelle qu'ait pu être l'influence du clergé sur le développement de la masse du peuple, il faut reconnaître, d'après les exemples de Vladimir Monomaque et de Daniel Zatotchnik, que la littérature sacrée éveilla chez les gens du monde le goût de la lecture. Ils ne purent cependant se complaire entièrement aux ouvrages religieux, pour la plupart écrits dans un esprit de critique et de reproche pour tout ce qui était profane. Ils avaient besoin d'œuvres qui pussent satisfaire les aspirations naturelles de l'intelligence du sentiment et de l'imagination. L'éducation sévèrement religieuse de la société d'alors dirigea l'esprit d'investigation sur des sujets religieux aussi, qui cependant, élaborés par l'imagination plus indépendante d'écrivains laïques, se transformaient en tableaux reflétant les faits réels de la vie. C'est à ces besoins que répondaient les ouvrages nommés Apocryphes et ceux intitulés Histoires, pour la plupart traductions de langues étrangères, qui, répandus en grand nombre d'exemplaires parmi le peuple, en formaient la lecture favorite. Ils étaient cependant empreints de l'esprit russe et d'une certaine originalité, qualité qui leur donne une place, quoique secondaire, dans l'histoire de la littérature.

Les Apocryphes sont des ouvrages ayant un sujet religieux, qui exposent des opinions différentes de l'esprit général de l'Eglise, aussi sont-ils déclarés entachés d'hérésie par les conciles. On peut les diviser en deux classes; les uns traitent de sujets bibliques, par exemple le *Testament d'Adam*, la *Prière de Seth*, *Enoch*, le *Testament de Moïse*, la *Relation du martyre de la Vierge*, etc.; les autres sont des recueils de superstitions populaires, de prophéties, comme l'*Astronomie*, le *Magicien*, le *Livre du tonnerre*, le *Livre des éclairs*, le *Sorcier*, le *Somnambule*, etc. Il est compréhensible que le clergé dut poursuivre ces ouvrages,

où les doctrines de la religion sont obscurcies par de fausses interprétations, et où les traditions orthodoxes sont remplacées par des explications fantastiques. Ces traités eurent pour conséquence d'engendrer dans l'esprit du public des convictions chrétiennes fortement mélangées de superstitions païennes. Mais sous le rapport de l'histoire, de la littérature, qui suit et étudie la formation des idées chez les peuples au point de vue de l'humanité en général, les Apocryphes offraient une nourriture abondante pour la satisfaction des besoins de l'esprit et de l'âme de la société de ces temps-là. Leur attrayante lecture ne fut abandonnée que beaucoup plus tard, au XVIIIe siècle, alors que le développement intellectuel put procurer un ensemble de connaissances de valeur bien autrement supérieure.

Les Histoires n'ont rien de commun avec les Apocryphes: elles cherchaient leurs sujets dans la vie du peuple, dans celle de tous les jours. Les plus répandues étaient: l'*Histoire d'Alexandre de Macédoine*, les *Légendes de Salomon*, et quelques contes des *Mille et une Nuits*. La traduction en était littérale et non arrangée selon le goût russe d'alors. Le public peu cultivé se plaisait aux voyages et aux découvertes merveilleuses d'Alexandre, à ses rencontres avec les Cyclopes, les Lestrigons et d'autres peuples étranges. Dans les légendes sur Salomon, il goûtait les énigmes et les allégories citées pour prouver la sagesse de ce roi, ou pour suggérer telles ou telles idées dans l'esprit du lecteur. Ces fables intéressaient tellement le public qu'on en fit des recueils complets et qu'on les intercala même dans quelques compositions toutes populaires telles que le poème du Livre de la Colombe.

En parcourant cette seconde période de l'ancienne littérature russe, on trouve que son développement pendant le XVIe siècle se partage entre la Russie méridionale et occidentale et la Russie moscovite. Dans la première surgit l'Union avec les luttes qu'elle engendra, et qui eurent une si grande influence sur l'activité littéraire, tandis que dans la partie septentrionale et orientale de la Russie le caractère et les mœurs de la nation ne se modifièrent qu'à peine.

Dans le nord et l'est de la Russie, malgré tous les efforts et

remontrances du clergé et quelques mesures prises par l'Etat, des divergences de toutes sortes se faisaient sentir dans les diverses manifestations de l'existence nationale. Par suite du joug des Tatares, le prince, chef d'armée et défenseur du territoire russe, se transforma en souverain absolu, portant le titre de Tzar, et sa suite, divisée elle-même, se créa des intérêts souvent en désaccord avec ceux du chef de l'Etat. Le peuple était plongé dans la grossièreté et l'ignorance. Ce même état de choses continua pendant le XVI[e] siècle, avec cette différence à son avantage, que des hommes intelligents essayèrent d'y porter remède. Ainsi la littérature de ce siècle offre-t-elle d'abondants matériaux pour l'étude des mœurs de la vieille Russie. Les principaux écrivains, dans les ouvrages desquels s'est reflétée avec le plus de vérité et de richesse la vie contemporaine sont Maxime-le-Grec, Jean Vassiliévitch-le-Terrible, le prêtre Sylvestre et le prince Kourbsky.

Maxime-le-Grec († 1556), moine du mont Athos, fut élevé en Italie, où, surtout à cette époque, on étudiait soigneusement la littérature classique: Platon, Aristote, Virgile y jouissaient de la même autorité que les Pères. Maxime rapporta d'Italie un zèle ardent pour la religion, prenant comme modèle Savonarole, qui paya de la vie sa passion pour la pureté de la foi. Appelé en Russie par Basile IV pour faire le relevé des manuscrits slaves et grecs conservés dans la bibliothèque grand-ducale, Maxime y arriva avec des notions plus étendues et plus saines sur la religion et les sciences, aussi put-il aisément remarquer que beaucoup de Russes s'étaient écartés des anciennes idées et habitudes. Cette cause, jointe à son fanatisme et à l'énergie de son caractère, contribua à ce que son activité littéraire se distinguât par son esprit de critique. Ses ouvrages, précieux pour l'étude de cette époque, ne sont pas très-étendus, mais de genres variés. Maxime y réprouvait les écrits adulateurs de Schomberg, qui penchait pour le catholicisme, réfutait les hérésies entachées de judaïsme, démontrait que les monastères ne devaient pas posséder de biens-fonds, blâmait les séditions des nobles, l'intervention du clergé dans les affaires de ce monde, et réciproquement. Son activité fut infatigable. Il traduisit et composa lui-même des

ouvrages d'exégèse des Ecritures. L'autorité extraordinaire dont le revêtait le tzar et ses critiques sur l'ignorance et la grossièreté d'alors, qui frappaient maints hauts dignitaires, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Ils tirèrent parti du mécontentement de Basile IV, auquel Maxime refusait de donner l'autorisation de répudier son épouse Salomé, qui était stérile, pour obtenir du tzar l'exil de Maxime dans un monastère, où il termina ses jours sous le règne de Jean IV.

Les travaux littéraires de Jean IV, le Terrible, († 1584) méritent une étude sérieuse en ce qu'ils contribuent à l'intelligence des événements historiques du XVI[e] siècle et caractérisent la physionomie remarquable de l'écrivain lui-même. C'était un homme d'une nature ardente, passionnée, impressionnable; victime dans sa jeunesse des intrigues des boyards, il en éprouva une vive irritation. Dans ses loisirs il s'occupait de la lecture des Ecritures, en particulier de l'histoire de l'Eglise et des biographies des principaux souverains. Les annales nationales aussi attirèrent son attention. Après s'être fait l'idéal d'un tzar chrétien, il trouva que ce qui se passait autour de lui était loin de répondre à son attente. L'étude de l'histoire et des dogmes du christianisme lui fit entrevoir combien s'étaient écartés de la bonne voie, le genre de vie des moines et des prêtres séculiers, et les mœurs du peuple. Il remarquait tout cela aussi clairement et le ressentait aussi profondément que Maxime-le-Grec, avec cette différence que Jean était un souverain absolu, jaloux de sa couronne et d'une volonté inflexible. Ses écrits respirent la tendance vers un idéal, qu'il veut réaliser, introduire chez son peuple et implanter même dans les éléments qui lui sont hostiles. Sur ses instances, il se réunit un concile auquel le tzar signala, dans un factum contenant cent propositions, les imperfections morales qui accablent la société et qui étaient contraires aux traditions du passé. Ce règlement de cent articles, dans lesquels sont brièvement énoncés les abus qu'il fallait combattre, d'une importance capitale pour l'histoire du développement politique de la Russie, n'intéresse l'historien de la littérature qu'en tant qu'il lui fournit

des matériaux pour éclairer des faits du ressort des belles-lettres. D'autres écrits remarquables de Jean-le-Terrible sont l'*Epître au supérieur du monastère de Cyrille Biélozersky* et sa correspondance avec le prince Kourbsky.

Le monastère de Cyrille Biélozersky devint sous le règne de Jean-le-Terrible le lieu de retraite des boyards en disgrâce ou mécontents; ils s'y soumettaient bien à la tonsure, mais n'abandonnaient pas à leur entrée au cloître leurs habitudes de luxe, de plaisir et d'oisiveté. Les autres moines, non-seulement le tolérèrent, mais se mirent à les imiter. Jean, apprenant ces abus, adressa une lettre au supérieur, dans laquelle son désir de voir rétablir l'antique ordre de choses s'unissait à l'expression de ses mauvaises dispositions pour les boyards, ennemis personnels du tzar depuis son enfance. Cette épître est une peinture hardie de la décadence des mœurs monastiques, et est remarquable par l'ironie mordante dont se sert si habilement Jean-le-Terrible pour confondre ses ennemis. La première moitié de l'épître, en grande partie empruntée à un message d'Hilarion-le-Grand à un moine de ses amis, dépeint la vocation monastique dans sa vraie acception chrétienne; la seconde est une comparaison du genre de vie des moines Biélozersky avec cet idéal, comparaison qui tourne à leur désavantage.

La correspondance de Jean-le-Terrible avec le prince Kourbsky, capitaine en faveur autrefois, à ce moment rebelle et réfugié en Lithuanie pour éviter la colère du tzar, a directement trait aux relations de Jean avec les boyards. Quelques lettres de l'un à l'autre sont suffisantes pour éclaircir les causes de la division qui éclata entre le Tzar et les boyards; ce différend grandit peu à peu et atteignit des proportions telles qu'il s'ensuivit un dénoûment fatal, motivé par le caractère énergique des deux adversaires. Kourbsky accuse Jean-le-Terrible de gouverner arbitrairement, de ne prêter aucune attention aux vœux de ses conseillers ou de ne choisir ces derniers que parmi des flatteurs vaniteux et méchants. Jean trouve, au contraire, que les boyards comme les meilleurs de ses sujets devraient

être fidèles à leur tzar et non pas être animés de l'esprit de sédition. Kourbsky attribue aux boyards le succès des armes russes et la prospérité publique, Jean à la protection de Dieu; quoique les deux rivaux ne le cèdent l'un à l'autre ni par l'intelligence des faits, ni par l'érudition et la force du raisonnement, Jean-le-Terrible l'emporte par les qualités capitales de l'exposition des arguments, l'habileté de la dialectique et l'usage de l'ironie, qui souvent lui donne la supériorité sur son adversaire. Les lettres de Jean manquent quelquefois de concision et d'élégance dans la facture, mais ces défauts sont rachetés par la fraîcheur de l'énoncé et la vivacité du sentiment, qui font que la personnalité de l'écrivain se reflète dans son œuvre.

Le prince Kourbsky n'est pas seulement connu par la correspondance qu'il entretint avec le tzar; il fut de plus auteur de talent. Il contribua d'une façon brillante, en qualité de général des armées de Jean IV, à la prise de Kazan. Pendant la guerre de Lithuanie, il eut le malheur de perdre la bataille de Nevglé, après laquelle il prit la fuite, protégé par Sigismond-Auguste, roi de Pologne. En Lithuanie, Kourbsky, en dehors de ses lettres à Jean-le-Terrible, écrivit encore l'histoire de ce souverain. Il entreprit cet ouvrage pour répondre à des personnes de distinction qui lui demandaient la cause de la transformation survenue dans le caractère du tzar de Moscovie, autrefois bienveillant et dévoué, prodigue de sa santé pour le salut de la patrie, infatigable dans ses luttes contre les ennemis de la chrétienté et glorifié par tous ses sujets. Kourbsky est d'avis que le motif véritable des succès du Jean-le-Terrible doit être attribué à ce qu'il s'entourait auparavant de conseillers sages, honnêtes et craignant Dieu, expérimentés comme militaires et hommes d'Etat, et qu'il changea, c'est-à-dire qu'il devint méchant et cruel depuis qu'il avait éloigné de sa personne Sylvestre et Adachew, prêtait l'oreille à des traîtres à la patrie, des calomniateurs, des flatteurs, à de soi-disant amis de la paix, qui, au lieu de travailler au bien du pays, ne cherchaient qu'à complaire au tzar et aux autorités,

Le développement de ces idées forme le sujet de cette histoire du grand-duc de Moscovie, qui comme narration laisse bien loin derrière elle les anciennes chroniques. Kourbsky ne se borne pas à la simple relation des événements, il essaie de démontrer leur liaison, leur dépendance les uns des autres, et de dépeindre ainsi le caractère de Jean-le-Terrible.

L'activité de Kourbsky ne se borna pas là. Traître à son souverain, il ne le fut pas à sa religion. Au XVI[e] siècle le clergé catholique fit d'immenses efforts pour introduire le culte romain en Lithuanie. Kourbsky pensa que le meilleur moyen de soutenir l'orthodoxie était de répandre parmi les gens instruits la connaissance des œuvres des Pères et des saines notions de la science. Il traduisit dans ce but les Cieux de Jean Damascène, qu'il fit précéder d'une introduction, dans laquelle il témoigne du regret que la plupart des ouvrages des Pères ne soient points traduits en russe, ou le soient mal, et que les gens lettrés leur préfèrent la lecture des fables de provenance bulgare; il conseille l'étude des philosophes de l'antiquité et engage à ne pas ajouter foi aux propos de ceux qui prétendent que les livres rendent fous ceux qui les lisent. Kourbsky appuie tous ses arguments sur la nécessité de l'instruction d'exemples tirés de sa propre expérience. Il était constamment occupé; dans sa vieillesse même, il s'appliquait à l'étude du latin et de la philosophie d'Aristote. De même que Maxime-le-Grec, mais moins heureux que lui, Kourbsky avait été doué d'une forte intelligence, d'un caractère solide et du don d'éloquence.

Le prêtre Sylvestre, principal conseiller de Jean-le-Terrible et sa main droite pendant les belles années de son règne, laissa un ouvrage remarquable, le *Maître de la maison* ou le livre du bien-être domestique, de l'ordre dans les affaires de famille et de ménage. Cet excellent ecclésiastique recommande aux gens du monde les mêmes règles de conduite que celles introduites dans les monastères, telles que de ne pas rechercher les gloires de ce bas monde, de souffrir patiemment tout outrage ou désagrément, de ne point se venger des injures, de

prier pour ceux qui calomnient, de ne pas rendre le mal pour le mal, de ne pas juger autrui, etc. A ces préceptes viennent s'ajouter des définitions sur les rapports du chef avec les autres membres de la famille. Le christianisme donne l'amour pour base à la famille, sans dénier cependant entière autorité au père. Le bonheur domestique réside dans l'ordre de la maison et des affaires extérieures et dans un genre de vie réglé. L'auteur expose ses idées sur les rapports avec le souverain, qu'il dit institué par Dieu, sur la conduite de la femme envers son mari, sur l'éducation des enfants, sur la surveillance des serviteurs, sur la tenue à observer dans les maisons étrangères, sur l'ordre et la propreté de la maison. Il a en vue une famille riche et nombreuse, à laquelle il trace pour idéal d'abord l'amour entre les membres d'une même famille, puis une vie régulière unie à la soumission, à des habitudes de décence indispensables pour assurer le bonheur domestique. Mais comme l'amour seul est insuffisant à entretenir la bonne harmonie, il donne au chef le droit de recourir aux châtiments, au cas où quelqu'un des membres s'écarterait de la voie établie. Ce point de vue étroit, qui ôtait toute influence à la femme en l'asservissant entièrement au mari, qui détruisait tout libre développement des plus jeunes membres de la famille, qui rétrécissait la vie de l'homme par de minutieuses conventions, ne pouvait engendrer que l'immobilité et la stérilité. Cependant la poésie populaire des XVI[e] et XVII[e] siècles témoigne que cet idéal était celui de la société russe de cette époque et qu'elle tâchait de s'y conformer par sa vénération pour la toute-puissance paternelle, et les exigences rigides de la dévotion. Si un malheur venait à frapper quelqu'un, il était d'usage d'en attribuer la cause à une négligence des devoirs de famille et de religion, consacrés par le cours des siècles.

Les ouvrages qui viennent d'être examinés suffisent pour caractériser le XVI[e] siècle; mais ce n'est pas à eux seuls que se borne l'activité littéraire de cette période, qui fut très-féconde. Un livre plus particulièrement intéressant est le *Livre des degrés*, tableau des faits de l'histoire de Russie distribués

d'après les degrés de parenté des souverains depuis Ruric jusque Jean-le-Terrible. En majeure partie composé par le métropolitain Macaire, ce n'est au fond qu'une distribution dans un nouvel ordre et sans grande valeur des événements rapportés par les chroniques. Les faits y sont jugés au point de vue religieux et ceux qui ont de l'importance pour l'Eglise sont traités avec plus de détails.

On continua d'écrire des chroniques à l'ancienne manière; cependant, depuis la transformation politique de Moscou elles prennent une forme nouvelle, un caractère officiel, particulier aux publications de l'Etat; elles acquièrent la signification de documents juridiques dans lesquels les princes cherchent à prouver leur droit de souveraineté sur le trône grand-ducal, et s'intituleut Chroniques et Livres du tzar.

Les *Tchet Mineï*, c'est-à-dire Lectures mensuelles, sont un volumineux recueil d'entretiens pieux pour les douze mois de l'année, exécuté de même sous la direction de Macaire. Cet ouvrage contient les vies des saints, auxquelles sont joints des fragments tirés des Écritnres avec l'indication des dates des jours de l'année où ils doivent être lus, ainsi que des explications de ces extraits et des articles ayant un but instructif. Cette vaste compilation des Tchet-Mineï est une encyclopédie complète, embrassant tout le champ des connaissances ecclésiastiques d'alors; on leur donna dans la suite l'épithète de grandes, pour ne pas les confondre avec les abrégés, rédigés postérieurement.

Outre les Tchet-Mineï, Macaire fit encore paraître des relations de miracles de saints, nouvellement canonisés, et des histoires de leur vie; en comparaison des anciennes vies de saints, celles-ci sont plus détaillées et plus étendues et se distinguent par leur pompe oratoire. La grande facilité et abondance de style qui caractérise les œuvres de Jean IV et de Macaire se retrouve, à peu d'exceptions près, dans les sermons de cette époque, où elle dégénère souvent en verbiage.

Un événement d'une importance capitale dans l'histoire de la civilisation en Russie est l'introduction dans ce pays de l'im-

primerie, sous Jean-le-Terrible. Au concile où il présenta son Règlement de cent articles, le tzar proposa l'impression comme l'unique moyen de conserver les livres sacrés et de les garantir contre les altérations de copistes illettrés. Il fallut à cet effet acquérir les meilleurs manuscrits et corriger par leur moyen les exemplaires en usage. Cette heureuse innovation fut d'abord mal accueillie et les typographes eurent maintes poursuites à endurer; cela tenait à ce que l'imprimerie enlevait le pain à une quantité de copistes, que ces changements blessaient l'amour-propre de ceux qui accomplissaient le service religieux d'après les anciens livres, et aussi en partie à ce que les imprimeurs ne surent pas s'y prendre dans les commencements. Au XVII[e] siècle, cette invention donna lieu à des luttes violentes et même à la défection du sein de l'orthodoxie de plusieurs de ses membres; malgré tous ces obstacles l'imprimerie prit pied en Russie et procura aux générations suivantes les mêmes avantages dont elle avait comblé les autres pays de l'Europe.

II. RUSSIE MÉRIDIONALE ET OCCIDENTALE.

Depuis la réunion de la Lithuanie au royaume de Pologne la principale préoccupation du clergé catholique fut d'introduire sa confession parmi les populations de ce pays. Voyant ses premiers efforts infructueux, son zèle religieux eut recours à des moyens qui furent couronnés de plus de succès. Les catholiques entreprirent d'agir par la persuasion sur le haut clergé de la Russie occidentale, mécontent sous certains rapports de sa dépendance des patriarches de l'Orient ainsi que sur quelques grands dignitaires de l'Etat, et introduisirent l'Union, religion moyen terme entre l'orthodoxie et le catholicisme. L'ordre des jésuites se distingua par son énergie; missionnaires ardents, ils créèrent des écoles, firent des prédications journalières dans les églises, influaient par le confessionnal, fournissaient des secours d'argent à ceux qui avaient adhéré à l'Union, les défendaient devant les tribunaux, etc. Les

succès rapides de cet ordre émurent les orthodoxes, qui se décidèrent à leur résister par les mêmes armes. Les premiers à la lutte pour la défense de l'orthodoxie furent les confréries, dont l'origine dans la Russie occidentale datait du XV[e] siècle; leur but, d'abord philanthropique, celui de secourir les pauvres, se modifia depuis l'apparition de l'Union en ligue protectrice de la nationalité et de la religion russes. Les confréries fondèrent des écoles et des imprimeries. Constantin Ostrogsky ouvrit la première école à Ostrog en 1580; celle de Kiew, par les soins du métropolitain Pierre Moguila, arriva à un haut degré de splendeur vers 1631, et fut transformée en académie au commencement du XVIII[e] siècle. Le collége de Kiew ne formait pas seulement des défenseurs de l'orthodoxie, il contribuait à entretenir dans les masses le zèle pour cette religion, puisque des élèves appartenant aux diverses classes de la nation accouraient de tous côtés vers ce centre de lumières institué sur le modèle des écoles de l'Europe du moyen-âge. On y enseignait la théologie, la philosophie, et la rhétorique. La théologie était exposée selon les règles de la scolastique, de ce système, rigoureux de forme et pauvre de fond, introduit par Anselme, Albert-le-Grand, Thomas d'Aquin et autres, d'après lequel chaque dogme de la foi était considéré sous deux faces, positive et polémique. Les disputes publiques et dans les classes étaient très en vogue comme moyen d'enseignement. Les théories d'Aristote servaient de base à celui de la philosophie, dont le but était surtout d'initier les élèves à l'usage de la dialectique. Aristote, Cicéron, Quintilien étaient les autorités auxquelles on avait recours pour l'étude de la rhétorique, qui consistait alors à savoir composer des discours de félicitation, des harangues de réception, des remercîments, des oraisons funèbres, des requêtes, des lettres d'adieux, etc. D'autres sciences encore étaient enseignées, ainsi que les langues latine et slavonne, mais seulement en tant qu'indispensables à l'étude de la théologie. Les moyens employés par le clergé russe, défenseur de l'orthodoxie, pour en démontrer la supériorité, la faire comprendre et aimer et empêcher les dé-

faillances, étaient principalement des sermons, des ouvrages de piété rimés et des drames religieux.

Ioanice Goliatovsky, recteur du collége de Kiew, établit des règles précises sur la composition des sermons; il appliquait cette rhétorique aux siens propres, qu'il présentait ensuite comme modèles. Son remarquable talent sous ce rapport lui acquit une grande autorité. Comme lecture d'édification et de famille, les auteurs scolastiques de ce temps écrivaient des ouvrages sur divers sujets, pour la plupart empruntés à la littérature de l'Europe occidentale, et aux apocryphes d'origine russe. Le livre des Miracles, surtout, était très-répandu et fut dans la suite mis en vers; il en était de même du poème relatant le salut des archanges à la Vierge, mère de Dieu, divisé en neuf parties d'après le nombre des degrés angéliques. Les sujets des poèmes de cette époque étaient soit religieux, soit tirés de scènes de la vie des tzars et de leur famille. Parmi les premiers les chants d'actions de grâces, les litanies sur les souffrances de Jésus-Christ, sur la chute de l'homme, jouissaient d'une grande popularité.

Des faits heureux ou tristes dans la vie du souverain ou des grands de la cour servaient de thèmes à des poésies lyriques d'un autre ordre, dans lesquelles le plus souvent on décrivait les armoiries de celui auquel était adressée la pièce de vers; les divers attributs de l'écu servaient de signes aux qualités ou vertus du destinataire. De là l'origine des odes à la louange de personnages de distinction, genre si goûté en Russie pendant le XVIII[e] siècle. Toutes ces poésies, appelées, d'un nom polonais, virchi, c'est-à-dire rimes, sont écrites sur un rhythme syllabique dont la cadence uniforme est étrangère à l'harmonie de la langue russe. C'est une imitation de la littérature polonaise. Les chants populaires russes, comme empreints de paganisme, étaient à cette époque entièrement négligés; on les prenait encore moins pour modèles. La première place doit être attribuée aux drames religieux, genre littéraire plus accessible aux masses et qui agissait plus fortement sur leur imagination. Empruntés à l'Eglise d'Occident,

qui s'en servait comme moyen d'éloigner l'attention du peuple des spectacles d'origine païenne, on peut appliquer à ces productions dramatiques la division en mystères et en moralités. Les premiers représentent des événements tirés de l'histoire sainte, par exemple la nativité de Jésus-Christ, son voyage monté sur un âne, sa passion, les trois jeunes Hébreux dans le brasier de Babylone. Les personnages dans les moralités étaient des personnifications d'êtres abstraits, tels que la vie, la mort, les anges, la charité, la justice, la vérité, qui formaient les rôles du dialogue. La différence entre les drames religieux russes de cette époque et ceux de l'Europe occidentale consiste en ce que les premiers évitaient les plaisanteries et jeux de mots et tendaient davantage à ce que le sérieux et la gravité soient l'impression que les spectateurs emportassent de la représentation, alors que l'élément comique, dans les pièces populaires religieuses de l'Occident, allait souvent jusqu'à l'indécence, quelquefois à l'obscénité.

Telles furent les innovations littéraires qui virent le jour dans la Russie occidentale pendant sa lutte contre l'Union. Ces longues guerres de religion enrichirent la littérature russe d'éléments nouveaux. Outre les auteurs cités, les principaux écrivains scolastiques à cette époque étaient Isaïe, métropolitain de Kiew, Mélète Smotritsky, Lazare Baranovitch et Ioanice Goliatovsky.

En dehors des productions ayant des tendances religieuses, la littérature de la Russie méridionale et occidentale abondait en ouvrages traduits du polonais, tels que contes moraux, anecdotes amusantes, romans et histoires de chevalerie. Les plus répandus de ces romans étaient ceux du vaillant Pierre aux clefs d'or et de Bov, le fils du roi. On les lisait avec avidité. L'élément russe dans la littérature de cette époque n'était représenté que par un petit nombre d'écrits, de sorte que son influence peut être qualifiée de nulle.

CHAPITRE CINQUIÈME.

XVIIe SIÈCLE.

Quelles qu'aient été d'ailleurs les intentions politiques de Boris Godounow, il reconnut la nécessité de civiliser la Russie par la science, et sous l'empire de cette idée il voulut fonder une université à Moscou, où il avait invité des savants étrangers. A sa mort la période confuse et tumultueuse de l'interrègne lui succéda et porta des blessures sensibles à l'organisme de l'Etat, qui réussit à se maintenir grâce aux efforts énergiques du patriarche Philarète et à l'ardeur unanime du peuple. Les populations du midi et de l'ouest de la Russie faisaient à cette époque la guerre aux Turcs pour conserver leur indépendance, et contre les Polonais pour sauvegarder leur religion. Une ère de paix ne commença qu'avec la réunion de la Petite-Russie à la couronne moscovite, et à l'avénement au trône d'Alexis Mikhaïlovitch, qui raviva l'activité littéraire. La principale occupation du clergé russe, depuis le concile dit des cent articles, fut de corriger les livres sacrés. Cette sage mesure ne rencontra cependant que des murmures. Les défenseurs des vieux livres défectueux, basant leur conviction sur l'autorité de l'antiquité, étaient disposés à traiter d'hérétiques les correcteurs nommés à cet effet par l'autorité et refusaient d'admettre les nouveaux livres; cette obstination leur fit encourir des poursuites; ils furent exilés ou s'enfuirent en emportant leurs livres. Après s'être séparés du reste de leurs concitoyens et de leur Eglise, ils tâchèrent de se réunir, de concenter leurs efforts, de maintenir leur importance et de justifier leur schisme aux yeux de la nation.

La différence, qui d'abord ne concernait que des lettres et des mots, prit de plus grandes proportions et bientôt embrassa les rites du service, les droits des évêques, que les dissidents cherchèrent à diminuer. Telle fut l'origine du schisme (raskol) au sein de l'orthodoxie. Le nombre des adhérents augmenta

considérablement; ils se tenaient de préférence dans les lieux éloignés de tout centre, formèrent des confréries, créèrent des ermitages et surtout tenaient obstinément à l'usage des anciens livres manuscrits et aux vieilles coutumes religieuses et civiles. Hostiles à tout ce qui s'innovait à Moscou, mécontents des efforts qui s'y faisaient pour répandre la civilisation, il fallait s'attendre à tout de leur part contre les mesures salutaires que prenaient les autorités séculières et ecclésiastiques. Le célèbre patriarche Nicon, qui avait une grande influence sur le tsar Alexis Mikhaïlovitch, porta une attention sérieuse à cet état de choses. Mais la confiscation des vieux livres, leur remplacement par de nouveaux, l'incarcération des partisans du passé, furent des mesures insuffisantes. On employa alors les mêmes moyens auxquels on eut recours contre l'Union dans la Russie méridionale et occidentale, c'est-à-dire qu'on entreprît de défendre l'orthodoxie et de réfuter les dissidents avec les armes que fournissait la scolastique. C'est à ce moment qu'apparurent, en même temps que des écrits polémiques, les vers rimés et les drames religieux. Sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch, après la réunion de la Petite-Russie à la couronne de Moscovie, plusieurs savants de Kiew furent appelés à Moscou et remplacèrent les tendances byzantines régnantes par une influence qui prenait son origine dans la civilisation polonaise. Cette nouvelle direction eut les mêmes défauts que la précédente parce qu'elle n'empruntait que ce qui était utile au but religieux qu'elle poursuivait, négligeant plusieurs éléments élaborés par la science en Europe pendant les XVI[e] et XVII[e] siècles. Le point de départ de la littérature scolastique à Moscou est l'arrivée dans cette capitale de Siméon Polotzky, appelé en qualité de précepteur de l'héritier Théodore Alexéïévitch.

Siméon Polotzky était très-instruit, disert et homme du monde. Pour réfuter les dissidents, il écrivit le *Sceptre du gouvernement,* publia deux recueils de ses sermons, écrivit les comédies du *Fils prodigue* et du *Roi Nabuchodonozor*, mit les psaumes en vers, et composa en outre une quantité d'autres

poésies. Malgré la diversité de ses productions, une pensée constante y domine, celle de la nécessité de la civilisation pour détruire la grossièreté des mœurs, et la routine invétérée depuis des siècles. Les sujets habituels de ses sermons sont l'éducation, la superstition et le schisme dans le sein de l'orthodoxie (raskol).

Un autre savant célèbre venu de Kiew à Moscou, Epiphane Slavinetzky, moins brillant que Siméon, aida activement le patriarche Nicon dans la correction des livres sacrés. Avec l'autorisation de Nicon il rétablit à Moscou l'habitude de prêcher dans les églises en s'adressant au peuple par des sermons improvisés. Cette coutume avait existé en Russie, mais jusqu'au XVe siècle seulement, où, par manque de pasteurs instruits, elle fut remplacée par la lecture de passages tirés des Pères de l'Eglise. De même que Siméon Polotzky, saint Démétrius, métropolitain de Rostow, fut un adversaire déclaré des dissidents. Il publia contre eux un ouvrage intitulé *Recherches*, dans lequel il étudie leur foi, leurs doctrines, et leur genre de vie. Un autre travail dont l'honneur revient à Démétrius sont les petits *Tchet-Mineï*, pour les distinguer des grands, composés par Macaire. Les petits Mineï, modèle remarquable de langue slavone-russe, sont encore à présent une lecture favorite d'édification. Selon la mode de son temps, Démétrius écrivit encore des vers rimés et des drames religieux. Les dissidents répondirent à ces attaques; aussi leur littérature est-elle riche en onvrages dogmatiques et historiques; dans les premiers, ils exposent et défendent leurs doctrines; dans les seconds ils relatent leurs luttes avec l'Eglise dominante et les circonstances qui ont motivé leur séparation. Le plus fécond de leurs auteurs fut l'archiprêtre Avvacoum, qui écrivit plus de trente ouvrages, dont le plus intéressant est son autobiographie. Le diacre Théodore écrivit l'histoire d'Avvacoum, de Lazare et d'Epiphane.

Si pauvre qu'ait été le fond de ses connaissances, si étroits qu'aient été les principes de sa dialectique, on ne saurait dénier à la scolastique le mérite d'avoir convaincu les hommes

les plus intelligents de cette époque de l'urgence de s'appliquer à l'étude, alors que l'opinion répandue était que toute libre investigation dans le domaine de la science était nuisible et n'encourait que la réprobation générale. Aussi Pierre-le-Grand, au moment où il introduisit ses réformes, trouva-t-il des devanciers sous ce rapport parmi la nation russe, qui, quoique en nombre restreint, respectaient la civilisation, tâchaient de s'opposer au courant des idées arriérées et de l'ignorance, et par là formèrent le principal point d'appui de Pierre Ier. Le clergé russe pendant cette époque rendit de grands services à la nation, par les salutaires exemples qu'il lui donnait dans la vie désintéressée et irréprochable d'une foule de ses membres, parmi lesquels les plus éminents furent les révérends Théodose, Cyrille Biélozersky et Nil Sorsky. Le clergé a contribué au développement du peuple, par la constance qu'il mit à lui adresser des conseils et des remontrances, à lui offrir en imitation les vertus pratiques de maints serviteurs de l'Eglise contemporaine, à lui fournir et à répandre des ouvrages d'édification, les uns traduits, les autres originaux. Une obscurité presque impénétrable eût régné sur la Russie jusqu'au XVIIIe siècle et Pierre-le-Grand eût eu bien plus de peine à la dissiper et à réaliser dans ce pays les entreprises qu'il projetait s'il n'eût pas été précédé dans la voie par l'activité féconde des pasteurs de l'Eglise de la Russie du moyen-âge.

En dehors du mouvement religieux, la littérature, qui s'enrichissait à cette époque de contes et d'anecdotes traduits du polonais, passa à la fin du XVIIe siècle à des productions originales de ce genre. D'abord ces récits avaient un caractère instructif et il y était question de puissances mystérieuses exerçant un empire magique sur les héros, comme dans les romans du marchand Bassarga et de Savva Groutzine. Une histoire vraisemblable, prise sur les réalités de la vie sans mélange de surnaturel, est l'*Histoire du gentilhomme russe Frola Scobéew*, qui de pauvre devint riche et épousa, après l'avoir séduite, Annouchka, la fille du célèbre Nardine Nastchokine, commensal et

favori du tzar. Les parents de l'épouse pardonnèrent à Frola, auquel ils léguèrent même tout leur héritage. Le sujet est simple, les personnages peu nombreux, ayant tous des caractères bien accentués; on y rencontre plusieurs traits des mœurs d'alors. Cette histoire est une des rares productions originales de cette époque, où les traductions abondaient.

APPENDICE.

POÉSIE POPULAIRE.

Les événements historiques et la connaissance de la littérature, en introduisant des éléments nouveaux, exercèrent aussi leur influence sur ces créations de l'imagination populaire qui se répétaient et se transmettaient de bouche en bouche. Depuis l'invasion des Tatares les poèmes populaires éprouvèrent des changements sensibles dans le mode de leur formation. Les calamités qui avaient frappé les villes, les campagnes, les populations de la Russie, dirigèrent l'imagination de la nation vers la vie réelle, celle de chaque jour; ce fut l'origine des poèmes historiques par opposition à l'épopée chevaleresque ou héroïque. Les *chants héroïques* qui relataient les glorieux exploits des défenseurs de la patrie continuèrent à jouir de la faveur générale, surtout dans les localités écartées, éloignées de tout centre littéraire. Avec le cours des temps, ils subirent de graves modifications; ainsi ils adressent des prières à la Vierge, appellent les saints à leur aide, vont en pèlerinage, destinent leurs biens aux églises et aux pauvres, etc. Le langage aussi qui leur est attribué est rempli de mots d'une provenance postérieure. Toutes ces variations se rencontrent à chaque pas dans les chants héroïques et peuvent être considérées comme des excroissances sur le tronc primitif.

Les *chants historiques* ont trait à des époques qui ont eu de la signification pour la masse du peuple, ainsi la domination des

Tatares, le règne de Jean-le-Terrible, l'interrègne, l'avénement d'Alexis Mikhaïlovitch. Ceux qui ont pour sujet l'asservissement de la Russie par les hordes tatares sont les histoires de Stchelkane Doudentiévitch, Michel Kazarinow, le roi Kaline, Romain Dmitriévitch et son épouse Marie Youriévna. Ces chants rapportent les souffrances que le peuple avait à endurer des Tatares, si inhumains à la levée du tribut et si cruels envers les prisonniers, mais ils décrivent aussi les hauts faits de leurs libérateurs et les exploits des preux qui venaient en aide à des femmes offensées au moment où elles n'avaient de secours à attendre de personne. Dans le poëme du roi Kaline, il est question de la belle action d'Elie Mourometz qui délivre la ville de Kiew assiégée jusqu'à cent lieues à la ronde par les Tatares, commandés par Kaline.

Les chants populaires du temps de Jean-le-Terrible ont pour objet la dureté du tzar, mêlée d'ironie et de malice, ses rapports avec les boyards, la fin malheureuse du fils aîné du tzar, la conquête de Kazan et d'Astrakhan, l'assujettissement de la Sibérie. Le caractère de Jean-le-Terrible, ainsi que les événements historiques auxquels il prit part, y sont représentés en général fidèlement. L'un de ces chants raconte comment Jean condamna son fils à la peine de mort et comment le boyard Nikita Romanovitch sauva le tzarévitch en secret, bravant la colère du monarque, qui dans la suite se repentit de sa précipitation. Un autre relate qu'à la prise de Kazan, Jean veut faire exécuter des sapeurs dont les mines tardaient à sauter ; mais lorsque l'un deux se fut enhardi à expliquer au tzar que la mèche brûle plus lentement dans un souterrain qu'au grand air, les mineurs furent graciés et largement récompensés. Ces deux chants nous apprennent que Jean soupçonnait toujours la trahison, qu'il était très-vif, mais qu'il se repentait aussitôt. Un poème dans lequel se trouvent dépeintes les relations de Jean avec les boyards est le chant de noces de Jean-le-Terrible, auxquelles vient assister le prince circassien Mastruc. Il regardait avec hauteur les boyards, parmi lesquels il cherchait un adversaire contre qui lutter en combat singulier. Les boyards

étaient intimidés; alors apparaît le fils d'un paysan, chétif d'apparence et boiteux; il terrassa aisément Mastruc, qu'il étendit mort. La tzarine avait voulu s'interposer, mais le tzar l'en empêcha. Le paysan victorieux du gentilhomme se couvrit de gloire et fut comblé d'honneurs.

Pendant les XVI[e] et XVII[e] siècles, lorsque les cosaques étaient engagés dans des guerres acharnées, d'abord contre les Tatares, puis contre les Polonais, et qu'ils s'illustraient en produisant des héros tels que Nalivayko, Khmelnitzki, Dorochenko, la poésie petite-russienne s'enrichit d'élégies, de chansons et de poèmes historiques. Cette même époque fut pour la Russie orientale pleine de troubles d'interrègne et de prétendants à la couronne. Les chants d'alors parlent du faux Démétrius, de Skopine Schouisky, de Xénie Godounow. Les plus remarquables sont ceux du règne d'Alexis Mikhaïlovitch, dont l'un relate le siége du monastère de Solovetsk, l'autre la révolte de Stenka Razine, le premier au point de vue religieux des dissidents, le second avec symphatie pour Stenka Razine, parce que le peuple voyait dans les téméraires cosaques les successeurs des anciens paladins. Razine y est représenté comme l'idéal de l'audace et de la force, disposant d'une puissante autorité magique à l'instar des preux d'autrefois. Il ressemble à Elie Mourometz et à Sadko de Novgorod. Suivi de ses compagnons et aidé d'Elie Mourometz il descend le Volga (en russe, la bonne petite mère Volga, diminutif d'amour) et fait les Persans prisonniers. Enfin on l'enferme dans un cachot et avant sa mort il supplie ses compagnons de l'enterrer à la jonction de trois routes, de planter à ses pieds la croix de salut, et sur sa tête le sabre tranchant, pour que les passants sachent reconnaître que là repose un vaillant cosaque.

Quoique le XVIII[e] et le XIX[e] siècles aient vu des événements d'une importance capitale pour les destinées de la nation, tels que les réformes de Pierre-le-Grand, les concessions faites à la noblesse, la guerre de 1812, ils ne trouvèrent cependant pas d'écho dans les chants populaires; lors même qu'il y a des chansons sur ces sujets, elles sont en nombre

restreint et pauvres de contenu. Avec la propagation de l'instruction, la puissance improvisatrice parmi le peuple faiblit considérablement: il commence à perdre le goût pour ces chants, qui ne sont plus affectionnés que des amis du passé, dédaigneux de toute éducation et de toute civilisation qu'ils réprouvent sévèrement.

De même que les chants héroïques portent les traces d'événements réels, les chants historiques en représentant des êtres authentiques leur attribuent des traits empruntés aux héros imaginaires. Semblables aux anciens paladins, ces personnages festoient avec leur prince ou leur tzar, se vantent réciproquement leur force, et luttent en observant les mêmes règles que les chevaliers; parfois ils se métamorphosent, sous diverses formes; les femmes y sont souvent douées d'un pouvoir magique, comme par exemple Marina, la femme du faux Démétrius; mais en général les caractères et les faits dans leurs traits essentiels sont fidèles à l'histoire.

Conjointement aux événements historiques, le christianisme a exercé de l'influence sur les traditions, non-seulement en les modifiant, mais en donnant naissance à toute une série de *chants* populaires ayant un caractère *religieux*. Jusqu'au XVIII[e] siècle la connaissance de l'Ecriture n'était pas répandue parmi le vulgaire; ce fut par d'autres moyens que ces poèmes arrivèrent à la notoriété publique. Comme il y est souvent question de charité pour les pauvres on peut supposer que ces vers acquirent leur publicité par les mendiants et les aveugles, qui, fréquentant continuellement les églises, y écoutaient lire les vies des saints, les traditions apocryphes racontées par de dévots pèlerins. Toutes ces notions diverses, ravivées par l'inspiration du sentiment religieux, donnèrent lieu à des chauts, que leur forme poétique populaire rendait propres à être redits de bouche en bouche. Les sujets en sont très-variés; ce sont les croyances traditionnelles sur l'origine du monde, la création des animaux, la chute de l'homme, le beau Joseph, le mauvais riche et Lazare, l'ascension de Jésus-Christ, le jugement dernier, les peines éternelles, les actes des saints des premiers

siècles de l'Eglise et de ceux particuliers à la religion orthodoxe. L'Ecriture, les vies des saints et les Apocryphes sont les sources principales où puisa l'inspiration populaire qui les transforma au gré de l'imagination et donna à ces productions un caractère ascétique en vantant surtout la charité envers les indigents, la fréquentation des églises, l'éloignement du monde; il y est dit que les tourments les plus affreux attendent en enfer les riches endurcis tandis que les misérables d'ici-bas reposeront dans le giron d'Adam.

Les *histoires* ou *légendes religieuses* ont un autre caractère; elles sont en prose et pour la plupart tirées des Apocryphes, qui traitent bien de sujets religieux, mais avec plus d'indépendance d'imagination et avec une forte empreinte de la vie réelle et nationale. Cette différence entre les poésies et les histoires religieuses est de toute évidence dans deux productions qui ont le même sujet, Yégor-le-Brave. Dans le poème, les souffrances qu'il endure pour la foi y sont relatées avec détails; dans la légende, les tourments que subit Yégor, fils de paysan, représentent ceux du peuple russe sous la domination tatare. Les histoires relèvent particulièrement un côté de la vie sociale : l'empire de la richesse et de la puissance sur la pauvreté et la faiblesse, sur lesquelles elles célèbrent des triomphes qu'elles ont à expier dans la suite. En général dans ces histoires la vie réelle est dépeinte avec tous ses intérêts quotidiens, et la religion y est représentée comme la base des mœurs; les exigences de l'Evangile y sont conciliées avec les besoins de l'homme. Dans les poésies religieuses, au contraire, ce qui frappe, c'est la rupture avec la vie réelle, l'appel fait à la repentance, les lamentations sur la vie, source de péchés, etc; tous sujets d'un intérêt spécial pour des personnes uniquement vouées à des buts religieux. Ces poèmes respirent pour ainsi dire la dignité solennelle de l'Eglise et rappellent les psalmodies, tandis que le ton des histoires religieuses est celui de la narration simple.

Les événements historiques, l'influence du christianisme et la connaissance des œuvres littéraires, enseignèrent graduelle-

ment à la masse du peuple à avoir le sentiment de ses droits personnels, ainsi que celui de ses rapports avec l'autorité, les classes privilégiées et la société en général. Le peuple commença à comprendre sa situation publique et privée et en même temps à se douter qu'elle n'était pas normale. Dans l'état, il rencontrait la partialité des tribunaux, la prédominance du droit du plus fort, les succès de fourbes qui s'entendaient à interpréter les lois à tort et à travers, la violence dans la levée de l'impôt, le mépris pour les besoins des indigents et des malades, le délaissement des veuves et des orphelins, le manque de protection de l'accusé, etc., etc. Dans la famille, l'inégalité entre les membres les plus âgés et les plus jeunes le frappait; obstinément attachés aux vieilles traditions, les premiers y conformaient leurs opinions et leurs habitudes; les générations nouvelles, conscientes de leur force, supportaient d'autant plus difficilement le joug sous lequel on les retenait, qu'elles sentaient l'impossibilité de le secouer. Le mécontentement éprouvé par les résistances qui se produisaient dans la vie publique et privée, se trahit dans une foule de contes et de chansons, qui, par leurs indications précieuses sur plusieurs abus d'alors, complètent le tableau des anciennes mœurs russes, tels qu'on se le représente d'après les ouvrages de Jean-le-Terrible, de Sylvestre et de Kotochikhine. Ces créations de la muse populaire sont intéressantes au point de vue des idées qui avaient alors cours sur ces contraventions aux mœurs et habitudes de l'époque.

Les *contes* sont des scènes de mœurs antiques dont l'origine remonte à l'époque antéhistorique et qui graduellement ont perdu leur sens mythique et chevaleresque pour se transformer en satires de la vie sociale. Les personnages sont très-souvent des animaux, tels que l'ours, le renard, le loup, le brochet, le hérisson, le chat, le lièvre et la brebis qui représentent certains traits du caractère humain; les plus remarquables de ces contes sont le *Jugement de Schémiakine*, la *Vérité et la Fausseté*, l'*Histoire de Yerch*, *Ivanouchka-le-Niais*.

Le mécontentement général des populations s'exprimait sous

ces formes lorsque la violence de l'injustice ne concernait pas particulièrement tel ou tel individu. Lorsqu'il arrivait qu'une âme énergique avait à en souffrir réellement, l'impression produite était plus profonde et éveillait en elle les pensées de fuite et de vengeance. Pendant les désordres politiques du moyen-âge, les cas de fuite devinrent de plus en plus fréquents. Les offensés, les persécutés de toute espèce se réfugiaient aux bords du Don et du Volga chez les Cosaques qui vivaient de brigandages, s'y consolaient de leurs infortunes et cherchaient à se venger de ceux qui les avaient outragés ou du moins de la classe à laquelle ils appartenaient. C'est ainsi que les Cosaques devinrent des aventuriers pour lesquels l'audace était la première des vertus. Au XVII[e] siècle, lors de l'établissement des droits des seigneurs, le nombre de ces bandits s'accrut par suite de l'adjonction de nombreux paysans qui fuyaient le servage. Ils agissaient ouvertement, aussi l'État fut-il souvent obligé d'envoyer contre eux des armées entières. Les *chansons* de ce cycle (oudalyïa, c'est-à-dire *de prouesse)* racontent les exploits de ces brigands, et rapportent que souvent, pour échapper aux poursuites, ils avaient recours à des stratagèmes qui leur donnaient un pouvoir magique : ainsi ils disparaissaient mystérieusement dans un seau d'eau ou dans une barque peinte sur la muraille, ployaient leurs fers comme de la paille et d'une main renversaient des dizaines d'ennemis. Ces chansons, qui rappellent les poëmes chevaleresques, ne vantent pas seulement l'audace, la force, la ruse de ces brigands, mais célèbrent aussi une certaine magnanimité qui leur était propre En effet, souvent ces nouveaux preux attaquaient les propriétaires réputés pour leur dureté et vengeaient sur eux les mauvais traitements qu'ils avaient fait subir à leurs serfs, ou bien ils dépouillaient le riche de toute sa fortune, qu'ils partageaient entre les pauvres; d'autres fois, ils se remettaient eux-mêmes aux mains de la justice, avouaient leurs crimes et confessaient leurs péchés à un prêtre; mais en même temps il ont garde de trahir leurs compagnons et ne dénoncent que leur fidèle

coursier, leur flèche à pointe d'acier, leur sabre effilé et la nuit obscure.

Dans ce même XVIIe siècle il se forma une opposition d'un autre genre. Les mesures énergiques du patriarche Nicon contre les dissidents, la répression violente des stréltsi par Pierre-le-Grand, dont la plupart étaient des vieux croyants, forcèrent bien des gens à fuir aussi loin que possible de Moscou. Les uns se réfugièrent chez les Cosaques, d'autres dans les forêts de la Sibérie et de la Russie septentrionale, où ils fondèrent des ermitages. C'est de là que les *chants religieux* du cycle *dissident* tirent leur origine. Ces vers se distinguent d'abord par leur esprit d'ascétisme poussé à l'extrême, et par leur disposition hostile à la société et au gouvernement; ils célèbrent la vie monastique, la comparant à celle du paradis, et consolent les anachorètes par la promesse de l'union avec Jésus-Christ. Les persécutions auxquelles les dissidents furent en butte les amenèrent à croire à l'avénement du règne de l'Antechrist, à se figurer être les vrais chrétiens que Satan est venu tourmenter, à se soumettre de bonne grâce au martyre et à célèbrer même des fanatiques qui se faisaient volontairement brûler vifs.

Les conditions pénibles de la vie de famille d'alors trouvèrent aussi leur expression dans une série de chants dont le sujet de la plupart sont des lamentations proférées par des femmes mécontentes de leur sort. Ces poésies lyriques sont pénétrées d'un sentiment de mélançolie, ce sexe faible n'ayant que la plainte pour tout moyen de faire valoir ses droits dans ces chansons. A l'âge des amours la femme pleure déjà sur sa destinée, sachant que ses parents la donnerônt en mariage à un homme qu'elle n'aime pas, mais dont les richesses leur plaisent. Elle se sépare les larmes aux yeux de ses amies d'enfance et leur distribue des cadeaux en souvenir; à son arrivée à la maison de l'époux, elle y rencontre sa belle-mère et sa belle-sœur, qui la regardent avec méfiance et lui trouvent en tout des défauts. Elle pleure abandonnée, semblable à l'oiseau

des bois, et pense à sa mère; elle dépérit rapidement au point qu'après une année écoulée celle-ci ne reconnaît plus sa fille.

L'homme ne supportait pas sa douleur avec autant de patience; sa position dans la famille était moins pénible que celle de la femme. Plusieurs chansons racontent comment l'un a recours au broc pour y noyer son chagrin; l'autre, fatigué d'une union mal assortie, engage sa femme à prendre le voile et lui promet une cellule neuve où elle pourrait prier et travailler à son salut; un troisième rompt tous liens avec la société et avec sa famille et s'enfuit armé de son épée dans les forêts sombres. D'autres natures, plus décidées, ne reculent pas même devant le meurtre; tel chant a pour sujet la femme qui tue son mari, disperse les lambeaux de son corps et se vante de son action devant ses amies; tel autre, l'assassinat de la femme par son époux; presque tous décrivent avec amertume les sentiments douloureux qu'engendrent dans les familles du peuple les tourments d'une vie domestique déchirée.

Les chants populaires d'une époque relativement plus récente trahissent un certain mépris pour les liens naturels de la famille, preuve du malaise de la société, de son mécontentement de l'ordre des choses d'alors et de son désir de le voir basé sur des principes meilleurs, plus équitables. Cependant, le sentiment des droits des parents et des aînés est assez enraciné parmi le peuple pour que les idées de soumission absolue des enfants et des plus jeunes membres de la famille continuent toujours à avoir cours. L'opinion populaire est que des innovations dans la situation morale de la société ne pourraient amener que des calamités à leur suite. Toute une série de proverbes témoigne de cette tendance et en particulier une des plus belles productions de la poésie populaire, le récit de *Goré-Zlostchastié* (c'est-à-dire Chagrin-Infortune); c'est l'histoire des malheurs d'un jeune fils de marchand, rongé de remords pour n'avoir pas voulu suivre les sages conseils de ses bons parents. Il a rencontré des compagnons qui ont fait de lui un ivrogne et l'ont dépouillé de tout son avoir. N'osant revenir chez son père, et sa mère, il se rend dans un

pays étranger et éloigné, où il fait la connaissance d'un riche marchand qui l'invite à dîner et lui donne des préceptes sur la manière de vivre. Il devient riche et se targue de sa fortune. C'est à ce moment que lui apparaît Goré-Zlostchastié, qui s'acharne à sa poursuite. Pour s'en défaire, le fils de marchand se retire dans un monastère dont Goré n'ose franchir le seuil sacré. Ce poëme, remarquable par de charmants tableaux des mœurs d'alors, et par la création poétique de Goré, qui représente la conscience, l'est encore par ce sentiment de mélancolie et cette fine ironie qui le parcourent d'un bout à l'autre.

Les rapports de famille tels qu'ils sont décrits dans ce dernier poëme sont restés à peu près les mêmes jusqu'à nos jours. Les innovations capitales de Pierre-le-Grand visaient en majeure partie à la vie publique et aux mœurs des hautes classes de la nation; depuis longtemps les meilleurs des citoyens d'alors entrevoyaient la nécessité d'opérer des réformes, pour porter remède aux maux dont était accablée leur patrie, et aspiraient à un état politique nouveau conforme aux principes de civilisation et d'humanité et réalisé par la diffusion des lumières, la régénération des mœurs et le progrès social régulier. Ce fut surtout dans cette sphère aristocratique et lettrée que la révolution entreprise par Pierre I[er] porta des fruits; tandis que l'émancipation des paysans affranchis par édit du 19 février 1861 a exercé une influence bien autrement salutaire sur le progrès de la nation russe tout entière et des classes inférieures en particulier.

SECONDE PARTIE.

LITTÉRATURE MODERNE.

CHAPITRE SIXIÈME.

RÈGNE DE PIERRE-LE-GRAND.

Pierre-le-Grand eut sur ses prédécesseurs l'avantage immense de réaliser ce qu'ils n'avaient fait que pressentir. Tous les hommes de progrès, à compter de Jean-le-Terrible, avaient compris que, pour détruire l'ignorance et la superstition, et pour agrandir la Russie sous le rapport politique, il fallait initier ce pays à la science, et le faire jouir des résultats bienfaisants qu'elle avait procurés à l'Europe occidentale. Pierre y vit surtout un nouveau moyen de fortifier l'autorité du trône. Il se douta que les souverains de l'Europe devaient leur puissance à la civilisation et à leur système de la protéger et de l'utiliser; que grâce à elle, ils avaient des armées et des flottes, au moyen desquelles ils parvenaient à triompher de leurs ennemis. Il comprit qu'en devenant un souverain vraiment moderne, il paraîtrait plus grand aux yeux de son peuple et de ses voisins. Il s'intéressa donc à la civilisation européenne, à cause des avantages qu'elle pouvait procurer à l'État, et non pour la science en elle-même. Sous l'influence de telles idées, Pierre, en homme énergique, plutôt fait pour agir que pour parler, employa toute son activité à répandre les lumières en Russie, et à profiter au plus vite de leurs

avantages. Attentif au côté pratique de l'instruction, il donne la préférence aux sciences positives: il ouvre une école de navigation, une académie de marine, une école de génie et d'artillerie, des écoles de mathématiques; il envoie des jeunes gens à l'étranger, les examine à leur retour, et leur donne des emplois. Il fait venir d'Angleterre et de Hollande une foule d'hommes spéciaux, fait éditer des manuels à l'usage des écoles, traduire des livres de lecture, fonde des journaux, et compose lui même un alphabet de lettres aux formes propres à être adaptées à l'écriture cursive.

Grâce à une volonté de fer, les efforts de Pierre-le-Grand ne tardèrent pas à donner des résultats évidents. Il vainquit ses ennemis sur terre et sur mer, donna à son pays une apparence européenne, construisit une ville européenne, et devint un souverain européen. Instrument docile et utile aux vues du chef de l'État, la science n'avait point encore pénétré dans la vie nationale. Ce ne fut qu'à la fin de son règne qu'il fonda une Académie des sciences, inaugurée en 1726 sous Catherine Ire. Les membres de cette Académie, obligés de se livrer à des études scientifiques, devaient, en outre, faire des cours publics, et préparer à la carrière pédagogique les jeunes gens élevés dans le collège qui y était attaché. Mais cet établissement, dont les membres étaient presque tous étrangers, ne traitait que de sujets d'un intérêt trop général pour ne pas laisser indifférente la société russe de ces temps-là.

Pierre Ier, conscient de sa force morale et de son autorité effective, ne se contenta pas de mettre les hommes et les sciences au service des intérêts de l'État; il voulut encore modifier les habitudes de son peuple, en détruisant d'anciennes coutumes et en le forçant à vivre à l'européenne. Une telle rénovation portait nécessairement atteinte à des convictions enracinées et consacrées par les siècles, tendait à effacer beaucoup de traits du caractère national d'une antiquité respectable, et à les remplacer par des notions et des usages que la masse du peuple ne devait supporter qu'avec haine. Un changement pareil n'eut pas lieu sans combats et c'est cette

lutte qui caractérise le commencement du XVIII[e] siècle jusqu'au règne d'Elisabeth. Les réformes avaient pour partisans de nombreux étrangers que protégeait la faveur du souverain, des membres du clergé, de hauts fonctionnaires, et des écrivains. Elles avaient pour adversaire la masse du peuple, élevée dans le fétichisme du passé, et nourrie de son esprit. Les droits des deux partis étaient égaux: l'un combattait au nom de la civilisation, l'autre, au nom de la nationalité.

Parmi les écrivains du clergé, la cause de la science fut surtout défendue par Théophane Procopovitch, et la cause opposée par Etienne Yavorsky. Le but de la plus grande partie des sermons de Théophane était de prouver les avantages généraux et particuliers qui ressortaient des décrets du souverain. Dans un de ses discours, il compare la Russie de son temps à la Russie (Rouss) d'autrefois; dans un autre, il justifie les actes de Pierre et l'envoi des jeunes gens à l'étranger, mesures qui blessaient les opinions du parti contraire; dans un troisième, il démontre la nécessité d'une flotte. En un mot il s'efforce de faire comprendre aux masses l'importance des réformes opérées. Ses sermons sont remarquables au point de vue de la forme; ainsi que dans son *Guide des prédicateurs* il s'y est dépouillé des tours oratoires propres à l'école antérieure, ne cite aucun écrivain de l'antiquité païenne ou du moyen-âge, mais a surtout recours aux textes des Ecritures, dont il s'efforce de rendre autant que possible le sens, et de tirer des conclusions pratiques. Etienne Yavorsky était un défenseur ardent du passé, de la nationalité et d'un panslavisme rigoriste. Ses sermons ne présentaient aucun intérêt d'actualité, et traitaient de questions religieuses générales; s'il parle de sujets contemporains, ce n'est que dans un but de polémique. Son ouvrage le plus important, le *Rocher de la foi*, fut composé dans l'intention de réfuter les opinions religieuses des luthériens et des calvinistes et appartient par la forme à l'école scolastique.

Le plus distingué des écrivains laïques qui s'intéressèrent aux réformes, fut Cantémir, fils de l'hospodar de Moldavie. Il avait fait ses études à l'étranger et avait servi assez longtemps

dans la carrière diplomatique (1708—1744). Il écrivit neuf épîtres et onze satires sur des sujets de philosophie et de morale, où il s'en prenait surtout à l'aristocratie, qui, plus apte à accueillir les idées réformatrices, comprenait la civilisation européenne à sa façon: empruntant à l'Europe ses manières et ses habitudes confortables, s'habillant à la mode de Paris et oubliant sa langue nationale, elle n'avait rien perdu de son ancienne ignorance et de ses superstitions; elle était pleine de mépris pour la classe inférieure et les sciences, en tant que celles-ci ne procuraient aucun profit matériel. Cantémir tourna aussi ses attaques contre ce parti, qui repoussait toutes les idées nouvelles et restait opiniâtrément attaché à un passé barbare. Voilà ce qui constitue le fond de ses épîtres et de ses satires, et lui a valu le titre de premier écrivain russe. Les satires de Cantémir sont en vers syllabiques; dans quelques-unes d'entre elles, cependant, on remarque la tendance à remplacer la division du vers en syllabes par la cadence rhythmique.

CHAPITRE SEPTIÈME.

RÈGNE D'ELISABETH PÉTROVNA.

Le représentant du milieu du XVIII[e] siècle fut Michel Lomonossow, qui, en théorie comme en pratique, assura en Russie l'influence des idées modernes de l'Europe occidentale. Fils d'un paysan du gouvernement d'Arkhangel, avide de savoir, ne pouvant satisfaire son ambition dans son pays, il quitta la maison paternelle, pour aller étudier à Moscou, à Kiew, puis à St-Pétersbourg, à l'Académie des sciences, et enfin à l'étranger, auprès du professeur Wolf. A son retour, il fut nommé membre de l'Académie des sciences et mourut en 1765. Il avait surtout cultivé les sciences naturelles, l'histoire russe, la rhétorique, la grammaire; il écrivit des panégyriques

et des odes. La poésie, selon l'usage scolastique, n'était pour lui qu'un délassement après des travaux sérieux.

Lomonossow fut en Russie le novateur du faux-classique qui consacre d'une manière formelle et pour ainsi dire littérale l'introduction du monde poétique des Grecs et des Romains dans la littérature des autres peuples. La mode était alors de sacrifier les écrivains du moyen-âge à ceux de l'antiquité, qu'on imitait en lui empruntant ses formes, ses noms et ses expressions. Cette théorie de l'imitation avait été légitimée dans l'Art poétique de Boileau, et dans les productions de Racine et de Crébillon. De la France, à cette époque le pays le plus avancé de l'Europe, le pseudo-classique se répandit partout et pénétra en Russie. Lomonossow ne put échapper à son influence, sans doute par suite du côté artificiel de son éducation, qui le portait à dédaigner les diverses manifestations de la vie du peuple. Le pseudo-classique rendit cependant un service réel à la Russie: il lui fit connaître les formes du style et les nouvelles idées européennes, issues de l'antiquité, du moyen-âge et de la réforme. Dans le domaine de l'instruction, Lomonossow fut ce que Pierre Ier avait été au point de vue politique et social, un réformateur qui introduisit dans sa patrie les résultats de la science et de la littérature de l'Europe moderne. Il ressemble encore beaucoup à Pierre-le-Grand par son activité très-variée, dirigée vers le côté pratique de la vie. Lomonossow s'occupa de préférence de sciences naturelles et ses travaux furent estimés des savants allemands. Voulant avant tout servir la science, il s'efforça, dans ses ouvrages, d'abord de prouver les avantages pratiques des sciences, puis de dépeindre les nobles jouissances qu'elles procurent et enfin de détruire ce préjugé du moyen-âge, qui considérait la science comme ennemie de la foi religieuse. Ses études sur les sciences naturelles témoignent qu'il s'en occupait avec ardeur et profit, et se font remarquer par leur ton sérieux, le grand nombre des preuves, la clarté de l'expression et la simplicité du style.

Ceux des ouvrages de Lomonossow qui ont le plus d'importance sont ses travaux de linguistique, entre autres son

essai sur l'*Utilité des livres de l'Eglise*, sa *Rhétorique* et sa *Grammaire russe*. Dans le premier il indique trois différents genres de style: le style noble, le style tempéré et le style ordinaire, range les anciens mots slaves comme appartenant au style élevé, et indique ceux que l'on doit employer dans certaines circonstances. Sa rhétorique est écrite d'après les préceptes de la scolastique. Dans sa grammaire il expose les règles de la vraie langue russe, qui autrefois était sans cesse confondue avec la langue d'église. En fait d'œuvres oratoires, il faut citer ses deux panégyriques de Pierre Ier et d'Elisabeth Pétrovna, dans lesquels on remarque une application rigoureuse des règles de la scolastique concernant l'invention, une disposition habile, un style élevé, de larges proportions, des périodes compliquées.

Les odes de Lomonossow, qui le rangent parmi les poètes, sont imitées de Pindare et de Boileau, quant à l'arrangement des images, des allégories et des métaphores. Son style, ordinairement froid et affecté, se colore des reflets d'une chaleureuse inspiration lorsqu'il parle des phénomènes de la nature, des attributs divins, des services que Pierre et Elisabeth rendaient à la science, services qui promettaient de salutaires résultats. Ce fut dans son enfance et dans sa jeunesse que Lomonossow apprit à connaître la nature et les qualités de Dieu et c'est à ce sentiment vivace d'une piété sincère qu'il doit la supériorité de ses odes religieuses sur les autres.

Pour implanter la science en Russie, Lomonossow eut l'idée d'y fonder une université. Ce fut à Moscou qu'il l'ouvrit en 1755, grâce au concours de Schouvalow. La manière signalée dont l'université de Moscou servit la cause de la civilisation en Russie mérite tout éloge; placée au cœur même du pays, elle a jusqu'aujourd'hui concentré, pour ainsi dire, en elle la vie du peuple russe et de l'élément slave en général, sans se laisser dépasser pour cela par le mouvement intellectuel de l'Europe occidentale.

Un siècle s'est écoulé depuis la mort de Lomonossow, et la postérité peut déjà porter son jugement sur ce grand homme.

Il rendit de grands services en initiant son pays aux idées et aux lumières de l'Europe; il consacra en outre l'indépendance de la langue russe après l'avoir dégagée à tout jamais du slavon. Sa grammaire est une œuvre immortelle. Mais on peut lui reprocher d'avoir fait dominer dans la littérature russe les formes artificielles du classique, surtout dans l'éloquence et la poésie. Ses panégyriques, composés selon les préceptes de la scolastique, renferment de longues propositions, de grandes périodes subdivisées en incidentes et en incises. Ses odes religieuses et lyriques ressemblent tout à fait à ses discours. La prose et la poésie furent longtemps à se dépouiller de cet art faux qui chez Lomonossow était le résultat de l'éducation.

La société russe de ce temps présentait l'étrange spectacle de l'élégance européenne mêlée à l'ignorance et à la grossièreté des mœurs. Lomonossow ne pouvait jouir que de la sympathie des meilleurs esprits de son temps et de la génération naissante. L'honneur des premiers efforts entrepris pour réunir deux extrêmes, pour créer un nouvel idéal russe-européen, et devenir l'intermédiaire entre les idées modernes et les notions chères à la masse du peuple, revient à Soumarokow (1777). Il fit ses études au corps des cadets, où il s'occupa surtout de littérature française. D'un caractère ambitieux et vain, il aimait la société, et avait même ses entrées à la cour. Son talent excella dans la satire, qui constitue le fond de ses comédies, de ses fables et de ses épîtres. Il attaque les mêmes ridicules que Cantémir: l'injustice des tribunaux, l'orgueil insupportable de la haute aristocratie, l'hypocrisie, l'esprit de superstition, le taux usuraire, l'incrédulité, l'imitation ridicule de tout ce qui était étranger et le pédantisme littéraire La position que Soumarokow occupait dans le monde, et son caractère personnel, furent l'origine des qualités comme des défauts qu'on remarque dans ses œuvres. L'actualité des vices qu'il tournait en ridicule fait de ses écrits une source de matériaux précieux pour servir à l'histoire de ce temps-là. C'est aussi pourquoi Soumarokow est supérieur à Cantémir, dont les types étaient empruntés à l'humanité prise en général. Les

défauts des satires de cet écrivain sont une irritation exagérée, un dépit inconvenant, des allusions à certains personnages, qui font de beaucoup de ses satires de véritables pamphlets.

La position que tout écrivain occupait alors, et le caractère personnel de Soumarokow, l'empêchèrent d'atteindre entièrement le but qu'il s'était proposé, à savoir de créer un moyen terme entre la vie du peuple russe et la civilisation européenne. On retrouve en lui le curieux mélange de tous les éléments qui constituaient la société de cette époque ; il était en même temps européen et russe, écrivain de la nouvelle école, gentilhomme et fonctionnaire ; chez lui tous ces différents types se manifestaient, se confondaient et se contredisaient tour à tour. Ses tendances étaient loyales, mais le terrain n'était pas préparé pour les mettre en pratique.

L'importance de Soumarokow dans la littérature russe doit être aussi envisagée sous d'autres points de vue. C'est à lui que l'on doit les premiers produits de la tragédie pseudoclassique, de même qu'à Lomonossow le lyrisme engendré par cette fausse direction. Ce qui constitue la tragédie pseudoclassique, telle que l'ont créée Corneille, Racine et Voltaire, c'est la lutte d'une passion contre un devoir. Selon que l'un ou l'autre de ces moteurs l'emporte, le personnage principal devient un héros vertueux ou criminel. Il est dominé par une passion quelconque, (le plus ordinairement l'amour,) qui neutralise les autres forces, empêche toute contradiction et fait que la tragédie ne dégénère pas en comédie. La forme de la tragédie dépend des éléments qui la constituent. Tout y est arrangé selon un plan combiné d'avance, à l'imitation des Grecs et selon les théories d'Aristote. On observe rigoureusement les trois unités: d'action, de lieu et de temps. Le héros et l'héroïne ont des confidents et des confidentes à qui ils ouvrent leur cœur : les dialogues sont parsemés de réflexions, superflues au point de vue de l'action, mais en rapport avec les idées morales du temps. Ce thème d'enseignement moral, introduit dans la tragédie par le goût des Français pour le récit, fit créer des rôles nouveaux ; ainsi un personnage ver-

tueux est opposé à un personnage méchant, une passion à la passion contraire. Les tragédies, à l'origine, ne servant qu'à l'amusement des cours, le style s'en distingue par l'affectation et un ton de galanterie souvent en opposition avec le caractère des personnages. Les tragédies, enfin, étaient écrites en vers alexandrins.

Tous ces divers éléments de la tragédie classique se retrouvent dans les œuvres de Soumarokow, qui traduisit Corneille et Voltaire, et composa lui-même une pièce intitulée, *Khorew, Sinaw et Trouvor.* Par la faiblesse de son talent, Soumarokow est bien inférieur à ses modèles; ses œuvres n'en sont pas moins importantes pour la littérature russe: elles offraient au public d'alors une source de nobles jouissances, et, grâce aux réflexions morales intercalées dans les dialogues, bien qu'inutiles à l'action, répandaient d'une manière persuasive les notions humanitaires de la sainteté du devoir, et de la charité pour les victimes des passions.

C'est à cette même époque qu'il faut faire remonter l'origine de l'art scénique en Russie. Un marchand de Yaroslaw, Volkow, pendant son séjour à St-Pétersbourg, étudia le jeu de la troupe allemande attachée à la cour, et construisit un théâtre dans sa propre maison à Yaroslaw. L'impératrice Elisabeth en ayant été informée, fit venir tous ces acteurs à St-Pétersbourg, et mit à leur disposition les bâtiments de l'école des officiers de l'armée de terre. Ce fut en représentant des pièces traduites du français par Soumarokow qu'ils développèrent leur talent et le perfectionnèrent en jouant au théâtre de la cour. Le plus célèbre de ces acteurs fut Dmitrevsky.

Kniajnine continua les tendances de Soumarokow. Ses comédies, le *Hâbleur*, les *Originaux*, et surtout le *Carrosse fatal*, eurent un grand succès. Le héros de cette dernière pièce est un jeune paysan, du nom de Lucien, que son maître veut vendre aux recruteurs, pour avoir de quoi acheter un carrosse; il échappe à ce triste sort en prononçant à propos quelques mots français que le bouffon de son maître lui avait appris. Cette circonstance décide le gentilhomme à remettre à une

autre occasion l'achat de l'équipage convoité. Comme le prouve ce sujet, la comédie n'était pas encore aussi avancée que la tragédie. Les œuvres tragiques de Kniajnine n'ont pas beaucoup plus de mérite que celles de Soumarokow.

Des mémoires qui parurent à cette époque, les plus remarquables sont ceux du prince Jacques Schakhovskoï (1705—1772); ils sont intéressants non-seulement parce que leur auteur connaissait intimement la cour et qu'il avait pris une part active aux affaires, mais aussi par le parfum d'honnêteté et de bonne foi qui y règne. L'auteur montre une grande noblesse de pensées; on voit qu'il avait pris pour mobile de sa vie sa conscience et les devoirs du vrai citoyen. C'est aussi du temps de Lomonossow que furent publiés les premiers travaux, fruits d'études historiques. Les Russes les doivent, il est vrai, à la plume d'un étranger, Miller (1705—1783) mais ils n'en concernent pas moins leur patrie. Parmi les œuvres historiques qu'il édita, il faut surtout citer le Livre des rangs, le Code de Jean-le-Terrible, et les Lettres de Pierre-le-Grand au comte Schérémétiew; il écrivit, en outre, plusieurs essais historiques, la Géographie de la Russie, et la Description du royaume de Sibérie.

Les travaux historiques de Lomonossow et de Trédiakovsky sont moins importants que ceux de Miller; l'intention qui les caractérise est de faire connaître l'antiquité russe, et les exploits des anciens tzars. Trédiakovsky démontra l'origine slave de la Russie, en recourant à des arguments d'autant plus curieux qu'ils étaient empruntés à la philologie, science encore complètement inconnue. Cette innovation, qui fait honneur au sentiment patriotique des historiens d'alors, mais non à leur érudition, était du reste due à l'initiative d'écrivains étrangers, qui, appelés à se fixer en Russie, connaissaient mal l'histoire de ce pays. Ce point de vue national domina dans l'art d'écrire l'histoire jusqu'à Karamzine.

La critique, avant Soumarokow, le fondateur du théâtre russe, n'était autre chose que la satire des mœurs sociales, et donna naissance à une foule de journaux satiriques; la critique

vraiment littéraire n'apparut qu'avec cet écrivain, et sous des formes très-modestes; elle avait surtout en vue le style des auteurs et ne reposait que sur le goût personnel, quelquefois capricieux, du critique. Il ne faut pas s'étonner que la forme eût seule quelque chose à redouter de la critique; les ouvrages de ce temps, pour la plupart, n'étaient que des compilations composées d'emprunts faits les uns aux autres par des écrivains qui se pillaient sans ménagement et sans scrupule. Les articles de critique de Soumarokow se faisaient remarquer par l'irritation, la grossièreté de la raillerie, surtout si l'auteur attaqué était regardé comme un rival dangereux par Soumarokow, qui, dans son ambition, se vantait d'être le Voltaire de la Russie.

C'est à l'érudition et à l'ardeur infatigable de Miller que l'on doit les premiers journaux qui parurent en Russie. Il publia d'abord une espèce de revue mensuelle, sous le titre d'*Ecrits agréables et utiles*, qui ne mentit pas à sa devise. Ce journal avait trois parties: la première contenait des articles d'histoire, de géographie ou de statistique composés pour la plupart par l'éditeur lui-même; la seconde renfermait des poésies de Lomonossow, de Soumarokow et de Trédiakovsky; la troisième, la plus intéressante pour le public d'alors, contenait des récits moraux, sous la forme de contes, d'apologues, et de dialogues. Ces allégories n'avaient pas une forme aussi artistique que les romans et contes actuels, mais elles étaient lues par le public avec d'autant plus de plaisir, qu'il ne fallait pas d'effort pour en trouver le sens, facile à deviner. Le premier journal satirique fut publié par Soumarokow: il fit paraître en 1759 l'*Abeille diligente*, qui donnait pour la plupart du temps des satires de l'auteur même ou des traductions d'articles extraits du *Spectateur* d'Addison.

CHAPITRE HUITIÈME.

RÈGNE DE CATHERINE II.

Ce qui caractérise la seconde moitié du XVIIIe siècle, dans l'histoire de la science en Russie, c'est qu'alors les idées européennes y affluèrent en masse, et ce pays ne tarda pas à en recueillir les salutaires conséquences. Les principes modernes renversant tout l'échafaudage pédagogique du moyen-âge, avaient passé d'Angleterre, leur berceau, en France, où, réduits en axiomes populaires sous la plume de Voltaire, de Diderot et de Rousseau, ils se répandirent dans les pays civilisés, protégés par les sympathies de tous les esprits éclairés et même des souverains. Ils reçurent surtout un bon accueil de Catherine II. Ces idées constituent le fond des *Instructions* qu'elle remit à la commission réunie dans le but de former un nouveau code. L'amour de l'humanité et le respect des droits de chaque citoyen, tels étaient les principes sur lesquels l'impératrice voulait fonder une nouvelle législation. Mais pour faire prendre racine à ces lois, il fallait avant tout organiser un système d'enseignement qui pût créer „une espèce nouvelle d'hommes.“ Ce plan fut mis en pratique par Betzky, lequel institua plusieurs établissements privés tels que la Maison d'éducation et l'Ecole de commerce, à Moscou, l'Institut de Smolna à St-Pétersbourg. Les élèves y étaient complètement internés jusqu'à la fin de leurs études, dont le double but était de détruire les tendances positivistes, systématiques, introduites par Pierre Ier, ainsi que de former et de relever le sens moral. Les punitions étaient supprimées; les seuls moyens d'encouragement en vigueur consistaient dans le stimulant de l'honneur et le chagrin qu'engendre la honte; une bonne conduite était plus estimée que les capacités intellectuelles.

Les nouvelles idées humanitaires, qui avaient servi de point de départ aux *Instructions* de Catherine et aux établissements d'éducation de Betzky, devinrent bientôt l'apanage de tous les

hommes intelligents que le talent, la naissance ou la fortune mettaient à la tête de la société d'alors. Cette nouvelle direction des esprits donna le jour à une foule de publications périodiques qui parurent de 1769 à 1774; elles renferment la critique détaillée de la société contemporaine, et occupent à ce titre une place importante dans l'histoire de la civilisation et de la littérature. Ces journaux, presque tous humoristiques, contenaient des récits vrais ou faux sur le genre de vie des nobles dans les deux capitales ou dans leurs terres, sur l'éducation des enfants, etc.; d'autres s'attaquaient aux personnes; leurs allures étaient plus ou moins hardies, leurs tendances plus ou moins avancées. Le meilleur de tous était le *Peintre*, dans lequel des articles de critique et de polémique alternaient avec d'autres ayant un fond plus sérieux. Ces journaux satiriques étaient la lecture favorite du public, qui mettait lui-même les noms au bas de maints portraits dont les originaux lui étaient connus.

Des auteurs doués du sentiment de l'art créèrent des types qu'ils firent figurer dans leurs œuvres. Les meilleures productions de ce genre sont dues à Catherine II, et au plus remarquable de ses contemporains, Von-Vizine. Catherine II écrivit un recueil de récits satiriques, sous le titre de *Contes réels et imaginaires*. Ce titre explique le contenu de cet ouvrage, qui attaque les faiblesses et non les vices, sans allusions de personnes, et dont le sujet était à peu près le même que ceux des journaux satiriques. On possède encore du même auteur quelques comédies, jouées sur le théâtre de la cour, qui tournent en ridicule l'hypocrisie, l'avarice, les préjugés répandus contre l'instruction, le mécontentement causé par les décrets du gouvernement, l'emploi de mots français, les intrigues frivoles des seigneurs, les prodigalités des Russes à l'étranger, etc.

Les meilleures productions de Von-Vizine (1744 — 1792) sont ses deux comédies du *Brigadier* et du *Mineur*. Dans le *Brigadier*, l'auteur persiffle la direction fausse, antinationale de l'éducation, et l'abus dans l'application des lois. Les princi-

paux personnages de la pièce sont le fils du brigadier, Ivanouchka, qui avait fait ses études à Paris et ennemi déclaré de tout ce qui était russe, et un conseiller, type du fonctionnaire ridicule. Cette comédie, bien que représentant fidèlement les travers d'une certaine classe de la société, est défectueuse au point de vue de l'art: les amours de Dobrolubow et de Sophie ne rentrent pas dans le plan de la pièce; il y a manque d'action; ce ne sont que des dialogues ajoutés l'un à l'autre; les personnages y sont de vraies caricatures; en revanche cette comédie abonde en traits spirituels et heureux. On remarque les mêmes défauts dans la comédie du *Mineur*, dont le but est tout à fait opposé à la première: elle s'attaque à l'ignorance et à l'abus que font de leurs droits les pères de famille et les propriétaires. Le Mineur lui-même et sa mère, la dame Prostakow, en sont les principaux personnages. Le portrait du Mineur rappelle les écrits de Bolotow et quelques articles du *Peintre* qui décrivent l'éducation que recevaient les jeunes nobles, forcés par la loi d'étudier, sous peine d'être privés de leurs prérogatives de noblesse. Ces deux pièces ont quelque chose de Molière par la verve de la satire et la marche de l'intrigue. Les personnages y sont placés d'une manière symétrique, les scélérats à côté des gens vertueux. Ces derniers discourent au long sur divers sujets de morale dans d'interminables dialogues qui étaient cependant fort bien accueillis du public. A la fin de la pièce on voit l'oncle Starodoum prendre le parti de Sophie, et la police celui des paysans, dénoûment selon le goût français.

Les œuvres de Von-Vizine sont nombreuses et variées: elles dénotent un esprit libéral et le talent d'un publiciste connaissant à fond la politique et la société. Il s'indigne contre les concussions, et demande l'impression des dossiers d'enquête; dans ses réponses à Catherine II, il touche souvent aux côtés les plus délicats du mécanisme de l'État. Ses lettres datées de l'étranger prouvent avec quelle justesse Von-Vizine avait observé les défauts de la société française, qui servait encore partout de modèle.

Les compositions dramatiques de Catherine II et de Von-Vizine, bien qu'elles aient le mérite de dépeindre fidèlement la société de l'époque, ne pourraient supporter une critique qui les jugerait sous l'aspect de l'art. Ce ne fut que depuis, que les productions littéraires commencèrent à se perfectionner de plus en plus au point de vue de la forme. Ainsi, du vivant de Soumarokow, on vit apparaître la tragédie bourgeoise, et la comédie larmoyante, en opposition à la tragédie pseudo-classique. Cette école prenait ses sujets dans la classe moyenne, dans la vie patriarcale des familles où dominaient, selon l'opinion générale, la pureté des sentiments et la simplicité des mœurs. Ces nouvelles formes du drame, originaires d'Angleterre, s'étaient répandues en France, puis en Allemagne, où les drames bourgeois de Lessing passaient pour les types du genre. Dans la littérature russe le drame bourgeois fit d'abord apparition sous forme de traductions, au moment où les journaux satiriques dont il a été parlé ci-dessus étaient le plus en vogue. Il n'y avait pas alors de classe moyenne; les tragédies bourgeoises, quoique n'étant encore que des imitations, n'en obtinrent pas moins la sympathie du public lettré, à qui ces idées étaient familières par la connaissance qu'il avait des mœurs et des littératures de l'Europe.

Une seconde circonstance qui favorisa beaucoup le développement de la poésie dramatique, était les traductions en russe des œuvres de Schiller et de Shakespeare. La plus célèbre fut celle de la tragédie de *Jules César* par Karamzine, qui la fit précéder d'une préface où il démontrait la supériorité du poète anglais sur Corneille et Racine. Dans ses lettres, il s'attacha à prouver les défauts de la poésie dramatique française et les qualités des drames anglais. Soumarokow répondit à ces attaques en prenant parti contre Shakespeare, d'accord en cela avec Voltaire.

Il faut aussi tenir compte ici des tendances à développer la vie nationale. En tête de ce parti se trouve Loukine; il chercha à expliquer en théorie la nécessité d'approprier au goût russe des sujets étrangers et fit lui-même quelques essais.

Ses comédies ne sont pas toujours réussies, mais son idée a été adoptée et pratiquée jusqu'à nos jours. Une pièce arrangée de cette façon présente un disparate étrange; pour l'époque ce fut un pas en avant. Loukine, de son vivant, eut beaucoup d'imitateurs; on vit paraître des pièces dont les sujets étaient empruntés à la vie du peuple, remplies de scènes de mœurs russes, de proverbes et de locutions populaires, qui n'étaient pas toujours en harmonie avec les pensées et les sentiments des personnages. La meilleure, (elle eut 27 représentations) fut le *Meunier*, opéra-comique d'Ablésimow, composé en majeure partie de chansons russes.

La poésie épique n'eut pas une destinée aussi heureuse. Sous le règne de Catherine II, on continua d'écrire des poèmes boursouflés, en prenant pour modèles Homère et le Tasse, et la *Henriade* de Voltaire. Les poèmes les plus estimés de ce genre furent la *Russiade* (ou la prise de Kazan) et *Vladimir* (ou la conversion de la Russie) de *Khéraskow*, non pour le mérite qu'ils étaient loin d'avoir, mais plutôt par considération pour l'auteur, homme instruit et spirituel, protégeant les sciences et curateur de l'université de Moscou. Ces poèmes, aux allures altières, loin d'être du goût des gens de lettres, donnèrent lieu à diverses productions qui les tournaient en ridicule, telles que la parodie de *l'Enéide*, les poésies comiques de Maïkow, et c'est à cette défaveur du public qu'il faut encore attribuer le succès dont jouit la pièce de vers de Bogdanovitch intitulée *Douchenka*, imitée de La Fontaine. Ce dernier l'avait lui-même empruntée au poète grec Apulée, auteur de *l'Ane d'or*, où il dépeint les aspirations de l'âme vers l'amour. La Fontaine et Bogdanovitch utilisèrent tous deux ce conte grec, sans le comprendre; Bogdanovitch le prit du côté comique, l'adapta à un sujet russe, et l'écrivit en vers libres, de sorte que cette œuvre peut être regardée comme la première en fait de poésie légère russe.

La théorie des Français sur la poésie, d'après laquelle la morale doit être enseignée sous une forme légère et agréable, eut non-seulement une grande influence sur les productions litté-

raires de cette époque, elle donna même le jour à des poèmes didactiques, longs et ennuyeux, dont le meilleur est encore l'*Epître sur le verre*, adressé par Lomonossow à Schouvalow.

La forme la plus artistique de la poésie didactique, est la fable. Celui qui montra le plus de talent dans ce genre, sous Catherine II, fut Khemnitzer (1744—1784). Non content de traduire les fables de Gellert, il en composa aussi qui se font remarquer par la simplicité du récit, et leur grâce naïve. Partageant en cela l'opinion de Lessing, Khemnitzer regardait la morale comme le fondement essentiel de la fable; mais ce qui caractérise ses œuvres c'est qu'elles reflètent ses pensées et ses mœurs. Il était franc, honnête, modeste, et vivait du fruit de ses travaux, qui lui rapportaient très-peu. On lit souvent, dans ses fables, que les hommes hardis réussissent toujours, qu'on ne doit pas donner de l'instruction aux enfants, mais plutôt leur laisser un grand héritage. Les tristes épreuves dont fut parsemée la vie de Khemnitzer expliquent le ton affectueux et mélancolique de ses fables.

La poésie lyrique, que fit connaître Lomonossow, ne produisit rien de bien saillant jusqu'à Derjavine († 1816) dont les œuvres font époque. On éprouvait alors le besoin d'une réforme: les odes pompeuses des imitateurs de Lomonossow soulevaient par trop le ridicule. Derjavine indique lui-même ce qui le distingue, quand il dit qu'il fut le premier à louer en style enjoué les vertus de Catherine II, à parler de Dieu avec simplicité, et à dire en souriant la vérité aux tzars. Les poésies de Derjavine traitent surtout de Catherine II et de son époque. Mais ce n'est que dans le caractère du poète et les circonstances de sa vie, que se trouve l'explication du sentiment de satisfaction incomplète dans laquelle nous laisse la lecture de ses odes. D'une nature impressionnable et facile à entraîner, il était peu instruit; son service d'employé subalterne le mettait forcément en relation avec toutes sortes de gens. Il décrit superficiellement les différentes faces de la société contemporaine, se laisse entraîner par tout ce qui brille, et passe brusquement de l'émotion à la critique. On doit le considérer plutôt comme un chroniqueur de l'époque de Catherine II que comme un historien. Mais si l'absence

d'une analyse sérieuse fait ressembler les œuvres de Derjavine à un brillant tableau, on doit cependant reconnaître qu'il y règne un profond sentiment d'estime pour la dignité de l'homme. Le poète voulait que chacun soit homme dans le vrai sens de ce mot, et seulement après, roi ou général; il faisait consister la dignité personnelle dans une conscience pure et dans la vertu : pour que la conscience reste pure, il faut se contenter de peu, sans rechercher le luxe, la renommée et la gloire; ces nobles pensées donnent à ses odes un caractère de haute moralité. De telles idées expliquent la sympathie du poète pour Horace et Anacréon. C'est surtout à partir de 1803, époque où, après avoir donné sa démission, Derjavine rentra dans la vie privée, qu'il s'adonna à son penchant pour Anacréon, le poète de la liberté, de la tranquillité et de l'amour. Derjavine avait aussi le sentiment de l'art : il s'efforça de montrer jusqu'où peut aller la richesse, la grâce et la souplesse de la langue russe quand il s'agit d'exprimer les sentiments les plus tendres et les plus délicats.

On peut diviser les œuvres lyriques de Derjavine en odes et en poésies diverses; bien que, suivant la mode d'alors, il se soit essayé dans tous les genres de poésie, ses autres compositions ne méritent pas qu'on s'y arrête. Ce qu'il a fait de plus saillant sont ses odes patriotiques consacrées à célébrer le règne de Catherine, les exploits des chefs de ses armées, la cour et la société contemporaines. Elles se font remarquer par leur ton sublime mélangé d'une nuance satirique, qui tourne souvent même en critique sévère; aussi en est-il telles qui peuvent porter le nom de satires, comme *Le grand seigneur*, *Au bonheur*, *Mon idole*, *Félitza* (seconde partie). Ses odes religieuses sont inférieures à celles de Lomonossow. Quelques-unes sont philosophiques, parlent du monde des esprits, de l'âme immortelle, et tendent à combattre l'influence des encyclopédistes français. La meilleure de toutes est celle intitulée *Sur la mort du prince Mestchersky*. Ses poésies anacréontiques sont les premières en Russie du genre anthologique; elles célèbrent la beauté, l'amour, la gaîté et le vin. C'est surtout dans celles-ci que se trahit le

talent imparfait de Derjavine; les étincelles de la vraie poésie n'y brillent qu'à de rares intervalles.

L'étude de la poésie allemande donna à Derjavine le moyen de varier les formes du rhythme de ses vers. Depuis Lomonossow, la mode avait été aux iambes à quatre pieds, aux strophes de dix vers, au vers formant un sens complet; chez Derjavine le rhythme est beaucoup plus varié. Derjavine avait un talent de versificateur incontestable; témoin ses tableaux majestueux, ses descriptions colorées qui attestent une riche et forte imagination, ses peintures des sentiments du cœur, ses allégories abstraites. Ses défauts résultent de l'influence de son époque; on rencontre dans ses œuvres force ornements oratoires consistant en tableaux et en peintures de sentiments décrits en style fleuri ou sublime, ainsi que force figures, telles que des interrogations, des exclamations, etc., qui donnent à ses odes un caractère d'inégalité et d'inconsistance; des strophes inspirées se retrouvent côte à côte avec d'autres d'une pensée froide; la poésie vraie et belle y est mélangée d'une rhétorique pompeuse et artificielle.

Les poésies de Derjavine révèlent encore une autre qualité, celle d'un vif sentiment patriotique, pris dans le sens naturel que lui attribuaient les écrivains dramatiques de la même école, et qui signifiait l'amour pour tout ce qui est national et populaire. L'influence considérable que prirent peu à peu les idées de l'Occident souleva une violente opposition, du vivant même de Catherine II. Les systèmes du déisme et du matérialisme que l'on attribuait à Voltaire et à Diderot rencontrèrent beaucoup de mécontents. Jusqu'à Griboédow, le mot de voltairien était synonyme d'impie, mais l'extrême popularité de ces idées dans la haute société força leurs adversaires à agir en secret. C'est ainsi qu'à l'exemple de l'Europe on vit se former des réunions secrètes dans le but de contribuer au développement moral les uns des autres. Ces associations, en vogue de 1779 à 1792, eurent pour membres les plus actifs Novikow et Schwarz. Le premier éditait des ouvrages pénétrés du plus pur amour pour le prochain; le second, homme reli-

gieux et de mœurs irréprochables, faisait à la jeunesse des cours publics. Ils concentrèrent d'abord leur action à Moscou, où ils formèrent une société qui publiait des journaux et des livres à un prix très-modique. Le succès extraordinaire qu'ils obtinrent, l'ardeur de leur propagande, le mystère qui présidait à leurs réunions, l'emploi de rites symboliques, les rendirent suspects aux yeux du gouvernement. Malgré les efforts du métropolitain Platon, ces sociétés, et Novikow personnellement, furent en butte à des poursuites qui eurent pour résultats d'affaiblir d'abord, puis de supprimer entièrement leur activité, qui n'en fut pas moins profitable à la civilisation russe. Novikow, avant d'organiser cette société, s'était acquis une assez grande réputation, à la tête du journal le *Peintre*, dont il était rédacteur, et surtout par la publication de la *Bibliothèque de la Russie ancienne*, où parurent des souvenirs historiques introuvables ailleurs.

L'influence des idées européennes rencontra aussi une vive opposition de la part des défenseurs de la nationalité dont la cause avait beaucoup souffert depuis les réformes. Ce part reçut plus tard la dénomination inexacte de slavophile; les défenseurs de la civilisation européenne furent appelés occidentaux. On comptait parmi les principaux soutiens de la nationalité russe, Catherine II, auteur d'une réfutation de l'ouvrage de l'abbé Chappe sur la Russie, Von-Vizine, qui, en comparant dans ses lettres la Russie aux autres pays, donne en plusieurs points la préférence à la première, Boltine, qui annota le livre de Leclerc sur la Russie ancienne et moderne, Stcherbatow, auteur d'un ouvrage sur la corruption des mœurs en Russie. Presque tous, dans leurs études sur la Russie moderne, qu'ils voyaient si éloignée de l'antique simplicité, sont portés à attribuer la cause du mal aux réformes de Pierre-le-Grand.

Les défenseurs de ces réformes étaient en très-petit nombre, mais ils avaient à leur tête un écrivain érudit en même temps qu'excellent patriote, Karamzine. La lutte entre les deux partis continua dans les périodes suivantes du développement littéraire, et en forma même l'élément prédominant. La part

que Catherine II prit au mouvement et la protection qu'elle accorda aux écrivains donnèrent le jour à des publications périodiques purement littéraires, dont le but était de procurer une lecture utile et agréable. La critique aussi se développa et on vit se former des réunions d'amateurs de belles-lettres. Les plus remarquables des journaux étaient le *Messager de St-Pétersbourg*, et le *Compagnon des amateurs de la littérature russe*, publié par Dachkow, président de l'Académie des sciences, avec la collaboration de toutes les sommités littéraires du temps.

La littérature russe de cette époque ne s'est guère enrichie sous le rapport d'œuvres historiques et scientifiques que de traductions d'ouvrages étrangers; les essais originaux étaient encore très-faibles. Les historiens d'alors avaient pour idée dominante de porter aux nues leur patrie et les exploits de leurs ancêtres, et à cet effet ne pouvaient se passer de se mettre en frais d'éloquence. Une exception à citer est l'*Histoire de Russie* par Stcherbatow, d'un style lourd, mais précieuse pour le fond. Parmi les matériaux historiques de cette époque on peut encore classer un grand nombre de mémoires et de chroniques, comme le *Récit sincère de mes actes et de mes pensées* par Von-Vizine, les *Mémoires* de Danilow et de Bolotow. Sous le règne de Catherine II furent entreprises les premières études de linguistique nationale, qui ne portèrent d'abord que sur les proverbes populaires. Cette impératrice, qui, afin de conserver et de développer la langue russe, avait fondé l'Académie russe (réunie dans la suite à l'Académie des Sciences), publia elle-même un *Choix de proverbes russes*, en prenant de préférence ceux qui s'accordaient le mieux avec les principes de ses Instructions. Les proverbes de Bogdanovitch sont à peine reconnaissables; il les remania, les amplifia en les mettant en vers et en modifia souvent le sens. Personne à cette époque ne regardait l'altération des proverbes populaires comme une faute impardonnable.

CHAPITRE NEUVIÈME.

RÈGNE D'ALEXANDRE Ier.

Pendant la durée du siècle brillant de Catherine II, les hautes classes, très-intimement liées avec l'élite de la société française, s'approprièrent avec facilité tous les éléments de la civilisation et de la littérature de cette époque. A partir de ce moment, la vie russe ne fut qu'une imitation de la vie européenne, et se développa dans ces conditions jusque vers 1830. Aussi lorsque, à la fin du XVIIIe siècle, les tendances classiques dans les diverses littératures de l'Europe commencèrent à être combattues, cette résistance se fit aussi sentir en Russie. Les meilleurs écrivains de l'Europe occidentale comprirent tout le faux brillant de cette vie de cour, le manque de naturel de la littérature dite classique, et jetèrent leurs regards du côté opposé. Cherchant leurs sujets dans la vie patriarcale, dans celle des pêcheurs et des bergers, ils délaissèrent les hautes sphères de l'inspiration, pour s'abandonner à des sentiments plus agréables et plus tendres; au lieu de prendre pour personnages des gens influents, rois ou chefs d'armée, ils choisirent leurs héros parmi un monde plus simple et plus rapproché d'eux-mêmes, parmi les beautés de la nature encore si peu étudiées, et aspiraient moins à provoquer l'enthousiasme que de douces émotions. C'est ainsi que prit naissance la littérature sentimentale qui eut en France pour représentant, Rousseau, et en Russie, Karamzine. Mais ce genre ne put satisfaire longtemps la minorité lettrée des gens de goût; les larmes et les soupirs des bergères n'étaient pas plus naturels que les discours pompeux des héros tragiques. Pour donner à ce nouveau genre une vraie et pure fraîcheur, il fallait remonter aux sources de la poésie, à la poésie primitive des races romanes et germaniques, et à la poésie des Grecs et des Romains, telle qu'elle fut à son origine, et non comme on la connaissait d'après les tragédies et les

poèmes des coryphées de la littérature française. Ce mouvement littéraire, commencé d'abord en Allemagne et en Angleterre, fut continué par les Français, qui le firent dévier de sa direction première en ne prenant des écrivains grecs et latins que ce qui convenait aux penchants matérialistes de leur nation. Ce retour aux sources primitives eut d'heureux résultats : la connaissance de la poésie populaire communiqua plus de naturel aux œuvres littéraires et l'étude de la poésie grecque donna naissance à une forme artistique dans le vrai sens de ce mot, et non comme l'entendaient auparavant les poètes de cour. C'est à Joukovsky et à Batuchkow que revient l'honneur de l'introduction de ces nouveaux éléments en Russie.

I. KARAMZINE.

La sentimentalité avait fait apparition bien avant Karamzine, dans la tragédie bourgeoise et la comédie larmoyante. Karamzine ne fit que lui donner plus d'extension en l'introduisant dans le roman, l'histoire, l'éloge, pour ainsi dire dans la littérature toute entière. Karamzine, fils d'un propriétaire du gouvernement de Simbirsk, naquit en 1766; il fit ses études dans un institut de jeunes gens nobles attaché à l'université de Moscou, suivit les cours de Schwarz, prit part aux travaux de la société fondée par Novikow, et traduisit des nouvelles sentimentales pour le journal intitulé *Lectures pour les enfants.* Il partit ensuite à l'étranger, parcourut l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre, d'où il écrivit les *Lettres d'un voyageur russe.* A son retour, il traduisit et composa des nouvelles sentimentales, fonda des journaux et des recueils. Il consacra le reste de sa vie à écrire l'histoire de son pays, qu'il publia sous le titre d'*Histoire de l'Empire de Russie.* Il mourut en 1826.

Toutes les œuvres de Karamzine sont empreintes de sentimentalité. Il est enthousiaste de la nature, et estime les bergers et les pâtres les plus heureux des mortels; il exige

avant tout que l'écrivain ait un cœur bon et pur, proclame les joies de la famille comme les plus durables, accorde la préférence aux sciences qui ennoblissent le cœur et le remplissent d'amour pour le prochain; dans son *Histoire*, il s'attache surtout à dépeindre et à faire ressortir les relations du gouvernement avec ses sujets. Celles de ses œuvres qui propagèrent le plus le goût de la sentimentalité parmi le public sont les *Lettres d'un voyageur russe*, la *Pauvre Lise*, et *Natalie, la fille de boyard.* On lisait ces ouvrages avec avidité, et on en apprenait nombre de passages par cœur.

Ce n'est pas seulement sous cet aspect que doit être considérée l'importance de Karamzine; il joua encore un grand rôle dans le développement de la civilisation russe en qualité d'homme de lettres, d'historien et de réformateur du style. Karamzine commença d'abord par écrire quelques articles historiques; honoré par l'empereur Alexandre du titre d'historiographe, il quitta le service, et après quelques années de travaux à la bibliothèque, aux archives et dans son propre cabinet, il publia en douze volumes son *Histoire de l'Empire de Russie,* qu'il conduisit jusqu'à l'interrègne. L'ouvrage fut favorablement accueilli par l'empereur et par le public; son auteur se vit comblé de distinctions flatteuses, qui s'expliquent par le mérite de cette histoire, élégamment écrite et dont chaque volume est accompagné de notes extrêmement précieuses. La science de l'histoire ayant fait, à partir de Karamzine, de remarquables progrès, son œuvre ne supporterait à l'heure qu'il est que difficilement la critique. Partageant les idées de son temps, il écrivit l'histoire des souverains et non celle du peuple, qui n'avait pour lui aucune signification; il voulait tout d'abord instruire et glorifier sa patrie; dans ses récits et ses tableaux, il s'attacha à la beauté du style et au fini des descriptions. Le jugement de la critique moderne diffère de l'avis qu'avaient sur cet ouvrage les contemporains de Karamzine; eux le lurent avec passion, avec enthousiasme, commencèrent à s'intéresser à leur passé historique, à chérir leur patrie; aussi se levèrent-ils tous avec ardeur pour la défendre en 1812. Les brillants

souvenirs de l'antique Russie dont est inspirée l'histoire de Karamzine fournirent maint sujet heureux à plus d'un poëte ou romancier, par exemple à Polévoï, à Lajetchnikow et à Pouchkine lui-même dans son drame de *Boris Godounow*. Actuellement encore cette œuvre historique est instructive et propre à entretenir et à vivifier l'amour de la patrie.

Comme littérateur, Karamzine propagea parmi les classes élevées de la société le goût de la lecture et des belles-lettres au moyen de sa correspondance, de ses journaux et de ses recueils. Il avait des idées justes sur l'art; il recommande avant tout la peinture des caractères, et la nécessité du sentiment national. Le contenu de ses lettres est très-varié, et révèle un homme d'esprit, ami des sciences et des arts. Ses journaux et ses recueils fourmillent d'articles de critique qui dénotent une intelligence nette des choses. Dans le *Messager de l'Europe*, d'éditeur, Karamzine devient publiciste; la fortune inouïe de Napoléon, sur lequel l'Europe entière avait les yeux fixés, et les événements considérables de l'époque expliquent l'accueil empressé que ce journal rencontra parmi le public.

Quant à la réforme et au développement du langage, Karamzine est le digne successeur de Lomonossow. Ses lettres et ses nouvelles sont des modèles de légèreté et de facilité, qualités qui contribuèrent à leur popularité et dont l'auteur était redevable à la connaissance des langues française et anglaise. Son *Histoire* est écrite en style coulant, divisé en périodes plus courtes que celles de Lomonossow; la disposition des mots et la construction des phrases y sont plus conformes à l'esprit de la langue russe, qui s'était du reste déjà enrichie de termes modernes de philosophie, d'histoire et de beaux-arts. Le choix même des mots y est tout nouveau; en outre Karamzine introduisit dans son style beaucoup d'expressions empruntées aux anciens chroniqueurs.

Ces innovations furent combattues par le représentant des slavophiles, Schichkow, qui, en 1803, publia un livre sous le titre de *La langue russe ancienne et la moderne*. Indigné de cette invasion de nombreux néologismes, il voulait remplacer

ces mots étrangers par les mots correspondants slaves, ou de racine slave. Schichkow est encore connu par ses Manifestes de 1812, et sa traduction de la Bibliothèque pour les enfants de Campe, qui eut sept éditions successives.

En résumé, Karamzine, sans être un poète, était un littérateur et un historien dont les œuvres contribuèrent à la propagation des saines idées morales, de l'amour du sol natal et de la littérature nationale. Cette noble mission le rend supérieur à bien des poètes.

Les autres écrivains de cette époque imitent Derjavine: ce ne sont que poèmes boursouflés, odes solennelles, tragédies dans le goût français, panégyriques à la manière de Lomonossow. Quelques écrivains de talent se distinguent cependant par leur tendance vers la simplicité et le naturel du sentiment. Les plus populaires de ces compositions poétiques étaient les chansons de Dmitriew, telles que *La colombe azurée gémit*, et *A travers les vallons de la plaine*, de Merzliakow. Les tragédies d'Ozérow, malgré leur forme pseudo-classique, empruntent quelquefois leur sujet à la vie russe, ainsi *Dmitri Donskoï*, et accusent chez l'auteur un certain talent d'analyse. La masse du public, raffolant de lectures sentimentales, était loin de se contenter des productions de la littératnre russe; on traduisait pour elle les romans et les nouvelles de Marmontel, de Florian, de Mme de Genlis, la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau, *Paul et Virginie* de Bernardin de St-Pierre. Cette sentimentalité, qui s'explique chez un peuple encore dans l'enfance, ne tarda pas à faire place à d'autres tendances; elle continua à être protégée pendant quelque temps par certains écrivains, et compta parmi l'un de ses derniers représentants un contemporain de Pouchkine, le prince Schalikow, qui devint le but des railleries des critiques. La satire à cette époque était très-faible. Laissant de côté la pièce satirique de Dmitriew l'*Esprit des auteurs*, dirigée contre les lyriques stériles au nombre desquels il faut placer Dmitriew lui-même, les contes et les fables de ce dernier, que recommandent uniquement la beauté du style et le fini de quelques tableaux, il suffit de citer comme méritant de

fixer l'attention, les comédies de Schakhovskoï, qui s'attaquent aux désagréments de la vie de propriétaire, et les fables d'Izmaïlow qui s'en prennent aux vices des gens que la misère et l'ignorance ont conduits au mal.

II. JOUKOVSKY.

Joukovsky naquit en 1784 à Biélew, ville du gouvernement de Toula. Après avoir fait ses études dans un pensionnat à Moscou, il passa douze années dans sa ville natale, dans la solitude, jouissant des beautés de la nature, rêvant à une amitié et à un amour idéals. Il traduisit quelques ballades allemandes, et, à l'imitation de Derjavine, composa des odes patriotiques. En 1812 il prit part à la levée en masse contre les Français, mais quitta l'armée aux frontières. L'ode qu'il écrivit alors, *Le chantre dans les rangs des guerriers russes*, le fit connaître à la cour. Nommé d'abord lecteur auprès de l'impératrice Marie Féodorovna, puis professeur de langue russe auprès de la grande-duchesse Alexandra, il devint gouverneur de l'héritier du trône qui fut plus tard Alexandre II. Vers 1816, il était un des membres de la société littéraire d'Arzamas, qui s'était donné comme tâche de tourner en ridicule les disciples de l'école de Schichkow. Il traduisit pour la grande-duchesse Alexandra les œuvres de Schiller, qu'il fit imprimer, mais dont il ne laissa paraître qu'un petit nombre d'exemplaires. Accompagnant le grand-duc héritier dans son voyage en Russie et à l'étranger, ce fut avec un vif plaisir qu'il revit l'Allemagne, déjà plusieurs fois visitée par lui. Il s'y maria à l'âge de 56 ans, passa le reste de sa vie entouré de ses jeunes enfants et de la famille de sa femme, et mourut à Baden-Baden en 1852. Il se distinguait surtout par un caractère doux et tranquille, par sa bonté et son penchant pour la rêverie.

Les débuts de Joukovsky dans la carrière littéraire eurent lieu à l'époque où la poésie pseudo-classique était au comble de la faveur, et où l'on prenait pour modèles Boileau, Racine,

Corneille, J. B. Rousseau et Crébillon. C'est à ce genre que se rapportent ses premières compositions, comme le *Chant du barde sur le tombeau des Slaves victorieux*, et la pièce du *Chantre* citée plus haut. En 1802 il publia sa traduction de l'élégie de Grey, le *Cimetière de village*, remarquable par son style limpide et harmonieux comme on ne le rencontre jamais chez Derjavine, ainsi que par la belle facture et la disposition heureuse des vers; ce n'est plus ni Apollon, ni les Muses, ni les Nymphes qui figurent, mais les objets les plus simples de notre existence de chaque jour, comme la cabane, les troupeaux, le scarabée, le hibou, le coq, les pins, les ormes, etc. Ce naturel de la forme essentiellement artistique, opéra une révolution dans la poésie russe, qui, à partir de ce moment, s'efforça de plus en plus de se rapprocher de la vie réelle. On voit par le choix de Joukovsky qu'il préférait les poètes romantiques.

Le romantisme fit son apparition dans l'Europe occidentale, au moment où les esprits éclairés, sous l'influence des événements historiques, commencèrent à se rendre compte des défauts de la société contemporaine; car de la manière dont elle était organisée, elle comprimait la liberté personnelle, et entravait le développement régulier de l'esprit. Les poètes aussi s'émurent de ce triste état de choses, et le signalèrent dans leurs vers. Les uns, tels que Byron, et plus tard Heine, désespérèrent du salut de l'humanité; d'autres, à l'exemple de Châteaubriand, essayèrent d'introduire dans la vie et dans l'art l'esprit religieux des premiers temps du christianisme; mais la majorité des poètes allemands choisit de préférence les traditions populaires des Grecs, le moyen-âge chevaleresque, et la vie historique des peuples modernes. Ils y découvrirent des pensées et des sentiments sublimes, qui, mis en pratique par une société décrépite, pouvaient la renouveler et la rajeunir; ils y trouvèrent les aspirations de l'homme vers la perfection, la vaillance et le dévouement, l'esprit de sacrifice et le sentiment inébranlable de la vérité, l'amour héroïque de la patrie, et une noble aversion pour tout ce qui est oppres-

sion et tyrannie. C'est ainsi que pensèrent Schiller et Gœthe. D'autres s'enthousiasmèrent pour la beauté naturelle et sans fard, telle que la représentent Anacréon, Ovide, Horace; la plupart se laissèrent séduire par la fantaisie extravagante que l'on trouve dans les traditions, les légendes et les poèmes excentriques de l'Allemagne.

Joukovsky traduisit d'abord des ballades et autres œuvres lyriques qui exprimaient particulièrement les plaintes sentimentales d'une âme accablée par les afflictions de ce monde. Parmi les ballades de sa composition il faut citer celles de *Ludmila* et de *Sviétlana,* où l'on trouve des morts, des fantômes, une mélancolique jeune fille, l'effroi de la nuit, la lune pâle, le bruissement des feuilles, les rafales du vent, etc.; le terrible et le merveilleux constituent le principal intérêt de ces ballades, où l'imagination russe se mêle à l'idéalisme allemand et dont le sens, qui généralement est que l'on ne doit pas se plaindre de son sort, mais s'y soumettre, n'a souvent aucun rapport avec le récit lui-même. Les poésies lyriques, comme la *Petite fleur*, la *Plainte*, la *Solitude*, sont des rêveries sur l'amour éternel, sur l'entrevue avec la femme bien-aimée au delà du tombeau, des regrets sur la fleur de la vie qui se flétrit, sur le sort du poète qui n'est point créé pour cette terre, et qui s'éteint bientôt avec sa chanson langoureuse, sur la solitude qui élève le poète dédaigneux de tout ce qui est terrestre, et l'initie aux mystères des cieux. La forme même de ces élégies est aussi très-vague; les épithètes de mélancolique, triste, sombre, rêveur, mystérieux, indéfinissable, et autres du même genre, reviennent à tout instant.

Ses ballades, traduites de Schiller, valent mieux; elles expriment des sentiments plus élevés et mieux précisés. Quelques-unes sont empruntées à la Grèce antique, comme *Cassandre,* le *Triomphe des vainqueurs,* l'*Anneau de Polycrate.* L'ancien esprit grec, peu au courant des lois de la nature et de la société, ne pouvait se déployer librement; comme Achille, il se sentait écrasé par la fatalité; cette circonstance explique le désaccord du fond avec une forme brillante. Les poètes grecs exprimaient sans cesse le mécontentement de leur cœur, leur doute sur la so-

lidité des choses de la vie, leur tristesse résultant naturellement d'une réalité incolore. Schiller, tout en l'idéalisant. représenta assez fidèlement le monde grec pris dans son ensemble, avec ses conceptions et ses mœurs. Mais ce même idéalisme est déplacé dans les ballades du moyen-âge. Tout en reconnaissant que ces siècles présentent de belles tendances morales, l'esprit d'abnégation, le courage à toute épreuve, l'amour pur de la femme et la protection accordée aux faibles et aux opprimés, on ne doit pas oublier les contradictions que l'on y rencontre à chaque pas. Qu'il suffise de rappeler que le désir de connaître entraînait souvent l'imagination de l'homme dans le monde fantastique le plus absurde, que l'abnégation de soi-même dégénérait parfois en abstraction complète de la personnalité, que la volonté s'effaçait devant la force, que le courage était employé à des exploits stériles, quelquefois même criminels. Schiller ne dépeint que le meilleur côté, embelli encore, du moyen-âge. Les plus intéressantes ballades de ce cycle, traduites par Joukovsky, sont le *Comte de Habsbourg*, la *Coupe*, le *Gant*, le *Combat du dragon*.

Les idées qui constituent le fond des drames de Schiller sont bien plus profondes. Il y combat le vil égoïsme du siècle, flétrit l'esprit de calcul et l'hypocrisie, le pouvoir absolu et brutal, le lâche avilissement devant le pouvoir. Joukovsky s'arrêta de préférence à la *Pucelle d'Orléans*; bien qu'inférieure aux autres pièces de Schiller elle s'accordait mieux avec son caractère; on y rencontre, en effet, des réflexions empreintes de mélancolie sur l'imperfection de ce monde, sur le repos dans l'idéal tel que le créa la fantaisie aux reflets chatoyants du moyen-âge avec sa valeur chevaleresque, son amour du prochain, sa foi en des moyens surnaturels pour obtenir un sort meilleur, sa soif des jouissances unie à l'esprit de mortification et d'austérité. Satisfait de cette conception si vague et si complexe, Joukovsky repoussait tout ce qui pouvait le rapprocher de la réalité et de ses déchirements, et lui rappeler les pénibles combats de la vie, au prix desquels seulement il est possible d'atteindre au bien-être social. Joukovsky témoigna moins de sympathie pour les œuvres de Schiller, qui, tout mettant en relief le côté sombre de l'existence,

font cependant surgir des caractères énergiques au milieu des rudes tourmentes auxquelles est sujette la société. Malgré ces reproches, il n'en est pas moins vrai que c'est grâce à Joukovsky que la littérature russe fit connaissance de l'idéalisme de Schiller.

Joukovsky montra peu d'affection pour un autre grand écrivain romantique, Byron, qui, dans ses œuvres, célèbre cependant la beauté, l'amour et la vaillance. Le *Prisonnier de Chillon* lui plut toutefois par la beauté des descriptions du lac de Genève, aux bords duquel il avait lui-même séjourné quelques années, et par le récit émouvant du jeune frère si touchant et si tendre dans ses souffrances.

Les poètes que Joukovsky traduisit étaient bien différents les uns des autres, mais il ne leur empruntait que ce qui convenait à sa muse rêveuse et mélancolique. Après les traductions de Schiller, vinrent celles des grands poèmes indiens, persans et grecs. Il traduisit l'épisode de Nâla et Damayanti du poème indien Mahabarata, d'après le texte allemand de Rückert. Les tableaux de la nature indienne, les croyances religieuses des Hindous, la vie heureuse des solitaires et les caractères de Nâla et de Damayanti, attirèrent surtout son attention. Il traduisit encore le fragment de Rustem et de Zoraba (1847) du poème épique persan Schah-Nameh de Firdousi; les traits saillants de ce récit, qui est un vrai drame rempli de scènes tragiques, sont les descriptions de combats, les contradictions dans le caractère des héros, la force du destin qui dompte ces géants et punit le fol orgueil de Rustem. La traduction de l'*Odyssée* d'Homère est l'œuvre principale de Joukovsky, qu'il entreprit sans consulter l'original, d'après une traduction interlinéaire d'un savant allemand. Gniéditch, qui connaissait parfaitement le grec, avait déjà mis en vers russes *l'Iliade;* la comparaison de son travail avec celui de Joukovsky facilite la tâche de porter un jugement sur la valeur de ce dernier. L'œuvre de Joukovsky se distingue par une grâce plus naturelle, par la facture artistique du vers; d'un autre côté, on y signale des inexactitudes d'expression provenant, soit de ce que l'auteur n'avait pas connaissance du texte grec, soit d'une teinte

de mélancolie dont l'âme rêveuse de Joukovsky colora le poème d'Homère. La simplicité du style et la variété du sujet de l'Odyssée, plus d'accord avec l'esprit paisible de notre temps que celui de l'Iliade, expliquent l'engouement des lecteurs d'alors pour la première.

La signification qu'on peut attribuer aux traductions de Joukovsky consiste en ce qu'elles ont contribué à faire vivement sentir et apprécier, par leur forme admirablement soignée et consciencieusement étudiée, les mérites des littératures allemande et anglaise et ont su communiquer et propager le désir de mieux les connaître. Au point de vue de la forme seule, elles frappent encore davantage par la souplesse, la grâce exquise et l'habileté avec lesquelles le traducteur manie la langue et rend toutes les nuances de la pensée et du sentiment exprimés dans l'original.

La beauté de ses vers ravit unanimement les contemporains de Joukovsky, qui saisirent le plus facilement le côté fantastique du romantisme; l'élévation des pensées et des sentiments ne fut accessible qu'à un nombre restreint d'âmes délicates et impressionnables. Le Lensky de Pouchkine est un type de ces esprits et de leurs aspirations idéales. La masse à demi-lettrée du public en lisant ces ballades n'y vit que des contes intéressants, écrits dans le but de distraire et d'amuser. Le goût littéraire n'était qu'en voie de formation, aussi faut-il attribuer l'apparition d'ouvrages du romantisme le plus exalté au désir des traducteurs de se mettre à la portée du commun des lecteurs par la publication d'œuvres étranges propres à agir profondément sur leur imagination. Les sentiments tendres y sont affectés, les passions s'y développent dans des proportions effrayantes, la fantaisie a libre carrière pour dépeindre de la façon la plus échevelée les événements les plus extraordinaires, tels que des entrevues avec des fantômes et des morts, etc. De pareilles productions étaient fort goûtées du public d'alors; les romans à sensation d'Anne Radcliffe furent presque tous traduits et lus avec avidité.

Les œuvres originales ne manquaient cependant pas non

plus. Parmi ces dernières il faut citer le *Coffret noir* de Massalsky et *Yartchouk* de Dourow. Les représentants de l'ultra-romantisme furent Marlinsky et Polévoï. Les compositions de Marlinsky présentent bien quelques scènes pleines d'intérêt et quelques descriptions de passions violentes exposées avec une finesse d'esprit peu ordinaire; en réalité ce n'est que feu d'artifice, ne produisant que du bruit et de l'éclat. Le talent de cet auteur se révèle spécialement dans le *Proscrit* et la *Prédiction terrible*. Les romans les plus populaires de Polévoï, écrivain fécond et varié, étaient le *Serment au tombeau du Seigneur* et *Abbadona*. Ses productions dramatiques, comme *Ugolin* et *Hamlet,* arrangé d'après la tragédie de Shakespeare, jouirent aussi d'une grande vogue. Polévoï joua un rôle dans la littérature russe, comme auteur de romans et de drames patriotiques, et comme critique.

Les œuvres lyriques dues à l'influence de Joukovsky sont moins remarquables que les romans inspirés à son imitation; elles sont peu substantielles, monotones et fastidieuses. Le romantisme de Joukovsky donna un caractère plus vrai et plus poétique aux compositions des disciples de l'école sentimentale de Karamzine. Les poésies nouvelles ont de la force, de l'énergie, du mouvement; on n'y trouve plus la rêverie pleureuse; seulement, il vient s'y joindre les sombres tableaux d'une réalité fantastique, traînant à sa suite des tombeaux, des fantômes, des esprits, des forfaits de tout genre et les vagues traditions du moyen-âge. Lorsqu'on commença à s'intéresser aux poèmes de Byron la poésie russe s'enrichit d'un nouvel élément, le désenchantement, le désespoir, le profond dédain de l'humanité. C'était la maladie de l'époque, de Rousseau à Benjamin Constant. Ces sentiments s'exprimaient en phrases brillantes et creuses; les poètes parlaient sans cesse de leur mission sublime, de la muse céleste, etc. Aux débuts de Pouchkine, les romantiques le regardèrent comme leur coryphée, mais lorsque ce grand poète passa de la rêverie à une contemplation plus tranquille et plus sensée, ils le renièrent et dans leur exaltatiou, continuèrent à habiter la sphère élevée

où ils s'étaient retirés pour y vivre à l'écart de la tourbe des mortels. Ces dispositions enfantèrent un romantisme exagéré qui poussa jusqu'à l'extrême les éléments vivaces introduits par Joukovsky dans la poésie russe.

III. BATUCHKOW.

La nouvelle littérature russe dans son mouvement de réaction contre le pseudo-classique se mit à étudier les littératures grecque et romaine, dans les originaux, et non plus dans des traductions et des imitations. Martynow (1801—1824), qui avait longtemps étudié les classiques grecs, traduisit Anacréon. Pindare et Sophocle; le style, du reste, déjà vieilli, en est vague et lourd; Martynow s'efforçait par trop de se rapprocher de l'original. On trouve plus de sens poétique chez Merzliakow, qui publia aussi plusieurs traductions. Ses idylles de Théocrite furent surtout remarquées, malgré l'affectation de son style, qui tenait aux fausses théories littéraires dont son goût était influencé. La traduction de l'*Iliade*, par Gniéditch, fit époque, de même que l'*Odyssée* de Joukovsky, et offrit de précieux matériaux pour l'étude de la littérature grecque alors à son début. La préface dont Gniéditch fit précéder sa traduction prouve qu'il comprit parfaitement sa tâche, mais en la remplissant, il se laissa entraîner par les opinions sur l'esthétique en vogue à cette époque, et ne sut pas tirer parti des ressources que lui offrait sa propre langue. En maint endroit la simplicité d'Homère disparaît pour faire place à une certaine pompe, à un ton mesuré et solennel. Afin de se rapprocher le plus possible de son modèle, Gniéditch traduisit beaucoup de mots grecs par des mots slaves, et quelquefois en forgea de nouveaux, désireux de reproduire littéralement l'original; il maniait bien l'hexamètre, et le style noble lui était familier. D'après le témoignage de ses contemporains, il avait l'habitude de se servir d'expressions recherchées jusque dans la conversation et on retrouve ce penchant dans tous ses écrits,

comme dans sa célèbre idylle des *Pêcheurs*, qui se distingue par la limpidité du style et la gravité du ton. Sa description d'une nuit de St-Pétersbourg sert jusqu'à présent de modèle en ce genre.

Le genre de Batuchkow était bien différent. Il débuta au moment où les écrivains français passèrent des poèmes d'Homère, de Virgile, des tragédies de Sophocle et d'Euripide, à la poésie légère de Théocrite, d'Horace, d'Ovide et de Tibulle, et célébrèrent, à leur exemple, le vin, l'amitié et l'amour, prenant pour devise cette maxime d'Anacréon: Hâte-toi de jouir, la vie est courte. L'adoration de la beauté, qui faisait l'essence des religions de la Grèce, et aidait à réprimer leurs instincts violents, ne pouvait faire la même impression sur nous, qui sommes sous l'empire de préoccupations différentes. Toutefois ce genre de poésie, mis en vogue par les Français vers la fin du XVIII[e] siècle, trouva beaucoup d'imitateurs et de traducteurs. C'est dans les vers de Millevoye, Parny et André Chénier, que Batuchkow étudia la poésie lyrique des Grecs, et grâce à la délicatesse de son sentiment artistique, il produisit des œuvres bien supérieures par leur naturel et leur simplicité aux traductions de Merzliakow.

Il fut, après Derjavine, le premier écrivain anthologique. Ses traductions de l'Arioste, de Pétrarque et de Boccace prouvent avec quel talent il savait peindre la beauté à la manière des classiques. Les modèles qu'il choisit exercèrent de l'influence sur la forme de ses poésies, et lui donnèrent une empreinte différente de celle de Joukovsky. La pensée y est exprimée avec concision et clarté. Batuchkow approcha de la pureté et de la netteté plastiques. Lorsqu'il veut dépeindre quelque objet, il s'arrête sur les traits qui produisent quelque impression ou quelque sentiment définis. Dans Joukovsky, au contraire, se reflètent des aspirations vers un monde incertain et lointain d'êtres et d'objets vagues et indécis. Les allures plastiques et régulières de la poésie de Batuchkow eurent un grand empire sur Pouchkine, qui lut ses compositions avec délices et se laissa séduire par leur forme artistique; les vers

de Batuchkow, en si petit nombre qu'ils soient, contribuèrent même à développer le goût littéraire de Pouchkine.

IV. ROMANS HISTORIQUES.

Si quelques écrivains romantiques, après avoir étudié le moyen-âge, s'éprirent de son côté fantastique et idéal, d'autres s'arrêtèrent aux réalités de la vie quotidienne de cette époque, qu'ils retracèrent minutieusement dans leurs productions poétiques. Le représentant de cette dernière école fut l'Ecossais Walter Scott, qui créa le roman historique. Il eut parmi les Russes beaucoup d'imitateurs, mais qui négligèrent d'étudier les sources primitives de l'histoire, les chroniques et les traditions populaires. Ils trouvèrent à leur disposition. sur le passé de leur patrie, des matériaux tout prêts, l'Histoire de Karamzine, dans laquelle ils puisèrent les sujets de leurs romans, mais, influencés involontairement par la manière d'exposer les faits et par les convictions de cet historien, ils produisirent des œuvres sentimentales, où la vie et les mœurs du peuple étaient mal comprises et mal interprétées. A l'imitation des romantiques, ils s'appliquèrent à décrire des événements extraordinaires, des passions violentes, des vertus idéales. La première œuvre de ce genre fut le roman de Karamzine, *Marthe la mairesse* puis vinrent les nouvelles de Pogodine et de Polévoï. Tous ces ouvrages ne renferment que de faibles matériaux pour l'étude du passé, dont le côté extérieur était peu connu, et la vie morale jugée à travers le prisme de la sentimentalité et du romantisme.

Deux écrivains de talent de cette école, Zagoskine et Lajetchnikow, les premiers romanciers russes dans le genre historique, laissèrent quelques œuvres de grand mérite. L'ouvrage le plus important de Zagoskine est *Youri Miloslavsky* (1829) dont le sujet est emprunté à l'époque de l'interrègne. Les défauts à constater dans ce roman sont la confusion de l'esprit de nationalité avec la vie du peuple, la sentimentalité, le manque d'unité, la manie des épisodes, l'absence de notions

sur le développement historique du pays; aussi les personnages expriment-ils des idées et des sentiments qui ne purent guère se produire que deux siècles après. Mais tous ces défauts sont rachetés par la chaleur de l'inspiration, l'intérêt de l'exposition, la vraisemblance des tableaux historiques et la description exacte de mœurs populaires. Les autres romans de Zagoskine ne sont que de faibles imitations d'Youri Miloslavsky et si *Roslavlev* fut très-goûté en son temps, il le dut à ce que son sujet était emprunté à une époque peu éloignée, à la guerre nationale de 1812.

Au point de vue artistique les œuvres de Lajetchnikow sont supérieures à celles de Zagoskine. De ses trois romans, le *Mécréant*, le *Dernier des Novik*, la *Maison de glace*, celui-ci est le meilleur. Bien que, comme au roman d'Youri Miloslavsky, on puisse lui reprocher le manque d'unité et l'absence de plan, cependant les caractères en général y sont bien soutenus, et hardiment dessinés, surtout ceux de Marioritz, de Volynski, d'Ostermann et de Biron. On y trouve des tableaux brillants comme l'éclat de l'or; on en rencontre d'autres moins bien réussis et faibles de couleur. Le *Dernier des Novik*, épisode emprunté à l'époque de la régence de Sophie, offre aussi une lecture attrayante à tous les égards. La profonde sympathie de l'auteur pour le sort de ses personnages, et l'intérêt plein de charme du récit mettent Lajetchnikow au même rang que Zagoskine.

La critique peut porter à peu près le même jugement sur plusieurs autres compositions dramatiques tirées de l'histoire nationale, comme *Hélène Glinska*, le *Marchand Igolkine*, les *Forêts de Kostroma*, qui jouirent longtemps d'une grande popularité; ils la durent moins à leurs qualités artistiques qu'à l'habileté de leur mise en scène, accessible au gros du public.

V. KRYLOW.

A l'époque où florissait le romantisme, la satire fut beaucoup plus faible que du temps de Catherine II. Elle ne compta

qu'un écrivain de talent, Krylow, et encore le genre de poésie qu'il choisit n'offre-t-il que de faibles ressources pour atteindre le but élevé de l'art; aussi ne peut-on pas attribuer à ses fables la signification générale que l'histoire de la littérature accorde aux romans et aux comédies. Fils d'un employé, Krylow naquit en 1768 dans le gouvernement de Tver. Pendant son enfance et sa jeunesse, il eut à lutter contre la misère et les besoins moraux qui caractérisent la vie des fonctionnaires de grade inférieur. A l'âge de 14 ans, Krylow était déjà attaché à la chancellerie du tribunal de district de Kaliazine. Arrivé à St-Pétersbourg, il essaya, en s'occupant de littérature, d'alléger son rude labeur d'employé; mais son travail lui rapportant trop peu, il dut changer sans cesse de fonctions, fut pendant quelque temps employé à Riga et resta douze ans sans service. Ce ne fut que dans les dernières années de sa vie qu'il trouva une occupation en rapport avec ses goûts; il reçut la place de bibliothécaire à la Bibliothèque publique de St-Pétersbourg. Il avait le bonheur d'avoir pour collègue le traducteur de l'*Iliade* Gniéditch, travailleur scrupuleux et infatigable; cette circonstance permit à Krylow de vaquer aussi peu que possible à ses devoirs et de s'abandonner sans contrainte à ses habitudes paresseuses; il restait chez lui, passait son temps à lire n'importe quoi, à se promener sur la Perspective de Nevsky, ou au Marché des fripiers. Son sort fut complètement assuré, grâce aux soins de l'empereur Nicolas, et de ses amis, qui chérissaient cet homme simple et bon; Krylow mourut en 1844.

Elevé sous l'influence du faux classique, Krylow débuta par des tragédies et des odes dont il se moqua lui-même dans la suite. Ce ne fut que peu à peu qu'il arriva à la satire, genre auquel se rapportent ses comédies, de peu de mérite du reste, et ses journaux humoristiques, la *Poste des esprits*, le *Spectateur*, le *Mercure de St-Pétersbourg*, le *Panégyrique du grand-père*, et un nombre considérable de fables. La forme allégorique domine dans ses journaux, qui contenaient aussi des fables dialoguées. L'auteur y raille les odes en style ronflant, les fades idylles, et touche à des questions d'actualité

telles que la domination de la force brutale, le luxe insensé, la prodigalité, les concussions qui permettent de s'habiller à la mode et de s'occuper d'intrigues frivoles. Le *Panégyrique du grand-père* (1792) est dirigé contre ces nobles paresseux qui, s'inquiétant peu des besoins de leurs paysans, dépensaient tout leur temps à des amusements vulgaires. Krylow fait l'éloge ironique du grand-père, qui aimait la chasse, savait dépenser en une semaine tout l'argent que ses paysans avaient gagné en un an; sa table était riche et abondante, ce qui surprenait après que l'on eût pu rencontrer ses infortunés serfs mourant de faim; il loue les aïeux du grand-père de ne lui avoir rien laissé de bon en héritage, puis décrit l'enfance, la jeunesse de son héros, son entrée au service, son retour dans son domaine patrimonial pour y vivre à son gré et passer son temps à chasser le lièvre.

En étudiant d'une manière approfondie les fables de Krylow, on arrive à la conclusion que ce fabuliste, comme tant d'autres poètes, manquait de connaissances solides. Il dut surtout son succès à la puissance et à l'étendue de ce talent d'observateur inné en lui ; ses fables dévoilent et persifflent non-seulement les travers des mœurs russes, mais les vices de l'humanité entière comme l'avaient déjà fait Esope, Phèdre, La Fontaine et Soumarokow. Ses aperçus critiques sur la société manquent quelquefois de sérieux, ainsi que le témoignent les fables des *Deux Pigeons*, de l'*Auteur et le Brigand*, et des *Plongeurs* ; l'idée de la première appartient à Krylow lui-même, qui redoutait toute agitation et tout dérangement et préférait, semblable à l'Oblomow de Gontcharow, rester chez lui couché sur son divan, ou à La Fontaine, s'étendre au bord des clairs ruisseaux. Krylow flagelle dans ses fables les divers abus de la force, l'orgueil des nobles, l'avilissement de l'esclavage; la bêtise sous ses différentes manifestations est le point de mire préféré auquel visent ses flèches acérées, surtout la sottise de ceux qui, par leur position sociale, devraient avoir de l'esprit. L'hypocrisie et la tromperie des voleurs de grand monde en fonctions, la partialité des tribunaux, la violatiou de l'égalité

devant la loi, les machinations de fripons habiles, les concussions et autres moyens de gagner illégalement de l'argent, tout cela offrait à sa verve des thèmes nombreux et variés. Quelques traits finement tracés lui suffisaient pour dessiner les caractères de l'officier imbécile, du gentilhomme ignorant et brutal, du fonctionnaire escroc, du concussionnaire avide, du solliciteur rampant et de l'employé subalterne tartuffe. Ces types lui étaient familiers par suite des épreuves amères qu'il avait eu à subir dans le cours de son existence.

Les fables de Krylow, par leur forme artistique, si travaillée, lui donnent une supériorité incontestable sur ses prédécesseurs. Cette beauté de la forme ne consiste pas seulement chez lui dans la simplicité, la clarté et la facture irréprochable du vers, mais encore dans la grâce et la fraîcheur des images, dans leur parfaite ressemblance avec les types qu'offre la nature, dans le mouvement et l'animation que la copie fidèle de la réalité donne à l'action, et enfin dans l'harmonie et le fini de l'ensemble. Ses fables renferment des types vraiment nationaux taillés dans le vif, qu'il emprunte et choisit souvent parmi les contes populaires; quelquefois, cependant, sacrifiant tout à la moralité, il rejette certains traits du caractère des animaux pour leur en attribuer d'autres, qui ne leur sont pas naturels. Le monde des bêtes, tel qu'il est connu du peuple, dans sa simplicité et avec toute la variété de ses attributs, se révèle dans les fables de Krylow par quelques traits exquis de la plus haute satire. Le tort de l'auteur est d'avoir trop en vue le but instructif; cela le rend souvent peu gêné dans le choix de l'allégorie. Le goût classique, qui eut une influence sensible sur ses fables, produit un effet désagréable dans celles où l'élément russe domine; ainsi l'âne paît au Parnasse et essaie de plaire aux Muses par ses chants jusqu'à ce que son maître le chasse aux pâturages; ce même âne prie Jupiter de lui donner une grande taille et devient un Hercule à grandes oreilles.

L'élément national et populaire dont sont pénétrées les fables de Krylow réside en premier lieu dans le langage dont

il se sert, qui est d'une concision admirable, d'une richesse inépuisable d'idiotismes de mots et de locutions; le style, parfois un peu maniéré, trahit le désir de plaire par l'usage d'expressions trop recherchées ou de termes de mythologie. Ces défectuosités, rares du reste, sont le plus saillantes dans celles des fables où l'élément populaire y est plus abondant. Les nombreux idiotismes disséminés dans le recueil des fables de Krylow forment une source intarissable de matériaux précieux pour le développement et l'étude de la grammaire russe, dont les règles sont encore sous maint rapport basées sur la langue littéraire de Karamzine.

On peut citer parmi les autres œuvres satiriques, remarquables par leur mérite artistique et la popularité extrême dont elles furent l'objet, les romans du *Boursier* par Narejny, et de *Jean Vyjiguine* par Boulgarine, imité de *Gil-Blas*.

VI. HISTOIRE. — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE. — CRITIQUE. — JOURNAUX. — SOINS DONNÉS A L'ÉDUCATION.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur la sentimentalité de Karamzine dans ses aperçus sur le passé historique de la nation russe, on doit reconnaître que c'est à partir de lui que le gouvernement, les sociétés savantes et les particuliers se mirent à étudier les antiquités, et les productions de la littérature populaire.

En 1834, le gouvernement nomma une commission archéologique dont les membres avaient pour mission de réunir tous les souvenirs historiques, et de les publier sous les titres divers d'Actes, de Recueil complet des chroniques russes, de Lettres des souverains de la Russie, etc. Stroéw, Korkounow, Béréduikow, prirent la part la plus active à ces travaux. La Société d'histoire et d'antiquités de Moscou rendit aussi des services incontestables en éditant dans les revues périodiques de l'époque un grand nombre de monuments historiques

intéressants. Une bonne part des remercîments revient encore au gouvernement, sans le concours duquel il eût été impossible de publier ces vastes documents. Des particuliers, dans leur amour désintéressé pour les antiquités du pays, consacrèrent leurs loisirs et leur argent à collationner ces matériaux. La première place doit être réservée au comte Roumiantzew, qui publia un recueil des décrets et des traités de l'Etat, et fonda un musée pour conserver tout ce qu'il avait réuni. Les travaux personnels de Pogodine sont encore plus importants: son cabinet d'antiquités, annexé depuis peu à la Bibliothèque impériale, prouve combien toutes ces acquisitions ont dû lui coûter de soins et de temps.

D'autres hommes de lettres, tels que Sniguirew et Sakharow, étudièrent les chansons populaires, les proverbes nationaux, les rites du culte, etc. Le premier s'attacha de préférence aux proverbes russes; connaissant à fond l'antiquité de son pays, il écrivit des préfaces et des commentaires à des ouvrages sur l'art ancien. Sakharow publia les *Chansons du peuple russe*, les *Contes populaires*, de nombreux mémoires sur l'histoire de Russie et autres monuments de ce genre.

Ces immenses provisions de documents devinrent l'objet d'investigations sérieuses. Karamzine le premier en avait donné l'exemple; plus tard une polémique s'éleva sur l'authenticité du texte de la *Chronique de Nestor*, authenticité qui avait été attaquée par l'école sceptique, dont le chef était le professeur Katchénovsky; elle fut défendue par Pogodine, Boutkow et plusieurs autres. Le premier publia un ouvrage intitulé *Recherches, notes et leçons;* le second une *Défense de la chronique nestorienne* contre les attaques des sceptiques. Cette polémique, outre le profit immédiat qu'elle apporta à la science, enrichit en outre la littérature historique d'une foule de monographies curieuses.

Karamzine continua à faire école pour ce qui est de l'exposition systématique de l'histoire. L'ouvrage le plus important en ce genre fut l'*Histoire russe* d'Oustrialow, écrite dans un style élevé, mais qui n'est guère que le résumé de celle

de Karamzine. L'*Histoire du peuple russe* de Polévoï est aussi très-remarquable. Le titre et le contenu du livre montrent que l'auteur avait pris pour tâche de communiquer une impulsion nouvelle à la vie de la nation et de ses représentants. L'exposition est intéressante, mais beaucoup d'endroits ne supportent pas la critique sérieuse, et trahissent chez l'auteur une connaissance superficielle des faits, et la préoccupation d'appliquer à l'histoire de Russie les idées de Guizot et de Barante sur la civilisation de l'Occident.

Le meilleur livre de cette époque sur la théorie de la littérature est celui de Davydow, *Lectures sur les belles-lettres*, bien que ce ne soit qu'une compilation, il est vrai très-soignée, extraite des ouvrages sur l'esthétique parus en Europe, tels que ceux de Blair, Eschenburg, Schlegel, etc. Les travaux les plus importants sur l'histoire de la littérature russe sont ceux de Bantysch-Kamensky et du métropolitain Eugène. Bantysch-Kamensky, auteur d'un grand nombre de livres à l'usage des établissements religieux, publia en 1847 le *Dictionnaire des hommes célèbres de la Russie*, où les écrivains avaient aussi leur place. Les ouvrages du métropolitain Eugène sont d'abord le *Dictionnaire historique des écrivains de l'Eglise russe* (1818—1827), (pendant un demi-siècle ce dictionnaire fut la source unique où l'on pût puiser des renseignements sur cette matière, jusqu'à ce que la *Revue de littérature religieuse* de l'archevêque Philarète eut démontré combien cet ouvrage était incomplet) le *Dictionnaire des écrivains profanes de la Russie* et la *Description de la cathédrale de Sainte-Sophie à Kiew.*

La critique littéraire continua à être soumise aux mêmes lois d'esthétique déjà en vogue du temps de Soumarokow, mais elle sut acquérir un ton plus convenable et plus modéré, grâce à l'influence de Karamzine. Il était antérieurement de mode de s'en prendre aux mérites ou aux défauts particuliers des ouvrages, d'en extraire quelques passages qu'on louait ou condamnait, et d'en négliger l'ensemble ou l'idée fondamentale; le critique, en se laissant ainsi guider par son goût person-

nel, devait de ce point de vue étroit porter des jugements inévitablement faux. Les meilleurs essais de ce genre sont ceux qui concernent des écrivains appartenant à un passé déjà lointain et dans lesquels le critique, n'étant par conséquent pas obligé de faire de la polémique, peut émettre son opinion avec plus d'impartialité.

L'article le plus intéressant de Karamzine, qui avec Macarow fut l'arbitre littéraire le plus éclairé de cette période, est sa critique des œuvres de Bogdanovitch; son *Panthéon des auteurs russes* est un recueil biographique, où il dépeint en quelques traits les anciens écrivains de son pays. La *Gazette de Moscou* et le *Messager de l'Europe* insérèrent beaucoup d'autres articles de Karamzine, écrits dans le but d'épurer le goût du public et dont le caractère principal était une modération pleine d'indulgence. Les critiques de Macarow qui ont le plus de mérite sont celle des œuvres originales et des traductions de Dmitriew, et celle sur Schichkow et son livre de réflexions sur la langue russe ancienne et moderne, toutes deux publiées dans le *Mercure de Moscou* que Macarow éditait en 1803.

Les travaux de critique du défenseur du passé, Schichkow, sont remarquables par le fond et la forme. Combattant autant qu'il le put les réformes de Karamzine, il tenta de prouver et de rendre incontestable la supériorité sur les écrivains contemporains, de Lomonossow et de Soumarokow, qu'il proposait pour modèles les plus dignes d'être étudiés et imités. Il réfuta de plus l'article de Karamzine intitulé *Pourquoi la Russie a-t-elle si peu d'auteurs de génie?* Malgré l'inanité de ses efforts, ses disciples continuèrent encore longtemps à défendre ses idées.

Bien que se rattachant à l'époque de Karamzine et aux fausses théories de Boileau et de La Harpe, les critiques de Merzliakow accusent un progrès sensible. Il définissait l'art, l'harmonie, la régularité et la précision du fond, jointes à une forme qui dépend de l'intérêt porté au sujet. Merzliakow, fidèle à cette théorie, la développa avec une élégance de diction séduisante dans les cours publics qu'il tint à Moscou en 1812. Ses leçons parurent imprimées dans le *Messager de l'Eu-*

rope en 1813. Il savait choisir parmi les écrivains et faire un choix de leurs œuvres; son penchant pour Soumarokow ne l'empêcha pas d'être sévère pour les défauts de cet auteur; sa critique (insérée dans l'*Amphion* en 1815) de la *Russiade* de Khéraskow, qui jouissait encore alors d'une grande vogue, produisit une vive impression.

La critique de cette même *Russiade* par Stroéw, qui parut dans l'*Observateur contemporain* de 1815, est des plus intéressantes; outre l'absurdité du fond et de la forme, le critique signale encore dans ce poëme l'altération des faits historiques, l'invraisemblance des caractères, l'exagération du merveilleux, la sécheresse et la froideur du coloris, la dureté des expressions.

Sous Joukovsky l'art de la critique subit une période de transition. Malgré un certain mérite, qu'on ne saurait leur dénier, les essais de critique de l'école classique, parmi lesquels ceux du prince Viazemsky, le cèdent aux écrits des adversaires de la vieille école, qui eurent une influence décisive sur le développement de la littérature.

Le prince Viazemsky écrivit des préfaces aux œuvres de divers auteurs, de Dmitriew, par exemple, mais le plus célèbre de ses travaux est son volume sur Von-Vizine, consacré non exclusivement à cet auteur, mais aussi à d'autres contemporains de Derjavine et de Karamzine. Il travailla longtemps à ce livre; ce fait explique l'absence de système suivi et le manque d'unité qu'on lui reproche; Viazemsky considère la littérature comme l'expression de la société, mais n'ayant en vue que les belles-lettres, il refuse de ranger la littérature populaire, manifestation spontanée de l'âme de la nation, sous les lois communes de l'art.

Les articles de Nadéjdine parus dans le *Télescope* méritent une attention particulière. Ses opinions sur le beau sont exposées et particulièrement mises en relief dans sa critique du poëme de *Borzky* par Podolinsky; Nadéjdine avait des connaissances très-variées, détestait les plagiaires, et s'attacha à démontrer avec la plus grande impartialité la pauvreté de la

littérature russe. Il parut trop tôt sur la scène, mais s'il n'exerça qu'une influence minime sur le développement du goût, c'est à lui que l'on doit les solides fondements de la critique de l'époque suivante. Bélinsky continua son œuvre.

Le commencement du XIX[e] siècle vit finir le règne du classique, remplacé par le romantisme, qui, malgré sa courte existence, donna une salutaire impulsion aux théories et aux productions littéraires. La critique romantique eut d'incontestables mérites; réunissant tous ses efforts pour détrôner la vieille école qui affichait si haut ses prétentions, elle renversa de leur piédestal nombre d'écrivains qui jouissaient d'une réputation imméritée, et ne respecta que les auteurs dans lesquels le goût délicat des nouveaux critiques avait découvert des qualités vraiment solides. La critique moderne, à la clairvoyance de laquelle rien n'échappait, ne se borna plus à étudier le plus ou moins de rapports de conformité et de ressemblance d'un ouvrage avec la théorie myope de l'imitation de la nature; elle prit en considération les principes de nationalité et les lois générales de l'art. La forme même était différente de celle employée dans la période antérieure. Les critiques émettaient leurs opinions franchement et courageusement, sans sacrifier à la grandeur du nom ou à la popularité des auteurs; leur style était vif et entraînant; leurs plaisanteries et leurs railleries, quoique parfois hardies, étaient en général de bon goût. Toutes ces diverses qualités contribuèrent à l'extension de la critique romantique. Elle laissa le champ libre à l'esprit, au sentiment, à la fantaisie auparavant rivées aux règles immuables des anciennes poétique et rhétorique classiques et insista sur l'inutilité de l'imitation de modèles étrangers. Elle opéra pendant son règne, qui ne dura guère plus de dix ans, une vraie révolution. Les brillants résultats qu'elle obtint ne pallient pas ses défauts saillants : le vague de l'idée, les variations dans ses opinions, les contradictions avec soi-même, et enfin la rareté de chefs-d'œuvre littéraires qui auraient été propres à servir de confirmation à ses théories. A cet égard la critique classique lui était bien supérieure. Les défauts signalés plus haut

eurent des conséquences graves. La critique romantique envisagea l'histoire de Russie d'après Guizot, Thierry et Barante, comprit d'une manière fausse le romantisme contemporain en France et en Allemagne et se montra arriérée dans ses jugements sur l'histoire nationale. Ainsi après avoir dépouillé de leur gloire maintes idoles vénérées, ne sachant souvent pas distinguer l'original de l'imitation, elle proclama comme écrivains de talent et de génie des auteurs tout à fait médiocres. Les autres erreurs qui peuvent lui être imputées à charge sont d'avoir censuré avec vivacité et amertume les dernières œuvres de Pouchkine, devant les débuts duquel elle s'était inclinée, et d'avoir tenté, ne voulant pas les comprendre, de compromettre Gogol et Lermontow aux yeux de leurs contemporains et de la postérité. Dans les derniers jours de son existence, elle éleva sa voix, qui commençait de plus en plus à s'aigrir, contre les meilleures productions de la littérature nationale.

Marlinsky et Polévoï furent les coryphées de cette école. Le premier a exposé ses opinions sur la critique dans le XIe volume de ses œuvres et dans son étude du roman de Polévoï, *Le Serment au tombeau du Seigneur*. Le *Fils de la Patrie* publia aussi quelques-uns de ses articles de polémique. Marlinsky avait un goût exquis, et on ne peut que louer le mérite de ses articles sur le genre classique au XVIIIe siècle. sur le caractère du peuple russe, sur la place qu'il occupe dans l'histoire, sur les romans de Boulgarine, *Démétrius le prétendant* et *Pierre Vyjiguine*. Il a le style animé, gai, parsemé de saillies originales, quoique de temps à autre légèrement triviales. Il fut pendant longtemps l'auteur favori du public.

Polévoï a manifesté ses opinions sur la critique dans son article sur Derjavine, qui servit de préface aux œuvres de cet écrivain, dans ses *Essais de littérature russe* et dans les journaux du *Fils de la Patrie* et du *Télégraphe* de Moscou. Il ne fait du reste que répéter Marlinsky; ce qui le distingue de ce dernier tient à son caractère personnel: alarmé de l'empire

que possédaient les vieilles autorités, il les attaque avec virulence et sans aucun ménagement. C'est à cette circonstance, et à sa postériorité sur Marlinsky qu'il dut d'être regardé comme le représentant de la critique romantique.

Schévyrew débuta comme critique en même temps que Polévoï. Dans les articles que Schévyrew publia dans le *Messager de Moscou*, (1824—1830), il affectionne la littérature italienne; en traitant des écrivains russes, il cite à tout propos Dante, Pétrarque et le Tasse, surtout dans sa critique des *Trois nouvelles* de Pavlow. Dans le *Moscovite* il devint slavophile; mais les jugements erronés qu'il porte sur Lermontow et Bénédictow décèlent son incapacité dans cette nouvelle tendance à laquelle il s'adonna vers la dernière période de sa vocation littéraire.

Le *Messager de l'Europe*, fondé par Karamzine, continuant brillamment sa carrière, publiait les meilleures œuvres des savants et des poètes contemporains; peu à peu, lorsque Katchénovsky en devint rédacteur, il prit une direction plus marquée; il se révolta contre son fondateur et attaqua l'authenticité de la plus ancienne chronique, celle de Nestor. La tendance sceptique et négative de ce journal eut des résultats heureux pour l'étude de l'histoire de Russie; il suscita des adversaires qui tentèrent de prouver la vérité de ce qui était mis en doute. Cette revue, qui compta 28 années d'existence jusqu'à Katchénovsky, était considérée comme le mentor de la génération contemporaine.

La lutte du classique contre le romantisme eut pour organes le *Télescope* de Nadéjdine, et le *Télégraphe* de Polévoï. Le premier prit parti pour le classique et exerça un empire réel sur la société, grâce au caractère d'actualité de ses articles et au talent de son éditeur. Le *Télégraphe* essaya de fonder ses critiques peu définies et peu claires sur les principes du romantisme allemand. Bien que ces idées ne fussent pas à la portée de tout le monde, elles excitèrent à un tel point l'intérêt et l'émulation du public, qu'Ismaïlow se décida à publier un journal sous le titre du *Bien intentionné*, lequel devait

renfermer des extraits de philosophes et d'auteurs allemands qui avaient écrit sur l'esthétique. Mais comme l'éditeur lui-même n'avait pas de principes bien arrêtés sur ces questions encore nouvelles, son journal se trouvait rempli de contradictions. L'œuvre immortelle de Karamzine et les événements de 1812, qui eurent une si heureuse influence sur le caractère du peuple et la destinée de la littérature, donnèrent naissance à plusieurs revues périodiques dont la plus importante fut les *Annales de la Patrie*, qui virent le jour en 1820, sous la direction de Svinine; elles publiaient de préférence des documents et diverses études traitant de l'histoire russe

Jusqu'en 1825 il n'existait en fait de gazettes que les *Nouvelles de Saint-Pétersbourg*, fondées sous le règne de Pierre-le-Grand. L'esprit de critique et le peu d'actualité de ses articles politiques empêchèrent le succès du journal. En 1825, Boulgarine, de concert avec Grétch, fonda l'*Abeille du Nord*, qui ne différait en rien de la première feuille citée; mais due à l'initiative privée, elle fit tous ses efforts pour acquérir la popularité, ce qui contribua à donner plus de valeur à son contenu. L'*Abeille du Nord* consacra la réputation de Boulgarine et de Grétch comme publicistes et leur conféra une autorité sans bornes sur l'esprit du public.

L'idée fondamentale des mesures prises par l'empereur Alexandre Ier, au sujet de l'éducation, fut d'organiser un système complet d'enseignement. Il créa dans ce but en 1802 le ministère de l'instruction publique, et divisa la Russie en circonscriptions scolaires dont chacune devait renfermer une université; chaque chef-lieu de province devait avoir un gymnase, chaque ville de district un collége et chaque village une école de paroisse. Afin d'avoir un personnel de professeurs, on fonda en 1816 l'Institut pédagogique; on envoyait de plus chaque année un certain nombre de jeunes gens dans les universités étrangères, pour qu'à leur retour ils pussent occuper des chaires d'enseignement dans les établissements supérieurs. A l'exemple du gouvernement, des particuliers sacrifièrent d'immenses capitaux à la fondation d'écoles; c'est ainsi que furent

créés le lycée du prince Bézborodko à Niéjine, et celui de Démidow à Yaroslaw. Pour élever le niveau de l'instruction dans les classes moyennes et supérieures, les grades auxquels étaient attachés certains droits ou certaines prérogatives ne purent être conférés qu'à ceux qui avaient subi des examens à cet effet. Le même système d'enseignement fut introduit dans les établissements ecclésiastiques avec la division en circonscriptions et la fondation d'une académie dans chacune d'elles. L'éducation des femmes fut comme auparavant du ressort des instituts, et continua à conserver ce caractère de réclusion, dont les effets délétères se faisaient sentir jusqu'après l'entrée des jeunes filles dans le monde. Il s'établit en outre à St-Pétersbourg des pensionnats privés, mais exclusivement réservés à l'éducation de demoiselles appartenant aux familles riches. Les saines mesures du gouvernement furent longtemps avant de produire des fruits. Les chaires des établissements supérieurs et secondaires restaient quelquefois inoccupées une année entière; l'aristocratie de la province persistait à faire élever ses fils par des gouverneurs étrangers, Français pour la plupart, dont la facilité d'élocution et l'entrain séduisaient ces riches désœuvrés. Dans mainte localité éloignée on aurait retrouvé des précepteurs semblables à celui décrit par Pouchkine dans la *Fille du capitaine.*

CHAPITRE DIXIÈME.

PREMIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DE NICOLAS Ier.

Les productions originales et les traductions de l'époque précédente avaient familiarisé la société russe avec les idées modernes de l'Europe. Cette influence ne se borna pas à des conversations et à des discussions stériles; elle se manifesta par des résultats pratiques obtenus dans la vie réelle. On vit

surgir un mécontentement général contre le peu de respect témoigné pour la liberté personnelle. L'éducation des gens de lettres et le développement de leur caractère avaient eu lieu sous l'influence du XVIII[e] siècle; aussi, loin de se borner à accueillir passivement les nouvelles théories sceptiques et romantiques, ils les adaptèrent aux convictions et aux penchants que l'éducation leur avait donnés. Ces faits expliquent la diversité des éléments qui cherchèrent alors à s'imposer en littérature comme en politique, et dont la lutte eut pour arène les vingt premières années de ce siècle, diversité qui fit de cette époque une période de transition. Les événements de 1812 excitèrent le sentiment patriotique, et obligèrent les esprits d'élite à mieux étudier leur patrie; l'élément populaire perça plus avant dans la littérature et s'affirma au premier chef dans la forme poétique, qui atteignit son développement définitif dans les chefs-d'œuvre de Pouchkine. Le malaise profond, conséquence de l'organisation défectueuse de l'État, le peu de solidité des nouvelles idées qui n'avaient pas encore pénétré dans la vie du pays, les tentatives faites dans le but de réformer la société et l'art, toutes ces circonstances constituent et caractérisent la période du règne de l'empereur Nicolas.

I. POUCHKINE.

Alexandre Pouchkine naquit à Moscou en 1789. Avant de subir l'influence de son père, son enfance se passa dans la compagnie d'une vieille nourrice, qui l'initia aux coutumes et aux légendes du peuple. Le vieux Pouchkine avait été élevé par des pédagogues originaires de France, vivait largement, et possédait une grande bibliothèque composée presque exclusivement d'auteurs français. Alexandre Pouchkine apprit cette langue comme la sienne propre et lut encore enfant les principaux ouvrages des littératures ancienne et moderne. Au lycée de Tsarskoé-Sélo, où il entra en 1811, il retrouva la prédominance des idées françaises. S'occupant peu de ses études, il

passait son temps à lire, à écrire des vers, et se faisait remarquer par la gaîté de son caractère, la facilité de ses liaisons, son esprit et son étourderie. Après avoir fini ses classes, il entra au service à St-Pétersbourg; cela ne l'empêchait pas de passer presque tout son temps à de joyeuses réunions avec ses anciens camarades du lycée. Ses fonctions le forcèrent de voyager pendant quelques années dans le sud de la Russie, en Bessarabie, en Crimée et au Caucase. Depuis 1824, où il donna sa démission, il passait l'hiver à St-Pétersbourg et ses étés à sa propriété de Mikhaïlovsk, dans le gouvernement de Pskow. Il reprit plus tard du service; ses nouvelles occupations, tout en lui permettant d'habiter de temps en temps Moscou et ses terres, le fixèrent à St-Pétersbourg, où il vécut d'une manière tranquille, consacrant son temps à des travaux littéraires; à la campagne ses journées se passaient dans la solitude et uniformément. Cette vie, étrangère aux plaisirs du monde, favorisa ses inspirations poétiques. Il recommença à voyager en 1830, et visita le Caucase. De retour à Moscou dès 1831, il se maria, prit des habitudes religieuses dans les dernières années de sa vie et fut tué en duel en 1837. Pour suivre le développement progressif du talent de Pouchkine, il faut l'étudier dans ses œuvres lyriques, toutes empreintes des traces des diverses influences qu'il subit dans le cours de sa vie.

Ce fut au lycée, en 1814, qu'il composa ses premiers vers. Parny et Batuchkow, poètes qui aimaient à chanter les jouissances sensuelles, les réunions bruyantes des jeunes gens, la coupe pleine d'un vin généreux, la société des beautés faciles, furent les préférés de Pouchkine, qui écrivit nombre de poésies en les prenant pour modèles. Il resta épicurien toute sa vie et revint à plusieurs reprises à la poésie légère, qui lui rappelait d'agréables souvenirs de jeunesse. Joukovsky exerça sur lui une influence plus faible, qui ne perce que dans ses rêveries romantiques sur l'amour. Les premières productions de Pouchkine n'étaient encore que des imitations; au lycée il ne pouvait connaître par expérience les orgies qu'il célébrait dans ses vers. Le caractère original de son talent s'y révèle

déjà, surtout au point de vue de la forme, remarquable par la légèreté et l'animation du style, l'enjouement, la variété du rhythme, la simplicité, la clarté et la finesse des figures. A sa sortie du lycée, la vie se déroule devant lui; le service, la société, la solitude champêtre et les voyages se partagent son temps. Séduit par les paisibles tableaux de la nature, il est heureux d'être délivré des soucis et n'envie pas le sort du méchant ou du sot dans la grandeur qu'il n'a pas méritée. Il veut étudier les grands écrivains, s'éprend d'amour pour le travail et gémit en même temps sur l'ignorance et l'arbitaire qu'il constate autour de lui. Mais ces projets sérieux ne l'occupent pas longtemps. Les beautés de la nature qu'il a pu étudier pendant ses voyages distraient le poète et servent de sujets à de nouvelles poésies. Il y déclare la guerre au faux sublime des odes, des poèmes, et des drames dits classiques. Le sens de la réalité et la simplicité de l'expression se font de plus en plus jour dans ses écrits; dans ses poésies légères, la sentimentalité de Karamzine cède la place à une sérénité franche et pleine d'abandon, les fantaisies romantiques de Joukovsky disparaissent devant le naturel et la fraîcheur du sentiment.

Ces qualités existaient, il est vrai, déjà en partie, chez les prédécesseurs de Pouchkine; mais ce dernier a des traits particuliers; il dépeint les hommes et les choses d'après les impressions qu'il a éprouvées lui-même, ce qui donne à ses poésies une variété animée et témoigne de son admirable talent de reconstituer spontanément dans ses vers ce qu'il avait puisé dans la réalité. La biographie de Pouchkine montre à quel point la vie de ce poète fut abondante en événements de toute sorte. Il est peut-être le premier poète russe qui se soit consacré exclusivement à l'art; aussi sa vie se reflète-t-elle dans ses poésies. Pouchkine l'emporte encore sur Batuchkow et Joukovsky, dont les œuvres ne sont qu'emprunts et imitations, par le libre développement et la variété d'une forme poétique qui n'appartient qu'à lui. Il manie habilement la langue et sait exprimer ses sentiments d'une manière simple, mais essentiellement originale. Ayant réussi à s'approprier la langue vivante du peu-

ple, il l'employa, avec une habileté pleine de génie, à reproduire les impressions les plus diverses, et les délicates nuances des replis du cœur. C'est en ce sens que sa poésie peut vraiment être appelée nationale.

Pouchkine dut ses meilleures productions lyriques à l'influence de Byron. A l'imitation du poète anglais, il est enthousiaste de la nature et de la beauté, mais les impressions de Pouchkine sont plus profondes et plus paisibles. Il décrit les ombrages des lauriers, le raisin couleur d'ambre, le ciel d'un pâle azur; mais tout en goûtant la calme jouissance de cette nature, le poète ressent le désir de s'endormir dans la paresse, sa lyre chante la mollesse et la solitude; une seule de ces poésies, celle intitulée *Vers la mer*, rappelle le mécontentement de Byron, mais elle finit pourtant par un sentiment de tendresse et de résignation.

C'est par amour pour le beau qu'il reproduit de préférence la nature luxuriante des pays méridionaux. Ses descriptions de la nature du Nord renferment cependant plus de poésie; les tableaux en sont fidèles, le sentiment en est profond et défini, par exemple la *Soirée d'hiver*, la *Route en hiver*, les *Diablotins*. Celles de ses poésies qui décrivent les impressions que produit la beauté sur l'âme du poète comptent parmi les meilleures. Les vers s'en distinguent par la force de leur lyrisme; les sujets très-variés reposent sur des réminiscences pour la plupart pénétrées de mélancolie, comme celle intitulée *Aux rivages de la patrie lointaine.* Une des qualités capitales du talent de Pouchkine est de ne s'être pas adonné à un seul côté du romantisme et d'avoir soigneusement évité les soupirs élégiaques sur un thème toujours le même. Les émotions diverses que l'amour fait éprouver au cœur trouvent tout particulièrement dans les vers de Pouchkine un écho fidèle et puissant.

Pouchkine toucha peu aux questions sociales, ou du moins n'exprima jamais d'une façon bien précise le rapport qui les reliait à ses propres convictions et les opinions qu'il professait à leur égard; il célèbre, par exemple, Napoléon pour avoir signalé et dévoilé aux Russes les grandes destinées de leur patrie et avoir légué au monde la liberté éternelle du fond de son lointain

exil. Pouchkine reproche toutefois à Napoléon victorieux d'avoir méprisé l'humanité en foulant aux pieds les nobles espérances de son peuple, d'avoir rendu impuissante la liberté qui naquit avec lui, de l'avoir entourée d'esclaves, cherchant à satisfaire jusqu'au bout sa soif du pouvoir. En 1831 Pouchkine entreprit de chanter la gloire militaire de la Russie. Dans les poésies *Aux calomniateurs de la Russie* et l'*Anniversaire de Borodino,* où il présente aux yeux des orateurs des Chambres françaises la terre russe hérissée de „poils d'acier", on croit entendre un écho de la lyre de Derjavine.

Les plaies de la société humaine provoquèrent médiocrement son intérêt. Il est vrai qu'il dit quelquefois que la mission du poète, comme celle du prophète, est de faire entendre „le verbe qui embrase les cœurs des mortels" et dans ses vers sur André Chénier, que le poète doit être le serviteur dévoué de l'humanité; mais ses idées à ce sujet varient fréquemment: dans les pièces de vers *Au poète,* la *Populace,* il appelle le poète, le fils du ciel, compare le peuple à un ver chétif, esclave du besoin et du travail, incapable d'apprécier la beauté, et qu'il faut châtier avec les verges, la prison et la hache, tandis qu'au poète appartiennent l'inspiration, les sons mélodieux et la prière. Etranger aux intérêts mesquins de la société contemporaine, Pouchkine s'élève parfois jusqu'aux sphères sublimes de l'art pur, et cherche ses inspirations dans les belles manifestations de la vie humaine, partout où il les rencontre; son style porte alors comme un cachet d'une aristocratique distinction. Mais la haute société, qui n'avait pas plus à attendre de lui que la „vile populace" ne tarda pas à se montrer indifférente pour son ancien favori. Pouchkine devint bientôt mécontent de lui-même. Ce n'était pas la colère de Byron contre le monde et la destinée, contre ceux qui vendent leur conscience et demandent de l'argent et des fers, c'était une lassitude pleine de tristesse, un sentiment d'inanité et de désœuvrement, et un stérile repentir du passé. Ses dernières compositions révèlent cependant toute la force de son talent artistique, et son adoration pour la beauté idéale. Les mêmes qualités générales se font remarquer dans les autres compositions de Pouchkine.

C'est à l'époque où son talent créateur avait encore toute sa sève, qu'il composa ses poëmes et son célèbre roman en vers d'*Eugène Oniéguine.*

Le premier poème de Pouchkine qui attira sur lui l'attention du public et de la critique fut *Rouslane et Ludmila*, terminé vers 1820. Ce poëme renferme les éléments les plus divers, les légendes russes, la fantaisie italienne du moyen-âge, le romantisme de Joukovsky, le lyrisme de Parny. Sans contenir ni idées ni caractères bien déterminés, ce récit est intéressant; il passe des scènes tendres et passionnées aux scènes effrayantes et belliqueuses, du comique au triste, mais sans laisser d'impression profonde dans l'âme du lecteur. Les caractères de femmes sont dessinés avec grâce et mieux réussis que ceux des hommes. L'idée fondamentale et le récit lui-même, au point de vue de l'intrigue et de la marche des événements, sont embrouillés et confus; malgré ces défauts, ce poëme produisit alors un grand effet. Le talent de Pouchkine y apparaît pour la première fois dans toute sa richesse. Il trace avec une égale habileté le caractère frivole de Ludmila, la querelle de Rouslane avec la tête vivante, et son combat avec Rogdaé. Toutes ces différentes scènes, exprimées en vers légers et sonores, présentent une série de tableaux selon le goût français. Une seconde cause du succès de ce poème fut la nouveauté de la forme. C'était bien un poème que Pouchkine avait voulu écrire; mais il y traite avec un tel dédain tout ce qui constitue ce genre de production artistique, que *Rouslane et Ludmila* semble plutôt une parodie des poëmes en vogue, comme auparavant, la *Douchenka* de Bogdanovitch. L'œuvre de Pouchkine ne ressemblait pas non plus aux ballades de Joukovsky jusqu'alors si fort goûtées du public. Pouchkine paraît s'y moquer du romantisme quand il raconte comment le fidèle gardien, grâce à sa constance, réussit à se faire aimer d'une vieille bossue.

Le *Prisonnier du Caucase* (1821), la *Fontaine de Baktchisaraï* (1822), les *Tziganes* (1824) se rapportent à l'époque du voyage de Pouchkine dans la Russie méridionale. On remar-

que dans ces poëmes l'influence des localités qu'il visita, et celle de Byron, qu'il étudiait à ce moment. Tous renferment de charmants tableaux du Caucase, des rivages de la Crimée, des steppes de la Bessarabie et du genre de vie des montagnards et des tziganes. Ces descriptions poétiques, fidèles, en même temps, à la réalité, sont ce que ces poèmes ont de plus séduisant. Mais Pouchkine ne s'arrête pas à cela; il cherche à grouper tous ces différents tableaux au moyen de l'unité de l'idée, et à donner aux personnages un caractère bien net et déterminé. Il porte surtout son attention sur ses héros, qu'il dépeint à la manière de Byron. Le prisonnier du Caucase, amant de la nature, quitte sa patrie, et se dirige vers les pays lointains „avec le riant fantôme de la liberté". Ce désenchantement, en partie imité de Byron, provenait aussi de certaines circonstances de la vie de Pouchkine, qui visita le Caucase à l'époque des épreuves les plus amères de sa vie. Bien que les sentiments du poète lui-même y soient clairement précisés, le caractère du héros est assez vaguement tracé: on ignore pourquoi il a dû quitter sa patrie ou pourquoi elle l'a repoussé. Si c'est par suite d'une trahison de la femme aimée, comme le héros semble le laisser deviner, son caractère se dessine, il est vrai, avec plus de netteté, mais aussi sa nature égoïste perd tout prestige. Ce même désenchantement se retrouve chez Aléko, le chef des tziganes; ici est indiquée la raison pour laquelle le héros a fui la société civilisée que le poète décrit avec finesse, bien qu'en traits généraux et vagues, sans distinction de nationalité et de classes. L'habileté de Pouchkine à créer des caractères de femmes fait qu'elles ont plus de ressemblance avec celles de Byron que les portraits d'hommes. Il dépeint avec une admirable vigueur poétique les élans d'une jeune fille qui aime, la tendresse touchante de son cœur et son ardeur dans la lutte qu'elle doit soutenir pour défendre l'indépendance de ses sentiments. La bohémienne Zemfira, avec sa nature franche et séduisante, et sa chanson de caractère sur le vieux et terrible mari, est une création remarquable par sa gracieuse simplicité. On pourrait reprocher à Pouchkine trop de penchant à idéaliser,

de l'exagération et des traits contradictoires dans les portraits de ses héros et héroïnes, mais ils sont esquissés avec tant de charme, qu'on ne saurait résister à leur magique empire.

Pouchkine écrivit vers cette même époque trois chants du roman d'*Eugène Oniéguine*. Ce livre est loin d'avoir les tendances satiriques qu'espérait y trouver le public d'alors: l'auteur, qui aimait à chercher des traits séduisants dans le milieu qui l'entourait, s'intéresse à ses héros et oublie son ironie. On y rencontre de ravissantes descriptions de l'éducation brillante que recevaient les gens du monde, du genre de vie du dandy de la capitale, et du gentilhomme campagnard qui passe son temps à faire bonne chère et à parler de futilités avec ses voisins. Mais les principaux personnages de l'intrigue ne se confondent aucunement avec ces éléments; leur caractère se manifeste et leurs idées se développent en dehors de l'influence que cet entourage pourrait exercer sur eux. L'auteur n'a pas voulu achever entièrement les types qu'il a créés; et en présentant un fait il laisse souvent au lecteur le soin de l'expliquer à sa manière: il se borne à exprimer ses sympathies d'artiste, ce qui, quelquefois, nuit à l'unité de l'impression. L'idée fondamentale de ce poème est de faire voir comment a pénétré dans la société le romantisme, introduit dans la littérature russe par certains écrivains à commencer de Karamzine.

Les acteurs sont Oniéguine, Lensky, Tatiana et Olga. Oniéguine, fils de gentilhomme et richement doué par la nature d'esprit, de cœur et de franchise, est un vrai produit de la société russe. Il reçut une éducation brillante mais superficielle, selon les idées françaises et en dehors de tout ce qui était russe. Dès son entrée dans le monde, les bals, les théâtres et les dîners absorbent la plus grande partie de son temps. Il se fait remarquer partout, malgré ses connaissances incomplètes, par ses saillies et ses succès dans la carrière des „tendres passions". Ennuyé de ses victoires il partit pour ses terres, se mit à les gérer, mais finit bientôt par y perdre le goût. Les rêves romantiques de son voisin Lensky, l'amour exalté qu'éprouvait pour lui une jeune fille, Tatiana, l'intéressèrent quelque

temps, mais il chercha, par des raisonnements froids et spécieux, à fuir cet amour, et entreprit des voyages pour distraire son spleen. La cause de cette inaction, de cette paresse et de l'ennui qui en résulta, est qu'Oniéguine se laissa influencer par les idées de Byron, dont il se pénétra en le lisant et en fréquentant la société de son époque, où elles étaient en vogue et servaient de thème à la conversation de bon ton. Il s'abandonna à ces idées avec toute l'ardeur de son caractère; loin de se réconcilier avec la vie, il se lassa vite, devint nonchalant et blasé. Lensky est le type tout à fait opposé à celui d'Oniéguine: esprit médiocre et caractère ordinaire, il avait un cœur bon et sensible, était né pour goûter les jouissances de l'amour et de l'amitié; confiant, prêt à se lier avec tout le monde, son avis était que la vie avait été donnée pour être heureux, et que les hommes ne devaient penser qu'à se faire mutuellement du bien. Ayant achevé ses études en Allemagne, il avait lu Kant et Schiller, rêvassé et écrit des vers. De retour dans sa patrie, il se lia, à la campagne, avec Oniéguine, et lui exposa toutes ses chimères. La première femme qu'il distingua fut Olga, la sœur de Tatiana. Il ne sut pas saisir la différence qui existait entre elles, et ne se douta pas que Tatiana, par son tempérament, lui aurait plutôt convenu. Amoureux d'Olga, il se promenait avec elle dans le jardin, souriait en regardant la lune, lisait et commentait Schiller. En homme inexpérimenté qu'il était, il se méprit sur la conduite d'Olga à un bal, s'irrita contre Oniéguine, le provoqua en duel, fut tué par son adversaire et emporta dans la tombe ses beaux rêves, pour la réalisation desquels il n'aurait eu ni assez d'intelligence, ni assez de fermeté de volonté. Pouchkine fait suivre cette mort de réflexions mélancoliques qui trahissent cependant son intention d'avoir voulu représenter dans ce héros le côté le moins séduisant du romantisme.

Tatiana, au contraire, est le brillant idéal de la femme d'après la manière de cette nouvelle école. Son caractère a de la ressemblance avec celui de Lensky, mais elle a de plus que lui une volonté énergique. Elevée d'abord par sa nourrice,

dont les contes populaires lui avaient développé l'imagination, et à qui elle avait confié ses premiers rêves de jeune fille, elle avait lu avec avidité dans sa jeunesse les romans de Richardson et de Rousseau. Grâce à leur influence, elle ne tarda pas à se créer des opinions arrêtées sur la mission de l'homme. Elle croyait dans le monde moral, au rapprochement mystérieux des âmes, fatalement soumises à une sorte de prédestination qui pousse l'homme à aspirer à un idéal, dont son sentiment seul a une vague intuition et qu'il réalise par l'amour. Tatiana rêvait aussi à un idéal, mais comme sa forte nature n'avait pas été régulièrement développée, ses aspirations l'emportaient plus loin. Elle apprit à connaître Oniéguine et aussitôt qu'elle eut saisi sa supériorité sur les autres gentilshommes campagnards du voisinage, elle décida en elle-même que sa chimère s'était enfin réalisée. Elle lui écrivit une lettre. La froide réponse qu'elle reçut la blessa, mais ne la brisa pas. Elle se crut une héroïne incomprise, devint mélancolique, ne cessa de penser à Oniéguine; elle tenta de pénétrer son caractère en se procurant les livres qu'il avait lus, et sur lesquels il avait écrit des notes qu'elle tâchait de déchiffrer. Elle était loin de comprendre son byronisme, et sous l'influence de ses propres idées, elle comparait Oniéguine à Grandisson, autre héros incompris tourmenté par l'exubérance d'une belle âme. Mais comme les actions de son bien-aimé contredisaient la fiction qu'elle se créait, elle commença à avoir des doutes, qui lui enlevèrent l'énergie nécessaire pour combattre ou défendre son idéal. L'avenir dès lors lui devint indifférent et obéissante aux volontés de sa mère, elle épousa avec la plus parfaite résignation un grand dignitaire qui l'avait demandée en mariage.

Le caractère de Tatiana est celui qui produit sur le lecteur la meilleure impression. Pouchkine sut reproduire avec art beaucoup de traits touchants du caractère de la femme: la tendresse et la naïve franchise du cœur, la curiosité passionnée qu'engendre l'inaction, la foi invincible dans l'idéal qui doit lui procurer toutes les jouissances morales de la vie. C'était une nature concentrée, d'autant plus digne de sympathie que ses forces étaient

inutilement dépensées. La figure de Tatiana est attrayante encore parce qu'elle rappelle fidèlement le sort de la femme russe de distinction de cette époque. La sœur de Tatiana, Olga, fut plus heureuse qu'elle. Ame bonne, sympathique, mais un peu légère, elle s'était d'abord attachée à Lensky; à sa mort elle s'abandonna à une douleur sincère, mais se consola bientôt; recherchée par un officier d'uhlans, elle l'épousa dans la suite. Elle ne connut rien de tous ces sentiments qui avaient agité l'âme d'Oniéguine, de Lensky et de Tatiana. C'est la jeune fille russe telle que l'offre le plus ordinairement la prosaïque réalité. La peinture des quatre principaux personnages, et les relations qui s'établissent entre eux, forment le sujet du poëme. Bien que la critique actuelle signale à juste titre les côtés incompréhensibles de ces types, et les contradictions que présentent les propres idées du poète, le roman de Pouchkine est une source féconde de renseignements pour servir à l'étude de la société russe vers 1820. Inutile de relever la facture artistique des vers, et le charme inimitable des descriptions.

Pouchkine étudia aussi la vie historique du peuple russe et sut y découvrir des types poétiques. La plus importante de ses productions dans ce genre est *Boris Godounow.* Le sujet et les détails sont empruntés à Karamzine, mais la marche et le développement de la pièce rappellent le génie de Shakespeare. L'idée fondamentale de cette tragédie est le châtiment qui frappa Boris pour avoir assassiné le czarévitch. Le vengeur apparaît sous la figure du faux Démétrius, que Boris, troublé par ses remords, prend pour l'ombre de sa victime. La peinture des deux principaux personnages, Boris et le faux Démétrius, est imitée de Shakespeare. On peut en dire autant du songe de Grégoire, du monologue de Boris, de son entrevue avec Schouïsky, qui lui apprend l'apparition du prétendant, de la scène où le patriarche lui conseille de faire transférer à Moscou le corps de Démétrius et de celle dans laquelle Boris est appelé en jugement. C'est à l'influence de Shakespeare qu'il faut attribuer l'absence d'unité de lieu et de temps, nécessitée du reste par les événements, et la distinction peu

accusée entre les bons et les méchants; comme dans la réalité, le bien et le mal se mêlent dans les caractères des deux héros et des autres personnages du drame dont les discours et les actions, essentiellement dramatiques, rappellent par moments l'art scénique de Shakespeare. Les caractères de Schouïsky et de Marina, fiancée du prétendant, sont ceux qui offrent le plus de naturel et de fidélité historique. L'impression que produit ce drame ne saurait faire oublier que le sujet en est emprunté à une époque bien connue; il serait facile de signaler les contradictions qu'il présente, par exemple entre la conduite de Boris et son état moral, entre l'idée du poète et l'histoire.

Une autre époque sur laquelle Pouchkine porta ses regards est celle de Pierre-le-Grand. C'est à elle que se rapportent le poëme de *Poltava* et les nouvelles du *Cavalier d'airain* et du *Nègre de Pierre-le-Grand.* Les deux premières compositions sont remarquables par la beauté plastique, la netteté et le charme des descriptions; il se rencontre cependant de fréquentes contradictions dans l'exposition des idées. Le *Nègre de Pierre-le-Grand*, sous ce rapport, est supérieur; l'auteur y retrace avec justesse le penchant de Pierre pour la civilisation européenne et les usages étrangers. Le petit roman de la *Fille du capitaine*, dont le thème est emprunté au règne de Catherine II, fait connaître le côté extérieur de la révolte de Pougatchew, et renferme des esquisses, admirablement réussies, de la simplicité des caractères à cette époque. On peut reprocher aux principaux personnages, Pougatchew, Grinew, Schvabrine, Maria Ivanovna, d'être dépeints en traits trop larges. L'auteur ne touche presque pas au côté populaire de Pougatchew, bien qu'il écrive son histoire avec assez de détails. Dans la nouvelle intitulée *Doubrovsky* le genre de vie des anciens propriétaires est reproduit avec fidélité. Mais plusieurs caractères, de même que dans les *Nouvelles de Biélkine*, y sont peu naturels et visent à l'effet.

Dans toutes ces œuvres, Pouchkine fidèle à lui-même, éprouve une égale sympathie pour tout ce qui est beau, quelle que soit

la sphère dans laquelle il se manifeste. Pouchkine affectionne les types généraux, qui, ne gênant en rien son imagination, ne l'enferment pas dans un cercle de bienséances sociales. Cette remarque a surtout trait à toute une série de scènes où l'art se mêle au drame, comme dans le *Chevalier avare*, *Mozart et Salieri*, etc.

L'adoration de Pouchkine pour l'art pur n'empêcha pas son talent si varié de s'intéresser à maint aspect de la vie publique de son pays, témoin son chef-d'œuvre, *Eugène Oniéguine*, où il a dessiné le type du héros moderne, représentant de l'influence des idées européennes sur la société russe, retracé l'ancien monde qui tendait à disparaître avec son ignorance et ses vices, et dépeint la position sociale de la femme russe.

II. GRIBOIÉDOW.

La célèbre comédie de Griboïédow, le *Désagrément d'avoir de l'esprit*, était répandue parmi le public depuis longtemps déjà à l'état de manuscrit avant de paraître imprimée en 1823. Cette pièce par son idée fondamentale a quelque rapport avec *Eugène Oniéguine*. Le héros, pénétré bien plus profondément que celui de Pouchkine des principes modernes, et doué d'une énergie peu commune, entre en lutte ouverte avec l'ancien régime, qu'il traite avec un suprême dédain. Griboïédow, dont le talent se développa sous l'influence des théories pseudo-classiques, a pris pour idée-mère de sa pièce les opinions de Tchatsky et son amour pour Sophie. C'est sous cet aspect que la comédie se déroule en quatre actes agencés en majeure partie au moyen de longs dialogues. Plusieurs personnages secondaires de la pièce ne prennent aucune part aux relations qui existent entre Tchatsky et Sophie; les questions qu'il ne cesse de lui adresser sur l'objet de son amour sont monotones et fatigantes. Cette intrigue surannée affaiblit l'impression et rabaisse la pièce au point de vue de l'art. Le sens tel qu'il apparaît, est le contraste que présentent la jeune et la vieille

génération. Les membres de cette dernière sont tous des gentilshommes de Moscou, élevés à la française, vétilleurs, occupés d'intrigues et de commérages, ne pensant uniquement qu'à conserver leur réputation et à consolider leur position. Ils participent peu à l'action de la pièce, mais leurs caractères sont tous taillés dans le vif et parfaitement soutenus.

Famoussow, le représentant de cette classe, comme Répétilow est celui de la „jeunesse instruite“ est le type du père soucieux et du fonctionnaire intelligent. Il s'applique à donner à sa fille une éducation soignée, d'après les principes alors en vogue, et à lui trouver un parti convenable, autrement dit, à la marier à un homme riche et considéré. Quant à ses fonctions, il les considère sous l'aspect des avantages personnels qu'elles peuvent lui rapporter; il ne parcourt jamais ses papiers, et s'il les signe ce n'est que pour en être plus vite débarrassé. Préoccupé à maintenir sa place dans le monde, il ne se lie qu'avec ceux dont le frère monte rapidement en grade, ou dont la tante joue un rôle brillant dans la haute société. Les qualités morales ne sont pour lui qu'affaires secondaires: il estime Tchatsky, avec son radotage, un homme dangereux, un voltairien, un carbonaro, tandis qu'il traite Moltchaline comme un membre de la famille à cause de sa modération et de son exactitude. L'idéal de Famoussow est un certain Maxime Pétrovitch, qui, malgré sa richesse, son rang et son orgueil, savait se courber à propos; ce talent le fit réussir, et lui donna à son tour le moyen de protéger les autres. Moltchaline a le même caractère que Famoussow, mais plus prononcé. Sans candeur et sans passion, il agit avec discernement, modération et sang-froid, rampe devant les gens influents, est prêt à rendre service à chacun, n'émet jamais ses opinions; grâce à cette tactique, il est choyé dans la maison du hautain Famoussow, y a sa chambre, jouit du droit de caresser les petits chiens des dames de distinction, et de faire la partie de whist avec de vieilles douairières gonflées de suffisance. Il avance promptement en grade, et reçoit des gratifications. Scalozoub est aux yeux de Famoussow un gendre de prix, car il est colonel, malgré le

peu d'années de service qu'il compte; en réalité ce n'est qu'un grossier ignare qui ne comprend que son métier de soldat; encore sait-il à peine distinguer les régiments par leurs uniformes. Sa bêtise ne l'empêche pourtant pas de tirer de sa position le plus d'avantages possible. Platon Mikhaïlovitch est un mari bonasse et sans caractère, obéissant en tout à sa femme et toujours de l'avis des sots. Zagorétzky, hâbleur, joueur, fripon, veut plaire à tout le monde, promène partout ses mensonges, qu'il débite avec un aplomb naïf, parfois avec l'ardeur de la conviction; il est content d'apprendre la nouvelle de la prétendue folie de Tchatsky, qu'il va propageant, en l'embellissant de détails de son crû. C'est ainsi qu'il soutient le rang qu'il occupe dans la société. Les rôles de femmes sont moins importants, mais Griboïédow les peint avec une habileté remarquable. Natalie Dmitrévna, femme de Platon Mikhaïlovitch, est le type de la futilité mondaine mélangée de sentimentalité romanesque et hypocrite. Elle semble bonne, charmante, sensible, et a l'air d'adorer son mari; au fond ce n'est qu'une créature sotte, bornée, ne s'occupant que de bals et de toilettes; elle tyrannise son niais de mari, pense et parle pour lui, le force à rester au bal jusqu'après minuit et à danser à son commandement. Madame Klestakow, tante de Sophie, est un vieille décrépite, qui va au bal avec sa jeune négresse et son petit chien, à laquelle il faut des joujoux comme à une petite fille, et que les cancans seuls intéressent. Plusieurs autres personnages d'une réalité frappante paraissent encore sur la scène; il en est d'autres auxquels Famoussow et Tchatsky font allusion dans leurs monologues.

Le cercle d'amis de Répétilow n'est pas supérieur à la société que reçoit Famoussow, bien qu'il se considère comme tel. Cette jeunesse n'a qu'un but, celui d'éblouir et de briller par sa hardiesse et son prétendu libéralisme. L'un joue à l'Anglais en parlant à travers les dents, et en portant la barbe courte; un second se croit un grand génie, pour avoir fait paraître dans un journal un article intitulé *Aperçu sur quelque chose;* un troisième, homme essentiellement pratique, est voleur

de nuit, duelliste, et, malgré qu'il n'ait pas les mains bien pures, ne fait que de parler de sa probité. Ces messieurs sont membres du club anglais, où ils discutent des questions importantes, sur l'institution du jury, sur Byron, etc., et tout cela dans quel but? „Nous faisons du bruit, du bruit, mon cher", répond Répétilow à Tchatsky. Ressemblant en ceci aux gens sérieux du cercle de Famoussow sauf leur brin d'instruction, ils ont conservé toutes les anciennes habitudes seigneuriales; ils veulent avoir l'air d'Européens, mais toute leur civilisation n'est qu'un masque maladroitement appliqué sur le visage. Ils veulent briller par leurs idées modernes et ne réussissent qu'à prononcer des phrases sonores et creuses, à s'agiter et à crier; leurs efforts se bornent pour tout résultat à lancer un petit vaudeville. Les Famoussow et consorts regardent ces jeunes gens du haut de leur pitié, et les traitent de bavards, incapables de se créer une carrière.

Griboïédow dessine tous ces types avec habileté, mais ne les développe pas assez. Tchatsky, l'idéal de l'auteur et le critique de cette génération, ne rencontre qu'une fois Famoussow, au second acte, et encore cette entrevue des représentants de deux époques divergentes n'a-t-elle aucune importance; au troisième acte Tchatsky ne se montre presque pas; l'interrogatoire qu'il fait subir à Sophie, cherchant à connaître celui qu'elle aime, ne le met pas en opposition ouverte avec le milieu qui l'entoure. L'état d'irritation où il se trouve, et qui donne lieu à de si faux bruits est un motif insuffisant pour produire l'éclat et la rupture qui s'ensuit. On est tenté de se demander pourquoi tant de tapage, pourquoi s'en prendre à un Français de Bordeaux, s'emporter à propos de fracs, de mentons rasés, et de s'avouer que cette société si bafouée n'avait pas tellement tort, après tout, de traiter Tchatsky d'insensé. Si, au point de vue de l'art, la comédie de Griboïedow a à encourir de la critique un jugement sévère, elle occupe le premier rang comme tableau historique de la société de Moscou vers 1820.

III. LERMONTOW.

Lermontow, né en 1814, perdit sa mère à l'âge de trois ans, et fut élevé par sa grand-mère, qui l'emmena au Caucase. Il fit ses études à l'université de Moscou, puis à l'école de cavalerie de St-Pétersbourg, et devint officier de hussards. Il mena depuis lors une vie de distractions partagée entre le grand monde, et de gaies réunions de camarades. En 1837, il composa à propos de la mort de Pouchkine une pièce de vers qui le fit connaître, mais sur quelques variantes qu'il y ajouta il fut exilé au Caucase. Il subit encore un second exil pour un duel et succomba à un autre duel en 1841, à l'âge de 27 ans. Encore enfant, il lisait Byron dans l'original; vers 1830 il avait déjà écrit la plus grande partie de son poëme du *Démon*, mais son joyeux train de vie entrava beaucoup le développement naturel de son talent. Le trait saillant de son caractère était un amour-propre maladif; il n'en éprouvait pas moins du mépris pour les frivolités du monde, et était capable d'élans généreux. Ces diverses qualités lui suscitèrent plusieurs querelles qui ne firent qu'augmenter son irritabilité. Lermontow, d'après les tendances qu'expriment ses vers, a de la ressemblance avec Pouchkine, tel qu'il fut jusqu'en 1825. C'est le même désenchantement, le même enthousiasme pour la beauté de la femme et celle de la nature. Quant à la forme, la divergence qu'expliquent des particularités de tempérament et de circonstances, est sensible entre les deux poètes. Pouchkine, même avant 1825, s'inspirait souvent de sujets blessant le moins possible la réalité qui l'entourait; ce goût pour le calme et la paix ne fit qu'aller en augmentant. Lermontow, au contraire, se mit de plus en plus en opposition avec le milieu dans lequel il vivait; il cherchait la lutte et non la tranquillité. Le scepticisme de Byron, qui fit tant d'adeptes dans la seconde moitié du XVIIIe siècle le fascina aussi, et peu d'écrivains se laissèrent entraîner autant que Lermontow jusqu'à la dernière extrémité du désenchantement et du doute. Lermontow sut cependant trouver, sur la route de sa vie agitée, de ces objets qui peuvent apaiser les

orages du cœur et de ces sentiments qui consolent l'âme du poète que le monde a poussé au désespoir, tels que les beautés mystérieuses de la nature, un cœur qui aime, une volonté de fer, un courage énergique, résolu à la lutte et aux sacrifices.

La plus belle de ses premières compositions est le *Démon.* Tandis que Pouchkine empruntait de préférence à Byron les signes extérieurs du découragement, Lermontow se complut dans les profondeurs de la négation. Le Démon, chassé du ciel, erre dans le monde, fait le mal par plaisir, contemple d'un regard dédaigneux et haineux les beautés du Caucase; il s'attriste en pensant aux beaux jours passés, lorsqu'il aimait et croyait; il s'ennuie de faire le mal, car il ne rencontre nulle part de résistance. C'est une espèce d'artiste malfaisant, qui aime à mal faire par distraction ou par bravade. A la vue de la belle Tamara, il comprend toute la sainteté de l'amour, de la vertu, de la beauté; devenu amoureux, il agit comme un simple mortel. Son âme, peu à peu accessible au bien, éprouve de pures émotions et cependant il ne cesse d'exercer partout sa méchanceté, et de rechercher la solitude. Ce poëme renferme tous les souvenirs de jeunesse de Lermontow, ses impressions de voyage au Caucase. les sentiments qu'il ressentit en lisant Byron, ses rêves sur l'amour et le bonheur, son culte pour la beauté, la conscience de sa force. L'amour de l'auteur pour la retraite, son dédain du monde, son penchant pour le doute, qui forment les côtés sombres de son caractère, sont adoucis par l'adoration qu'il témoigne pour la femme aimée. Les mêmes sentiments se retrouvent dans d'autres de ses poésies, ainsi dans le *Songe de Valérika.*

Les descriptions du Caucase jouent un grand rôle dans le poëme des *Mtzyri,* peuplade montagnarde dont les caractères ne pouvaient se développer qu'au sein d'une nature riche et majestueuse. Mais la nature, pour Lermontow, n'a que peu de signification par elle-même, elle ne l'intéresse qu'au point de vue de l'idée de liberté et de force morale prise dans son ensemble. Le Mtzyr déborde d'énergie et pousse le sens de l'indépendance et du beau jusqu'au raffinement. Ce poëme,

considéré sous un aspect exclusif, de même que celui du *Démon*, présente des contradictions; si on l'étudie au contraire dans ses relations avec les sentiments du poète, on y trouve l'expression d'une âme énergique, avide d'espace et de liberté, passionnée pour la nature. La vue d'une panthère excite les instincts belliqueux et sanguinaires du héros. Oubliant sa fatigue, il écoute dans le torrent la voix du petit poisson qui l'appelle à lui, et l'invite à partager sa vie vagabonde où tout est plaisir et bonheur. Ces élans vigoureux d'un cœur qui a besoin de large et se consume dans une lutte stérile, apparaissent au premier plan. En comparant le sujet des *Mtzyri* avec celui du *Démon*, l'idée fondamentale qui en ressort est la recherche d'un genre de vie d'accord avec les aspirations naturelles du cœur et de l'âme et qui puisse les satisfaire. Plusieurs des poésies de Lermontow retracent brillamment son amour de la nature, sur laquelle il reportait toute sa passion, comme par exemple dans *Roussalka* (1836), les *Dons du Térék* (1839), le *Pin* (1840). Lorsqu'il a à dépeindre des caractères comme celui du Mtzyr, il les représente au milieu des steppes sauvages et des montagnes du Caucase; la lutte opiniâtre des montagnards qui défendaient leur indépendance, et leur indomptable fierté lui fournissaient des types à la manière de Byron et fidèles en même temps à la réalité. La légende du *Fugitif* (1841), *Borodino* (1837) et l'admirable ballade du *Chant du tzar Jean Vassiliévitch* trahissent aussi la préférence du poète pour les caractères énergiques.

Son penchant pour Byron, son amour des jouissances, son adoration de la beauté idéale, son plaisir à se livrer à la contemplation de la nature, son attrait pour tout ce qui est sincère et ce qui favorise la libre expansion de la puissance humaine, tous ces divers sentiments témoignent que le milieu où vivait Lermontow était loin de satisfaire ses goûts. Lermontow était persuadé, comme l'attestent ses *Trois palmiers*, (1839) que le beau et le bien se gâtaient au contact du monde. Cette conviction est encore plus clairement exprimée dans la pièce consacrée *A la mémoire de A. J. Od.......y* (1830),

qui, né pour les belles espérances de la poésie et du bonheur, se laissa séduire par les plaisirs bruyants de la vie; Od.....y, bientôt dégoûté, fuit cette société égoïste qui avait enchaîné son âme, rechercha la retraite et se prit à aimer le bruit de la mer, le silence des steppes, et les arêtes bleues des montagnes. Lermontow, lui aussi mécontent de la société, tenta d'entrer en lutte avec elle, sans avoir une idée nette des questions sociales qui se débattaient sous ses yeux. Il dirigea volontiers ses traits contre ces jeunes gens qui veulent impressionner le vulgaire, par le récit des blessures de leur cœur, le délire de leur âme malade, et l'irritation de leur pensée captive, et assura que cette douleur factice n'est rien en comparaison des souffrances réelles de la masse du peuple. Il éprouvait, malgré sa sévérité à leur égard, un certain intérêt pour ces plaintes de jeunes esprits, comme on le voit par la pièce du *Premier Janvier* (1840). Les vers intitulés le *Poète* (1839), *Rêverie* (1838), prouvent qu'il comprenait la mission du poète et qu'il voulait la remplir dignement. Dans la première de ces poésies il dit que le devoir du poète n'est pas d'écrire pour l'amusement ou pour l'argent, mais pour être utile à la société; ses nobles pensées doivent circuler dans la foule et en exprimer les besoins. Dans la *Rêverie*, Lermontow caractérise en termes vifs et concis les défauts saillants des lettrés d'alors. A l'opposé des hautes classes, Lermontow aime le commun du peuple qui vivait en dehors de la civilisation. Les contradictions et le manque de clarté des idées du poète témoignent que malgré sa résolution de lutter contre le mal général, il était encore incertain sur les principes à l'aide desquels il devait agir, et se rendait imparfaitement compte de ce qui provoquait son indignation.

En comparant Pouchkine et Lermontow au point de vue de la forme, on trouve que le premier offre plus de variété dans les thèmes de ses inspirations, dans les sphères sociales où il les puisait et dans les rhythmes de ses vers. Chez Lermontow domine la satire grave, sans ironie railleuse; ses aspirations refoulées et concentrées donnèrent à sa poésie cette force

entraînante que présentent rarement les premières productions de Pouchkine; les particularités de son style consistent dans la légèreté et la simplicité de la forme, la sonorité métallique du vers, la pureté du coloris qui réussit à reproduire merveilleusement les traits les plus saillants des objets.

L'ouvrage où Lermontow exprime ses idées sur la société est son célèbre roman du *Héros de notre époque*. Les parties les plus captivantes de ce livre consistent dans les descriptions des montagnes du Caucase, des mœurs de ses habitants et des contrebandiers qui infestaient la contrée, et dans les peintures des caractères d'Azamat, de Kazbitch, si énergiques et si hardis, et de ceux de Béla et de Maxime Maximitch. Ces deux derniers personnages ont beaucoup de ressemblance entre eux; natures séduisantes, ils ont l'un et l'autre un cœur aimant, une simplicité d'esprit naïve, presque enfantine; la première nous charme par l'ardeur de son cœur et sa résolution à tout sacrifier pour l'homme qu'elle aime, le second par sa bonté et sa douceur; la physionomie de Maxime Maximitch surtout est dessinée avec relief, ampleur et originalité; dans quelques endroits seulement, l'auteur prend la place de son héros. En opposition à ces figures adorables de simplicité et de grâce le poète présente Pétchorine, Grouchnitsky, la princesse Mary. Pétchorine est le type de l'homme du monde, écrasé par une destinée hostile; de la description qu'en fait Maxime, on est plutôt porté à admettre que c'est un gentilhomme riche et corrompu qui a passé sa jeunesse à rechercher des jouissances peu relevées, que c'est chez lui désir de poser, hypocrisie, que d'assurer qu'il est malheureux, qu'il souffre beaucoup, que les plaisirs et l'étude l'ennuient. Sa haine pour Groutchnitsky provient de ce que Pétchorine, malgré les prétendues victoires qu'il dit avoir remportées sur les femmes, est jaloux de la bonne opinion que la princesse Mary a de cet homme. Celle-ci s'éprend sincèrement de Pétchorine et s'attend à ce qu'il l'épouse; mais lui refuse, engagé à la légère dans des relations intimes avec Véra, au tempérament nerveux et à l'irritabilité maladive de laquelle il se complaisait; l'amour de Véra avec ses prières, ses frayeurs, son

désespoir et sa folle sentimentalité servait de narcotique et d'excitant à ses esprits blasés: Il avait soif d'être impressionné par de fortes sensations qu'il cherchait même dans les phénomènes de la nature.

Pour bien comprendre Pétchorine, son caractère doit être envisagé sous plusieurs aspects différents, comme type social et au point de vue des propres idées de l'auteur qui a fait de ce héros une création originale. La richesse avait de bonne heure donné à Pétchorine la facilité de jouir de tous les avantages que donne l'éducation, et de toutes les commodités de la vie, mais son instruction avait été superficielle et mondaine, son temps avait été employé à de frivoles amourettes, et à des plaisirs vulgaires jusqu'au moment où il en fut entièrement rassasié. Pétchorine était un mélange singulier de brutalité audacieuse, de politesse française et d'idées byroniennes mal comprises et dénaturées par un milieu social auquel elle étaient étrangères. Ces vagues notions n'engendrèrent que le vide et la fatigue de l'esprit et du cœur, mal moral, qui selon les tempéraments apparaissait sous la forme de l'ennui sentimental ou du sombre désespoir, et dont les Pétchorine se paraient comme d'un habit à la mode. Lermontow, qui connaissait toutes les faces de cette inanité, la fit ressortir dans les actes de Pétchorine dont il allait jusqu'à fausser le caractère. N'ayant pas encore réussi à se soustraire entièrement au prestige de la frivolité du monde, et d'un autre côté obéissant à l'impérieux besoin d'aspirations plus saines, il décrit Pétchorine sous les traits d'un homme qui n'a cependant pas perdu toute force morale, malgré sa mauvaise éducation et son séjour au milieu d'un entourage vain et léger. Grâce à la lecture de bons livres, grâce aussi à son énergie naturelle, Pétchorine prit sérieusement à cœur les idées que le monde n'approuvait qu'hypocritement. Il ne sut toutefois pas les mettre en pratique; la société trop corrompue tournait en ridicule ses élans généreux. Il n'emporta de cette lutte que le mépris pour l'humanité et un doute amer sur la possibilité de faire le bien. Mais comme son énergie avait besoin d'agir, elle déborda à l'extérieur et se consuma

en efforts stériles. Lermontow ne voulait pas s'écarter de la réalité et chercha autour de lui des modèles qui pussent exprimer ses idées de négation; il en trouva, et malgré l'immense distance qui les séparait de son idéal, le poète en attribua quelques traits à son héros. Le caractère de Pétchorine est aussi peu défini que celui du Démon et se contredit fréquemment. Pétchorine, malgré ses principes négatifs, est vain, frivole, et égoïste; comme roué du grand monde, qui a recueilli par-ci par-là quelques chétives notions, il s'exprime parfois d'une manière trop profonde ou trop abstraite; comme égoïste spirituel, il se dément souvent par ses sottises désintéressées.

Dans le *Héros de notre époque*, Lermontow en transportant son Démon dans la vie réelle sur laquelle s'appuie son système de négation, rend intelligible la signification de ce prétendu byronisme adapté à la société russe. Pétchorine est supérieur à Oniéguine: Pouchkine, en présentant ce viveur frivole fatigué de la vie, ne fait connaître ni le milieu dans lequel il se trouvait, ni les actes qui auraient pu expliquer clairement son caractère; le héros de Lermontow est pris sur le vif, et dans des situations diverses. L'ennui de vivre, qui revêt tous les aspects d'une protestation contre les vanités de ce monde, est exprimé avec bien plus de saisissante vérité par Pétchorine que dans les vers de Pouchkine.

IV. KOLTZOW.

Koltzow est l'un des poètes les plus célèbres de l'époque de Pouchkine. Sa muse est celle du peuple: ses chansons reproduisent avec vie et sincérité une foule de traits de l'esprit national. En comparant les poésies de cet écrivain avec les chansons populaires on y retrouve les mêmes thèmes plus ou moins diversement modulés, tels que le sort infortuné de la jeune fille, l'amour mélancolique de l'adolescent, et l'audace qui brave la destinée. La différence que l'on remarque dans l'exposition du sujet provient de ce que les poésies de Koltzow

reflètent le coloris de son sentiment vif et profond, tandis que le lyrisme populaire, sous sa forme objective, présente simplement les faits sans les commenter ou exprimer l'impression qu'ils produisent sur l'âme. Le ton des chansons populaires qui décrivent l'amour de la jeune fille, est triste et élégiaque : la vie est représentée écrasée par le joug pesant de la réalité ; dans Koltzow, l'amour apparaît sous son aspect le plus poétique et le plus joyeux et donne même une couleur éclatante au tableau du désespoir le plus sombre; ces particularités tiennent à ce que Koltzow, qui aima deux fois, goûta le plus de bonheur avec celle dont il fut le plus éperdûment épris. Comme moins subjective la chanson populaire dépeint les sentiments de la femme avec une variété plus épique.

La nature joue un grand rôle dans l'exposition du sujet des chansons de Koltzow; le peuple, sur lequel son influence agit profondément, est en relations directes avec elle; elle devient pour lui une sorte de personnification qui prend part et s'intéresse à tous les tourments de sa vie. Ce rapprochement intime empêche le peuple, comme le témoignent les chants populaires, de considérer la nature comme indépendante de sa propre volonté; il ne s'habitue pas à raisonner l'action psychologique qu'elle exerce sur lui. Koltzow, au contraire, est tout à la fois poète et philosophe.

Le thème favori de ses poésies, de celles que Bélinsky appellait *rêveries*, est le doute faisant place à un calme religieux; cet état du développement intellectuel montre que l'homme commence à sortir de la période de relations directes et inconscientes avec la nature. Koltzow étudie la nature et la vie sociale à un point de vue idéal tout à fait nouveau; on s'en aperçoit dès les premiers vers de la pièce intitulée le *Temps de l'amour*, qui retrace l'influence magique de chants merveilleux inintelligibles pour la belle jeune fille; les steppes sont parées de fleurs, et peuplées d'oiseaux dont le gazouillement enchanteur la berce et la fascine. En outre, les croyances populaires sur les vertus des simples et des herbes font place dans les vers de Koltzow à des relations plus idéales avec la nature.

Les chansons qui dépeignent l'amour du jeune homme sont plus riches sous le rapport du fond. Cette préférence marquée de Koltzow pour le lyrisme populaire s'explique par la vie même du poète, par un premier amour malheureux qui attrista sa jeunesse, et par le despotisme paternel qui entrava la marche naturelle et régulière de son talent. La vie réelle lui fournissait partout, dans la famille comme dans la société, de nombreux exemples de l'individualité opprimée; d'ailleurs, la littérature parlait depuis longtemps de la jeunesse vigoureuse du peuple, qui croissait et se fortifiait peu à peu malgré le joug qui pesait sur lui. Parmi les chansons qui retracent le sort infortuné de l'adolescent, les unes charment par leur lyrisme et la force du sentiment, d'autres sont de courts récits, où la poésie populaire s'étale dans toute son abondance.

Les meilleures de ces dernières sont les chansons où la forme épique du récit prend celle plus animée et plus hardie du drame; elles dépeignent la vengeance, la jalousie, un enlèvement ou un mariage malheureux, comme dans le *Malheur au village*, la *Chaumière*, la *Chanson du brigand*, la *Fuite*, etc. Dans quelques-unes le poète, pour être fidèle au caractère national, décrit ces élans désespérés de la passion, qui poussent aveuglément l'homme dans le péril; l'état grossier et peu éclairé où vivaient les masses et le joug pesant qui les opprimait faisaient que la force se manifestait plutôt par des éclats d'audace que par un courage froid et calculé. La *Fuite* et la *Chanson du brigand* rappellent les chansons des Cosaques. Le brigand n'est arrêté ni par le Volga, ni par les sombres forêts, ni par les tourbillons de neige, car il aime éperdument une jeune fille de Novgorod. Il l'engage à fuir et à le suivre; celle-ci, par amour pour lui, est prête à quitter ses parents. D'autres chansons ont un caractère tout à fait différent; le poète, cédant à ses propres sentiments, veut plutôt se réconcilier avec la vie, que lutter contre elle. L'amour, pour Koltzow, est une éternelle harmonie qui doit mettre l'homme d'accord avec lui-même, avec la nature, et guérir les plaies de ce monde par l'idée de la famille; aussi le jeune homme ne doit-il chercher

l'amour que dans le bonheur domestique. La chanson du *Faucheur* représente un jeune et riche paysan à la recherche d'herbes magiques; il veut épouser la fille du staroste, pour laquelle il amasse toutes ces richesses. Le père lui ayant refusé la main de sa fille, il tombe en tristesse, aiguise sa faux et se dirige vers le Don, où se réfugiaient autrefois tous ceux qui voulaient être libres; il ne recherche ni les plaisirs, ni les débauches avec ses compagnons, mais parcourt les steppes „avec sa faux aiguisée.“ Ce n'est plus un aventurier qui dépense inutilement ses forces en errant non sans danger dans les forêts, mais un héros qui s'adonne aux travaux de la campagne, avec un courage aussi ardent que son amour. L'idée de l'auteur, c'est le travail fondé sur l'amour et le bonheur de la famille. La chanson du *Temps de l'amour* retrace aussi les côtés heureux de la vie domestique; bien que le vieux père se montre entêté, et dise: „C'est impossible! attends ton tour“, le printemps exerce son charme sur la jeune fille et l'amour est plus puissant que toute volonté.

Les chansons de Koltzow, indifférentes en général aux divers aspects de l'existence publique du peuple, s'attachent de préférence à décrire la vie privée et domestique. Le poète excelle à peindre l'âme de l'infortuné, dont la tristesse provient de la pauvreté ou des rigueurs du sort. La pensée fondamentale de ces chansons est la soif d'action et le sentiment de forces dont l'homme ne sait comment faire usage. Le travail et le bonheur de la campagne sont représentés sous de séduisantes couleurs dans la *Chanson du laboureur*, la *Fête des paysans* et la *Moisson*.

V. GOGOL.

Gogol, fils d'un petit propriétaire du gouvernement de Poltava, naquit en 1810. Il fit ses premières études au gymnase de Niéjine, où il s'occupa plus volontiers de littérature que de sciences; il passait son temps à lire, à composer des vers, à

rédiger un petit journal, et se fit en outre une réputation comme acteur au théâtre d'amateurs de la ville. Il passait ordinairement ses grandes vacances d'été chez son père ou chez les propriétaires du voisinage, gens peu instruits, mais au milieu desquels il put étudier la vie du peuple russe dans sa simplicité patriarcale. Après avoir terminé ses classes, Gogol se rendit à St-Pétersbourg, où il espérait débuter dans les lettres ou sur la scène; mais ni l'un ni l'autre de ces projets ne lui réussit et il dut se contenter des faibles appointements qu'il recevait comme employé subalterne au Ministère des apanages. Occupé du matin jusqu'au soir, il n'eut que fort peu de temps à sa disposition pour se livrer à l'observation du caractère et des mœurs de la capitale. Joukovsky et Pouchkine heureusement lui fournirent l'occasion d'améliorer sa situation précaire: Gogol obtint l'autorisation d'enseigner publiquement et donna ses premières leçons à l'Institut patriotique, puis à l'Université, mais sans remplir ses fonctions avec beaucoup d'éclat. Grâce au concours de Pouchkine, Gogol put faire imprimer ses *Récits sur les mœurs des Petits-Russiens.* Il étudiait en même temps avec un soin particulier l'histoire de l'Ukraine, et le fruit de ses travaux fut une nouvelle intitulée *Tarass Boulba.* En 1835 il fit représenter sa comédie du *Réviseur*, qui eut un grand succès. Peu de temps après Gogol dut partir pour l'étranger afin d'essayer de rémettre sa faible santé et séjourna longtemps en Italie, où il se consacra entièrement à son roman des *Ames mortes*, qui parut en 1841. Depuis lors l'état de sa santé s'aggrava de plus en plus, son esprit perdit de sa lucidité; on s'en aperçoit facilement en lisant les différentes lettres qn'il adressait à ses amis et qui furent publiées en 1846. Gogol continua encore à s'occuper de littérature, mais il brûlait le lendemain ce qu'il avait écrit la veille. Il devint hypocondre et contracta des habitudes de dévotion qui finirent par tourner en manie. Il mourut à Moscou en 1852.

Gogol, par le caractère de son talent et ses opinions, appartenait à l'école de Pouchkine et de Lermontow, dont il était le contemporain. Mais au lieu de chercher à dépeindre le beau

idéal, il s'appliqua au contraire à décrire tout ce qui dans la société russe lui apparaissait comme l'expression de la réalité. Il ne prit cependant pas pour types les caractères vicieux ou méchants, mais choisit plutôt ses modèles parmi les gens ordinaires sans cesse occupés de minuties et de banalités. Son point de vue est objectif: tout en faisant ressortir combien ses personnages dans leurs particularités s'éloignent de l'idéal, il ne manifeste pas les sentiments que ce contraste fait naître en lui-même. Sa manière de procéder émotionne vivement le lecteur, qui se doute que l'auteur, sous les dehors de la gaîté, dissimule et refoule au fond de son cœur la pitié amère qu'il éprouve pour tout ce monde adonné aux futilités de la vie. Gogol, par l'impression que produit la lecture de ses œuvres, est supérieur à Von-Vizine, à Krylow et à Griboïedow et l'influence qu'il exerça sur la littérature russe est immense: dès lors, elle commença à étudier les questions qui intéressaient les différentes classes de la société, à dévoiler les imperfections qui se présentaient à chaque pas et qui déjà depuis si longtemps entravaient les progrès de la prospérité nationale; ce fut Gogol qui inspira à la société russe le désir de se mieux connaître et de s'améliorer.

Les œuvres de Gogol, à les juger d'après la marche du développement littéraire de l'auteur, se classent en trois catégories. A la première appartiennent les récits sur le genre de vie des Petits-Russiens; à la seconde les nouvelles sur les mœurs de la bourgeoisie de la capitale; à la dernière la comédie du *Réviseur* et le roman des *Ames mortes* dont le sujet est emprunté à la vie des propriétaires et des employés de province.

Au milieu de toutes les contrariétés qu'il eut à subir dans les premiers temps de son séjour à St-Pétersbourg, il remémore avec un extrême plaisir les souvenirs de sa jeunesse, qu'il retrace avec une animation extraordinaire dans ses tableaux de la nature et des mœurs de la Petite-Russie. Les sites de l'Ukraine sont dessinés de main de maître, entre autres sa description d'une belle nuit d'été dans cette contrée, celle du

fleuve du Dniéper, etc. Les différents types des Cosaques Zaporogues au caractère indolent, les us et coutumes et les traditions populaires qui se rattachent aux devins et aux sorcières ou qui parlent de trésors cachés, sont reproduits avec une grâce imagée et un charme séduisant. Ces récits ne contiennent pas encore cette verve humoristique qui caractérise sa seconde manière, mais ils expriment avec simplicité et enjouement l'intérêt que Gogol ressent pour les personnages qu'il met en scène. S'inspirant de Pouchkine et de Joukovsky et sous l'influence de souvenirs d'enfance, Gogol se laisse souvent entraîner dans un monde fantastique; aussi plusieurs de ces récits sont-ils exclusivement remplis de scènes de sorcellerie et de magie. L'un d'eux, *Vii*, a à son début un caractère satirique qui rappelle le *Boursier* de Naréjny: Gogol y décrit les habitudes du séminaire avec ses philosophes, ses théologiens, ses grammairiens et ses rhéteurs. Un de ces philosophes rencontre une sorcière qui lui apparaît tantôt sous les traits d'une vieille femme, tantôt sous la forme d'une beauté remarquable; il l'assassine, mais par un étrange hasard il est désigné pour psalmodier les prières à ses funérailles: c'est à ce moment que des visions épouvantables viennent le tourmenter jusqu'à ce qu'il en meure d'effroi. Gogol éprouva toujours un secret penchant pour des sujets fantastiques de ce genre.

C'est aussi aux mœurs de la Petite-Russie que Gogol emprunta le thème de son intéressante nouvelle de *Tarass Boulba*, dans laquelle il retrace l'époque des Cosaques. Cette dernière production se distingue des autres en ce qu'elle renferme des éléments tragiques pris plutôt dans la vie réelle que dans un monde imaginaire et évite les tendances au comique, qui caractérisent presque toutes les œuvres de Gogol. Boulba est un de ces vieux guerriers de la bande des Cosaques Zaporogues tels que les dépeignent les chansons historiques de l'Ukraine. Il grandit librement au milieu des steppes, prenant part aux escarmouches qui avaient constamment lieu tantôt contre les Tatares, tantôt contre les Polonais. Son fils aîné,

Eustache, lui ressemblait; André, le cadet, sans être dépourvu de courage, était animé d'un tendresse de sentiments peu prisée à cette époque, où l'on ne cherchait à s'illustrer que par de hardies actions d'éclat. Au milieu de tous ces audacieux aventuriers, Gogol place la douce figure de la femme de Tarass: d'un caractère paisible, résignée, vivant isolée dans sa ferme, elle réfléchit et s'attriste sur le sort de ses enfants. Les plus beaux passages de ce livre sont ceux qui relatent la vie des Cosaques, insouciante et débauchée en temps de paix, active et fiévreuse lors d'une guerre. Gogol imite Homère dans le discours de l'ataman, dans la narration d'une famine à Doubno, en Pologne, dans les descriptions d'escarmouches entre Cosaques et Polonais. Son style épique et sévère rappelle les chants nationaux de la Russie méridionale.

Toute la délicatesse de l'humour de Gogol se manifeste dans ses nouvelles des *Propriétaires de la vieille roche* et de la *Querelle entre Jean Ivanovitch et Jean Nikiforovitch*, où est esquissée avec légèreté la vie oisive des vieux propriétaires, qui s'écoule en festins copieux, en tranquilles promenades dans leurs jardins, et en conversations banales. Les soins qu'ils apportent à commander le menu de leurs repas, qui semblent l'unique souci de leur existence, éveillent chez le lecteur le rire et la pitié. Gogol, en étudiant leurs travers, se met à leur place et dépeint en artiste les frivolités et les tracas qui les agitent et fait ressortir la pauvreté de leur esprit et l'inanité de leurs soucis. Aussi futile est leur vie, aussi futiles toutes les causes qui peuvent la troubler. Pulchérie Ivanovna est toute bouleversée à la nouvelle que son bien-aimé chat vient de disparaître une seconde fois, fait qu'elle juge être pour elle de sinistre augure; c'est un présage de mort. Sa santé déjà si affaiblie en est tout à fait ébranlée. Ici, Gogol décrit avec émotion les derniers moments de la vieille propriétaire et l'existence isolée du mari qui lui survit. Le lecteur ne rit plus, mais conserve gravée dans l'esprit l'image de ces vieillards dont le caractère est un mélange de vanité mondaine et de sensibilité vraie.

Les *Nouvelles pétersbourgeoises* reflètent les sentiments mélancoliques qui remplissaient le cœur du romancier, alors qu'il se trouvait presque sans ressources au milieu de cette société brillante et affectée de la capitale. Gogol est tout d'abord frappé de l'uniformité des caractères au point qu'il lui est difficile de distinguer un Russe d'un étranger; les conversations roulent sur les sections des ministères, sur les divers actes et fonctions des autorités, sur tous les détails du service. La nouvelle intitulée la *Perspective de Nevsky* décrit à merveille la physionomie animée de cette rue et l'impression opposée qu'elle produisit sur Pirogow et sur Piskarew. Le lieutenant Pirogow passe son temps à amuser des demoiselles au caractère léger de la classe moyenne, à briller dans les soirées données dans le monde des employés, à faire parade de ses faciles victoires remportées sur les cœurs féminins. Piskarew, lui, est un jeune artiste à l'âme ardente, doué d'un sentiment profond pour le beau, et qui prend au sérieux ce que d'autres ne considéreraient que comme un divertissement éphémère. Quoique étranger aux frivolités de cette vie mondaine, elle l'emportera dans son tourbillon, parce que le milieu sur lequel Piskarew espérait agir par l'influence de ses nobles aspirations est trop vulgaire pour saisir la délicatesse de ses sentiments. Piskarew, découragé, rêve au lieu d'agir; quoique son caractère témoigne de grandes capacités morales, il paraît faible et nul dans les diverses circonstances de la vie, n'ayant pas été éprouvé par les combats à livrer pour l'existence quotidienne. Le défaut de Gogol est de s'être trop laissé séduire par les beaux côtés de Piskarew et d'avoir attribué plus d'importance qu'il n'en fallait à des impressions recueillies dans une folle soirée de plaisir.

Le héros du *Portrait*, le peintre Tcharkow, dans ses luttes avec les besoins de la vie réelle et dans la pratique de sa vocation, est exclusivement guidé par le sentiment de l'art. Il vit dans la plus grande pauvreté; sa chambre n'est pas chauffée; il n'a pas même de quoi se procurer de la lumière. Son propriétaire impatienté le chasse. Tout d'un coup, l'artiste

reçoit de l'argent; il se met aussitôt à fréquenter les cabarets, loue un vaste et splendide appartement sur la Perspective de Nevsky, fait insérer dans les journaux de tapageuses réclames; bref, Tcharkow devient le peintre à la mode. Les succès qu'il obtient dans le grand monde, dont il sut flatter le goût frivole altèrent en lui l'instinct du beau; il ne pense plus qu'à s'enrichir et à étendre la réputation dont il jouissait; son talent sombra parmi les banalités auxquelles il se heurta comme à des écueils. La soif de se perfectionner par l'étude de la nature et une laborieuse assiduité disparut chez lui entièrement par suite de son manque de fermeté et de continuité dans le développement de son intelligence. L'idée de Gogol, dans cette nouvelle, était d'exposer l'empire qu'exerce le milieu social sur le caractère. Gogol s'est quelquefois laissé entraîner trop loin par son imagination fantastique, qui à certains moments prend des proportions monstrueuses; cette tendance doit être attribuée en majeure partie à l'influence qu'exerçait à cette époque sur l'art, un romantisme qui reconnaissait en toutes choses l'existence d'une force mystérieuse et surnaturelle.

Les nouvelles du *Manteau* et des *Mémoires d'un fou* dépeignent sous divers aspects plusieurs faces des mœurs de la classe moyenne de St-Pétersbourg. Le héros de la première, Bachmatchkine, employé subalterne, pauvre et modeste, consacre tout son temps et toute son activité à copier des documents judiciaires. Sa distraction provient d'un caractère timide et craintif et d'un complète inactivité d'esprit. Il est d'une grande douceur de tempérament, d'une bonté peu commune, consciencieux et infatigable au travail. Avec ces qualités il aurait pu se rendre utile dans la sphère modeste où il se mouvait. Mais son esprit s'est hébété et finit par être privé de tout ce qui constitue l'individualité de l'être humain. Bachmatchkine devint l'objet des railleries générales. La cause de ce fatal revirement réside dans la triste position sociale qu'il occupait, dans le travail machinal qui enchaînait complètement sa pensée, et dans la misère extrême où il végétait. Bachmatchkine ne s'attache avec un intérêt sincère qu'à l'idée du

manteau dont il doit faire l'achat pour se préserver de la gelée; l'acquisition de ce manteau est pour lui une question de vie ou de mort. On doit tenir compte à l'auteur d'avoir décrit un sujet aussi simple, non sous un aspect fantastique, mais en envisageant dans sa franche réalité le sort pénible du pauvre fonctionnaire. A côté de Bachmatchkine, Gogol place un personnage influent qui avait pour règle de conduite une sévérité excessive. Naturellement bon et aimable, le rang élevé qu'il occupait lui avait faussé le jugement; comme chez Bachmatchkine son esprit est devenu étroit, routinier, esclave de la forme, mais par un autre motif, par absence de pensées et d'occupations sérieuses.

Le héros des *Mémoires d'un fou*, Popristchine, a de la ressemblance avec celui du *Manteau*. Sa folie naquit le jour où il eut l'honneur de s'asseoir dans le cabinet de son directeur et de lui tailler des plumes. L'ameublement de l'appartement, l'extérieur distingué du directeur, la beauté de sa fille, le ravissent et le font tomber en extase. Aveuglé par ce luxe et cet éclat, Popristchine devient fou et éperdument amoureux de la fille de son chef. Ce n'est que dans cette situation d'esprit qu'il apprend à juger sainement les hommes et qu'il acquiert la conscience de sa dignité personnelle; il n'éprouve plus de crainte servile devant ses supérieurs, comprend clairement ce que vaut l'humanité, reconnaît que ces hauts fonctionnaires sont inférieurs aux gens du commun et que ce n'est que le rang élevé qu'ils occupent et les décorations qu'ils portent, qui constituent toute leur supériorité. Ses réflexions deviennent de plus en plus sombres et finissent par produire un amas d'idées et d'images désordonnées. Popristchine, privé de la raison, conserve comme auparavant sa bonté d'âme et sa sensibilité.

La comédie du *Réviseur* n'est rien moins que compliquée sous le rapport du fond et de l'intrigue. Cette simplicité du plan, cette unité dans le sujet de la pièce, dont toute l'action dramatique est concentrée sur l'arrivée impatiemment attendue du réviseur chargé du contrôle et de l'examen de la gestion

de l'administration provinciale, n'empêchent nullement que le caractère de chaque personnage, pris individuellement, ne soit celui d'un type dessiné avec une variété, une netteté et une vérité remarquables.

Le maire et Khlestakow jouent le principal rôle. Le premier a vieilli au service; loin d'être un sot, et malgré ses malversations, c'est un homme qui se pique de gravité; il est aussi un peu raisonneur. Les traits de son visage sont durs et froids, comme chez tous ceux qui ont débuté au service par les grades inférieurs. Concussionnaire habile, il connaît à fond toutes les manœuvres ingénieuses en usage dans l'administration. Dans l'attente du réviseur il met à profit sa vieille expérience; il devine et sait que ce sera au côté extérieur que ce dernier portera son attention; aussi déploie-t-il une activité fébrile dans ce sens. Différents entretiens qu'il a à ce sujet et les mesures qu'il ordonne de prendre mettent à découvert une foule d'indélicatesses et d'abus qui peuvent lui être imputés et qu'il traite avec légèreté. Tout cela ne l'empêche pas d'afficher beaucoup de dévotion et de jouer d'hypocrisie devant Khlestakow. Il est, de plus, d'un ignorance crasse, comme le témoignent la peur que lui cause son rêve des deux souris, sa foi stupide aux indices d'après lesquels Bobtchinsky et Dobtchinsky prennent Khlestakow pour le réviseur, l'image qu'il se forge de la vie qu'il ménera lorsqu'il obtiendra le titre de conseiller d'État, (qui correspond dans la carrière administrative au grade de général dans l'armée). La crainte que toutes ces fautes graves ne viennent à être découvertes le pousse à confesser ses nombreux péchés. D'après le proverbe que la peur ouvre de grands yeux, sous l'empire de cette terreur, ce maire si fin, si rusé, qui se vantait en lui-même d'avoir trompé trois gouverneurs, n'a pas su reconnaître en Khlestakow, le plus vulgaire des mortels, „un fainéant, un vaurien“ comme il le qualifie à la fin de la pièce. Khlestakow est un des types les plus originaux que Gogol ait su créer; nature remuante et bruyante dans sa première jeunesse, il devint, lorsque les cartes l'eurent ruiné, plus calme et plus soumis, supportant patiemment les

grossièretés de son vieux domestique Ossip, qu'il prie timidement d'aller au buffet et de tâcher de se faire donner encore une fois à dîner à crédit. Malgré la position désespérée où se trouve Khlestakow, il rêve encore à tenter la fortune et pense au moyen d'aller rendre visite à un propriétaire quelconque des environs, accompagné d'Ossip revêtu d'une livrée de laquais. Il s'effraie en apprenant la prochaine arrivée du réviseur; déjà la perspective peu séduisante de la prison pour dettes se présente à ses yeux et lui apparaît d'autant plus ignominieuse que depuis son court séjour dans cette ville il a déjà réussi à faire parler de lui. Outre sa simplicité et sa trivialité, Khlestakow se fait encore remarquer par une habitude de mentir poussée au point que le mensonge fait partie inhérente de sa nature, qu'il est pour lui un besoin et qu'il prend à ses yeux toutes les formes de la vérité. Par suite de la faiblesse de son caractère, il est constamment dominé par les circonstances; il a cependant un trait particulier, c'est une envie démesurée de poser, de se targuer, de vouloir donner le ton; à l'en croire, si la fortune lui était venue en aide, il serait devenu un héros en son genre. Il bavarde surtout dans la présence des dames, et pour leur plaire il leur débite toutes sortes de fanfaronnades. Divers passages de la pièce expliquent comment s'est formé ce caractère: Khlestakow avait été petit employé à St-Pétersbourg et il se vante d'avoir vécu en relations intimes avec le chef de section du ministère où il avait servi; à l'entendre, son unique occupation se serait bornée à passer deux minutes seulement à son bureau, etc. Il s'était développé au milieu de l'atmosphère artificielle de la capitale en compagnie de gens pour lesquels la vie consiste à pouvoir briller ne fût-ce qu'un instant, pour lesquels le sang aristocratique, la richesse ou le rang, avaient seuls droit à la considération. Le menu fretin entraîné par ce mouvement vertigineux se débattait dans le courant, et dépensait son dernier copec pour ramasser quelques miettes au moins, à ces fêtes que donnaient la mode et la vanité. Les jouissances de l'amour-propre d'alors étaient de dîner une ou deux fois par semaine

dans un restaurant fashionable, de pouvoir saluer à la promenade ou au bal un fonctionnaire d'un rang plus élevé, ou de dépenser à un riche habillement tout le revenu d'une année. Ces divers traits se retrouvent dans Khlestakow, qui reflétait toute la banalité du dandy de la capitale, sans posséder les moyens de faire durer cet éclat extérieur. Gogol introduit ce déclassé de St-Pétersbourg dans la société de province, où il pouvait produire de l'effet, grâce à une incroyable suffisance. Le caractère de Khlestakow contribue on ne peut mieux au but moral du drame. Le maire est cruellement puni, non-seulement parce qu'il a dû inutilement débourser, mais encore pour avoir été trompé par le plus nul des étourdis.

Les personnages secondaires de la pièce ont aussi été dessinés avec soin et concourent à merveille à l'intrigue et au dénoûment de la comédie. Arthème Philipovitch, inspecteur des hospices, est un fripon grave et dévot; sur son conseil les employés paraissent les uns après les autres devant le réviseur, lui le dernier de tous; il en profite pour dénoncer vilement ses collègues. Le juge Amos Féodorovitch, dans sa vénalité, accepte jusqu'à de jeunes lévriers et profite de la moindre occasion pour remplir ses poches; il a un peu de lecture, aussi exprime-t-il ses opinions d'un air important; il est même légèrement esprit fort. Mais en présence de Khlestakow il perd contenance et oublie toute son éloquence, et tenant en main l'argent qu'il veut offrir au réviseur, il se recommande intérieurement à Dieu. L'inspecteur des écoles Luc Loukitch est un homme peureux au dernier degré; en sa qualité d'instituteur de la jeunesse, on le prie de se présenter le premier chez le réviseur; il allègue qu'il ose à peine parler avec tout fonctionnaire qui lui est supérieur en grade. Le naïf maître des postes, qui a le défaut de décacheter les lettres par curiosité, si minime que soit son rôle, est indispensable au dénoûment, car lui seul pouvait ouvrir la lettre de Khlestakow qui explique tout. Bobtchinsky et Dobtchinsky sont deux intimes, les plus grands bavards de la ville; propriétaires aisés et désœuvrés, ils passent leur temps à recueillir les cancans de la

localité; l'arrivée d'un étranger, descendant à l'hôtel, les réjouit fort; ils y voyaient une occasion de parler et de faire parler. Ils accourent chez le maire à point pour que la nouvelle qu'ils apportent produise un effet extraordinaire. La femme et la fille du maire sont deux dames, occupées de futilités, d'une curiosité avide, et absorbées dans les modes et la toilette. La mère veut rivaliser avec sa fille par son faible pour les belles moustaches, les compliments, les jolis vers et autres amabilités de ce genre. Le caractère de chacune se manifeste dans le différend qui s'élève entre elles à propos de toilettes qu'elles doivent mettre. La mère voudrait en appeler à son autorité pour décider la question, mais le désir de paraître jeune, elle aussi, la décide à rester au même rang que sa fille, et à ne pas user de sa prérogative. Elle se vante d'avoir autant de tenue que les femmes de la capitale, ou du moins plus qu'aucune autre dame de la province. Gogol fait encore paraître sur la scène nombre d'autres personnages qui prennent peu de part à l'action, mais dont les quelques paroles suffisent pour dépeindre leur caractère et donner une idée de ce qu'ils auraient fait en d'autres circonstances.

Cette comédie dès sa première représentation souleva une tempête de critiques. Elle eut pour adversaires les représentants des anciennes théories et la foule des gens qui croyaient se reconnaître dans les personnages de la pièce. Pour réfuter toutes ces objections Gogol écrivit une autre pièce intitulée *Voyage à travers le théâtre*, dans laquelle il exposa les principes qui l'avaient guidé dans la composition de sa comédie du *Réviseur*. Les opinions qu'y émet Gogol ne sont, grâce à lui, aujourd'hui plus une nouveauté et les nombreuses qualités artistiques dont est orné ce chef-d'œuvre se passent de toute défense. Comme importance historique le *Réviseur* vient immédiatement après le *Désagrément d'avoir de l'esprit* de Griboïédow.

Dans les *Ames mortes*, Gogol nous fait faire connaissance d'un tout autre monde. Le héros est Tchitchikow, fonctionnaire d'un âge mûr, d'un extérieur qui inspire le respect, spéculateur ex-

périmenté et circonspect, infatigable à réaliser ses vastes projets; autour de lui viennent se grouper des employés de chef-lieu de gouvernement, mais plus sous cet aspect d'agitation et d'inquiétude qui les caractérise dans le *Réviseur*. L'entreprise de Tchitchikow, au lieu de les effrayer par la perspective de la prison ou du renvoi du service, n'est pour eux qu'une simple nouveauté qui les frappe d'étonnement. Les mieux réussis des caractères finement dessinés dont abonde ce roman sont ceux du chef de police et de deux dames que Gogol qualifie, sans autre désignation, l'une de dame agréable, l'autre de dame agréable sous tous les rapports. Les traits saillants de ces deux dames sont un mesquin amour-propre féminin, une sentimentalité banale jointe à une passion sincère pour l'argent, un goût effréné de la toilette, qui va jusqu'à leur occasionner des crises de nerfs, une curiosité bavarde en quête des moindres incidents, une vie éternellement oisive et remplie de petits riens, une suffisance et une afféterie poussées à l'extrême. Des traits d'une justesse merveilleuse, caractérisant admirablement la vie des employés de l'Etat, abondent dans la relation de la carrière administrative de Tchitchikow, carrière qu'il suivit jusqu'au moment où des désagréments qu'il eut à subir comme employé de la douane firent naître dans son esprit l'idée d'acheter des âmes mortes, c'est-à-dire des serfs morts depuis le dernier recensement, mais censés vivants jusqu'au suivant. Gogol trace à cette occasion différents types de propriétaires, entre autres ceux de Manilow, de la dame Korobotchka, de Nozdrew, Sobakévitch, Pluchkine et dépeint l'impression diverse que produisit sur eux l'étrange proposition de Tchitchikow.

Manilow est le propriétaire oisif et sentimental jusqu'à l'affectation, passe ses jours à fumer la pipe sur son balcon ou dans son cabinet, à rêver sur les délices de l'amitié, à former des plans impossibles, comme de construire un souterrain sous sa maison, ou un pont en pierre sur son étang, avec des bancs de chaque côté. Il ne s'occupe pas de la gestion de ses biens, laissant ce soin à un intendant qui ne fait que boire

et dormir. L'esprit de Manilow, tranquille et flegmatique, enseveli dans les habitudes paresseuses de la vie de campagne, finit par perdre tout ce qu'il avait de sérieux. La lecture d'œuvres sentimentales du genre des romans de Marmontel lui avait désordonnément développé l'imagination et donné une fausse direction à ses sentiments. Toujours content et enthousiasmé, la phrase la plus vide de sens lui fait venir les larmes aux yeux. Sa femme avait été élevée dans un pensionnat, et n'avait conservé de son instruction que le talent de broder pour son mari des bourses au crochet et autres surprises de ce genre. Elle était sentimentale comme lui et parfaitement satisfaite de son sort.

Madame Korobotchka était d'un caractère tout différent. Ses idées s'étaient formées naturellement, dans l'isolement d'une campagne retirée de la province et dans l'ignorance de la politesse de la société européenne. Dans sa solitude, elle ignorait absolument ce qui se passait au-delà de son domaine. Les meubles de sa maison semblaient dater d'avant le déluge et elle gouvernait ses propriétés d'après le système d'autrefois; il y avait chez elle de tout en abondance, et en même temps il y régnait une grande économie, parce que la maîtresse surveillait tout de ses propres yeux. Mais en dehors de son ménage elle ne comprenait rien. Les explications que lui donne Tchitchikow sur les âmes mortes sont pour elle de l'hébreu; elle n'y voit goutte. Très-superstitieuse, elle ajoute une foi entière aux combinaisons de cartes et aux songes. Elle avait ce jour-là rêvé de diable; mais l'appât du gain, l'agrément de bénéficier de quelques copecs, la crainte de perdre un acheteur sérieux, dominent ses appréhensions et lui font prêter l'oreille aux propositions de Tchitchikow, qui sut si bien insister qu'elle rabattit même de son premier prix.

Nozdrew rappelle Khlestakow; seulement ce n'est plus, comme ce dernier, un freluquet, un poltron. Nozdrew est un individu énergique, audacieux, produit plein de vigueur de la vie russe, éclos non parmi l'agitation fiévreuse de la capitale, mais au milieu des vastes steppes sauvages, des orgies des

jours de foire, et de ces mœurs particulières à l'ancien régime du servage. La frivolité et le désœuvrement se mêlent en lui à une perpétuelle activité. Les querelles, le jeu et la débauche partagent son existence. Il se lie facilement avec n'importe qui; mais les rapports intimes établis ainsi avec le premier venu font vite place aux injures et aux rixes. Il parcourt les foires, s'y enivre, fait le fanfaron au jeu, où il perdait souvent jusqu'à son dernier rouble et était parfois battu par-dessus le marché. L'amitié de Nozdrew fut d'abord pour Tchitchikow une acquisition importante, et si plus tard il le trahit, ce fut moins par méchanceté que par goût du bavardage. Autant Nozdrew est de caractère mobile et impressionnable, autant Sobakévitch est un esprit concentré et peu dégourdi. Son apparence ne prévient point en sa faveur: de taille colossale, il est lourdement mais solidement bâti. Tout chez lui manque de distinction aussi bien sa personne et ses idées que sa maison, ses meubles, son ménage entier. Comme homme sérieux et posé, il dédaigne cette cuisine à la française, légère et délicate; il veut que sur sa table il y ait de tout à profusion, que les plats soient préparés simplement et surtout sans raffinements d'outre-mer. Sobakévitch se douta de suite de la portée des propositions de Tchitchikow et demanda d'abord un prix excessivement élevé, qu'il baissa graduellement, agissant en cette occasion avec toute la ruse et la friponnerie d'un trafiquant fieffé. Sobakévitch est insensible à tout, sauf à l'argent; il n'y a pas d'homme qu'il ne blâme, n'injurie et ne calomnie; le plus honnête n'est pour lui qu'un brigand. C'est une rude nature, qui ignore l'hypocrisie, les escroqueries ingénieuses; il agit franchement, va droit au but, sans ménagements; mais, en revanche, s'il lui est donné de tenir sa proie il la pressure impitoyablement. D'après l'expression de Gogol, c'est un poing fermé qui ne s'entr'ouvrira pas pour faire voir le creux de la main. Entre autres types, il faut encore citer l'avare Pluchkine, et deux paysans, Pétrouchka et Sélifane, dont le premier sert Tchitchikow en qualité de domestique, le second de cocher.

Toute la société du chef-lieu de gouvernement est mise en

émoi par la nouvelle que Tchitchikow achète des âmes mortes, et qu'il a tenté d'enlever la fille du gouverneur. Ces désœuvrés de province réunis en veulent à Tchitchikow, le harcèlent de leurs commérages, de leurs calomnies sans que celui-ci les y ait provoqués en quoi que ce soit. Gogol avait donné à son héros un caractère conciliant et sociable joint à la douceur et à la bénignité d'un fripon consommé, ou pour mieux dire, au talent de spéculer et d'acquérir, poussé à la perfection. Tchitchikow est un homme de l'espèce de ceux qui l'entourent, mais avec des qualités plus raffinées, qui faisaient de lui un artiste en ces matières; il s'était composé un maintien grave et digne, se vêtait avec distinction, n'agissait qu'après mûre réflexion, avec sens, s'informait préalablement de chaque chose, et était d'une urbanité irréprochable. A peine arrivé dans la ville, il fit des visites à tous les fonctionnaires et les enchanta par son amabilité: il savait dire à chacûn un petit mot agréable, et se mettre au niveau de ses interlocuteurs tant par le choix du sujet de conversation que par le ton affable de ses propos. Nozdrew et Sobakévitch étaient les seuls sur lesquels sa tactique n'eut aucune prise: Nozdrew était étourdi, hâbleur, brouillon, d'un abord difficile; Sobakévitch, lui, était incapable de faire cas des délicatesses de Tchitchikow.

Cette énumération des œuvres de Gogol fait voir que c'était le revers des mœurs de la société russe qu'il choisissait de préférence comme thème de ses compositions. Dans la suite, il se crut obligé de se justifier devant ses lecteurs, choqués surtout par sa comédie satirique du *Réviseur*, essaya d'atténuer le choix d'un héros pareil à Tchitchikow et prit fait et cause pour le ridicule qu'évcillent les personnages qu'il met en scène dans son roman. Le sentiment pénible de ce que le sujet de son livre avait d'offensant le troubla de plus en plus; il en avait comme conscience ou honte, aussi s'en excusa-t-il ouvertement et promit d'offrir à l'avenir des types de gens meilleurs, tels que Mourazow et Kostandjoglo dans son second volume des *Ames mortes*. Plus tard, il condamna toutes ses œuvres, brûla lui-même celles qui lui restaient inédites et alla même jusqu'à

prier le public de ne lire ni le *Réviseur,* ni les *Ames mortes.* Cette transformation dans ses idées ne provint pas seulement du délabrement de sa santé, mais aussi de sa manière d'envisager l'art et de ses principes d'esthétique qui plaçaient le but de la poésie dans le culte de l'idée du beau, et exercèrent une influence profonde sur le développement de son talent. Aussi combien Gogol dut-il se sentir intérieurement tourmenté d'avoir suivi dans ses écrits une voie entièrement opposée et de s'être, au contraire, attaché à représenter plutôt le côté prosaïque et négatif de la vie, c'est-à-dire des faits en désaccord avec l'idéal et qui s'écartaient de la beauté pure telle qu'il la concevait. Le rapport de l'art avec la vie lui paraissait inexplicable; à plus forte raison lui semblait-il impossible de concilier les vulgarités et les misères de l'existence quotidienne avec la signification si élevée de l'art. Gogol dans son désespoir aspire à expier ses fautes et s'écrie, avec l'enthousiasme de la foi, que „ le jour pour lui viendra où le violent orage de l'inspiration soufflera de sa tête, resplendissante d'une sainte colère, et portera au loin, avec l'émotion de la terreur, le tonnerre sublime de paroles nouvelles....“ C'est pendant l'époque de ces luttes pénibles auxqnelles l'âme de Gogol était en proie qu'il écrivit à ses amis des lettres pénétrées de tendances ascétiques, d'humiliation volontaire, de repentir; toutefois les opinions littéraires qu'il y émet témoignent d'un vif et sincère sentiment du beau.

VI. BÉLINSKY.

La littérature russe, depuis Pouchkine et Gogol, est encore redevable de son développement à l'influence puissante de la critique de Bélinsky, qui pendant treize années consécutives (1834—1847) fut l'interprète des lois fondamentales sur l'art alors en vigueur dans l'Europe civilisée, en même temps que le guide éclairé des travaux littéraires de cette époque. Comme Nadéjdine, dont Bélinsky fut le continuateur immédiat, il basait

ses principes d'esthétique sur les théories du philosophe allemand Hegel telles que les expliquaient ses disciples. Les idées de Hegel avaient été introduites en Russie par Stankévitch, autour duquel se forma à Moscou un petit cercle de jeunes gens de talent, qui dans leurs fréquentes réunions et leurs controverses animées discutaient la doctrine de ce philosophe et essayaient de l'appliquer à la critique historique et littéraire. Les faits de l'histoire de Russie y étaient examinés par des écrivains tels que Soloview et Kavéline, qui, utilisant la masse de documents publiés par la Commission archéographique, découvrirent des points de vue nouveaux dans les annales de leur patrie. Bélinsky parmi ces jeunes gens fut le représentant de la critique littéraire. Il passa toute la littérature russe en revue dans ses nombreux articles, se laissant diriger pour la juger tantôt par les théories de Hegel, tantôt par ses propres idées remarquablement nettes, élevées et puisées elles-mêmes à l'école de ce maître.

Bélinsky commença à écrire à Moscou dans un petit journal insignifiant, mais où son premier article, intitulé *Rêveries littéraires*, fit grande sensation parmi le public éclairé par la hardiesse de ton de sa critique; Bélinsky cherchait à y démontrer qu'il n'existait pas de littérature russe dans la vraie acception. Dans son article *Rien à propos de rien*, il adoucit son premier jugement en voyant paraître à ce moment les premières nouvelles de Gogol, qui l'obligèrent à avouer que la situation de la littérature russe n'était pas entièrement désespérée. Dans le plus caractéristique de ses articles, *Le roman russe et les romans de Gogol*, Bélinsky prend surtout à partie le romantisme, non plus le romantisme français contre lequel avait lutté Nadéjdine, mais le romantisme allemand, rêveur et étranger à la réalité.

C'est particulièrement pendant la collaboration de Bélinsky à l'*Observateur de Moscou* que ses écrits se ressentent de l'influence de Hegel; on peut dans plusieurs de ses articles relever des contradictions entre les principes qu'il établit comme base et les déductions qu'il en tire, contradictions

auxquelles Hegel était lui-même sujet; dans son désir de découvrir la vérité, il donnait souvent trop de signification aux convictions personnelles de l'observateur et devait, bon gré, mal gré, recourir à la dialectique pour concilier cette divergence entre les idées générales et les faits. C'est aussi à l'influence de la philosophie allemande qu'il faut attribuer la sévérité de Bélinsky envers la littérature française, à l'égard de laquelle il ne semble pas libre de tout préjugé.

Dans un de ses meilleurs articles, *Sur le Désagrément d'avoir de l'esprit*, *comédie de Griboédow*, Bélinsky expose d'abord sa théorie générale, puis, tout en la leur appliquant, analyse au point de vue de l'art les comédies du *Réviseur* et du *Désagrément d'avoir de l'esprit;* il les juge sous cet aspect purement artistique, sans s'inquiéter de leur mérite en tant que peinture fidèle de mœurs réelles. Vers la fin de 1839 quelques nouveaux adhérents, Granovsky entre autres, vinrent se joindre au groupe littéraire constitué autour de Stankévitch; ils étaient, plus encore que de Hegel, épris des doctrines modernes d'économie politique, particulièrement en faveur en France à cette époque. La discussion était souvent passionnée au point d'occasionner des brouilleries entre les membres de ces réunions, lesquels peu à peu se refroidirent sensiblement pour le système philosophique de Hegel. Ce fut à cette époque que Bélinsky reçut l'invitation de se rendre à Saint-Pétersbourg pour participer à la collaboration des *Annales de la Patrie.* Le transfert dans cette ville officielle si peu propre à encourager les tendres rêveries et les aspirations désintéressées, obligea bien Bélinsky à envisager la réalité avec plus de sérieux et à ne se fier qu'à des théories qu'elle vient confirmer. Aussi les partisans de Hegel et ceux des nouvelles doctrines économiques se firent-ils des concessions réciproques; cette réconciliation, quant à Bélinsky, est évidente pendant toute la durée de sa coopération aux *Annales de la Patrie* et au *Contemporain;* l'activité littéraire qu'il y déploya forme de ces quatre années de 1841 à 1844 la période la plus brillante de sa carrière.

Les qualités capitales de la critique de Bélinsky consistent d'abord en ce qu'il a toujours agi dans le sens du progrès. Il professe une estime profonde pour Pierre-le-Grand, dont il approuve et défend les réformes, et reconnaît Lomonossow et Pouchkine pour les principaux promoteurs de la littérature russe. Découvrant dans la Russie antérieure à Pierre de nombreux éléments de l'immobilité asiatique, qui obligèrent ce réformateur à employer des mesures violentes, Bélinsky est porté à traiter avec trop de dédain la littérature populaire; son peu d'indulgence pour les slavophiles s'explique par le fait qu'au moment où il se trouva en présence de leurs opinions, leur plus beau temps était déjà passé; ils n'en étaient déjà plus qu'à de vaines disputes avec les partisans des idées modernes qui avaient cours dans l'Occident de l'Europe. Un second caractère de la manière de critiquer de Bélinsky est de porter toute son attention sur le côté artistique des productions littéraires qu'il analyse, sur l'idée et sur la valeur des conditions au milieu desquelles elles se sont manifestées. Bélinsky ne s'occupe pas à rechercher si telle ou telle œuvre rentre dans un genre littéraire donné; l'important pour lui est de savoir si l'auteur a eu une idée déterminée et s'il l'a réalisée. L'idée elle-même, il la vérifie et l'estime, en la comparant aux principes généraux de la philosophie, sans s'inquiéter des modifications qu'elle peut avoir subies dans son développement, sous l'influence des faits historiques et de la diversité des nationalités. Comme c'est chez les grands écrivains que le sens de l'art atteint son plus haut degré d'expression, Bélinsky les étudie avec un soin particulier; les noms d'Homère, du Dante, de Shakespeare, de Gœthe, se rencontrent constamment sous sa plume et il émet à leur égard des opinions étincelantes de génie. Bélinsky est aristocrate en fait de critique: il n'aime pas à parler des rangs inférieurs de la littérature et de ceux qui les occupent, malgré toute l'importance que peuvent avoir leurs productions pour l'histoire de la littérature prise dans l'acception de développement du caractère et des aspirations idéales de la nation. Ce point de vue artistique élevé ne. céda chez Bélinsky la

place à un autre plus réaliste que vers la fin de sa vocation littéraire.

A l'époque où écrivait Bélinsky régnaient les deux écoles du faux classique et du romantisme; l'existence de la première tirait à sa fin, tandis que la seconde était dans toute sa vigueur et sa fraîcheur. Bélinsky, qui tentait d'introduire sa théorie nouvelle, pour faire faire connaissance de ses innovations à ses lecteurs, partageait ses articles en deux moitiés: il exposait dans la première les principes dont il faisait l'application dans l'autre, à propos de l'ouvrage qu'il critiquait. Les idées de Bélinsky se distinguent par leur netteté, leur précision, leur plénitude; un ton hardi et incisif lui était indispensable pour conduire à bonne fin sa tâche de renverser l'échafaudage des vieilles idées et les remplacer par de nouvelles. Bélinsky n'écrivait pas pour la foule, mais s'adressait au public lettré, pour lequel il s'efforçait de rendre accessibles les notions les plus abstraites sur l'idéal, l'art, le génie, l'inspiration, le pathétique, etc. Malgré leur remarquable clarté, les écrits de Bélinsky furent peu répandus au moment même où ils paraissaient comme articles détachés dans différentes gazettes et revues; aussi lorsqu'ils furent publiés en volumes en 1859, beaucoup de personnes les considéraient-elles comme des primeurs et les lisaient comme telles. Malgré la quantité de ses articles (dont les meilleurs sont ceux sur Hamlet, sur Menzel, sur Derjavine, sur Joukovsky, sur Batuchkow, sur Pouchkine, sur *Le héros de notre époque*) et la hâte qui présidait à leur rédaction, le style de Bélinsky est au plus haut degré limpide, concis, poétique même à certains endroits, et permet de lire avec facilité et agrément ses essais de philosophie et d'esthétique.

Par suite de la rapide extension de la littérature, la critique de Bélinsky, qui à certains égards a cédé la place à d'autres idées et à d'autres points de vue, exerce encore toujours son empire sur la masse du public éclairé.

VII. LES SLAVOPHILES.

Le règne des idées modernes de l'Europe occidentale en Russie, qui avait commencé sous Pierre Ier, continua jusqu'en 1830, et l'on donne souvent à cette période le nom de période de St-Pétersbourg. Si le nombre des individus ressemblant au *Héros de notre époque*, Pétchorine, dernier type du Russe réunissant les éléments nationaux et romantiques, était grand parmi la société cultivée d'alors, il était naturel que les vrais patriotes en éprouvassent du mécontentement. Des gens pratiques épris des nouvelles idées qui avaient cours en Europe avaient voulu les introduire telles quelles dans les mœurs russes, oubliant entièrement et la différence des nationalités et celle du degré de maturité du peuple. Les patriotes ne purent assister avec indifférence à ces tentatives, et engagèrent la lutte au nom de l'orthodoxie, de l'autocratie et de la nationalité. On leur donna le nom de slavophiles, quoique cette dénomination ne soit pas exacte; car en ce temps-là il n'était pas question de tendances politiques; elle fut néanmoins adoptée et s'est conservée. L'idée-mère des slavophiles est que les Slaves seuls offrent un organisme vivace, particulièrement les Russes, disposant de puissants moyens matériels propres à hâter le développement de la civilisation. Cette partialité d'opinion, qui fait honneur au sentiment patriotique de ces philosophes, mais qui est contraire aux conditions générales du progrès, résidant dans des relations réciproques d'harmonie et d'amitié entre les peuples, apporta cependant de bons résultats. Outre qu'ils s'efforcèrent d'unir plus étroitement les Russes avec leurs confrères du Midi et de faire connaissance plus intime avec l'histoire, la littérature et la langue des Tchèques, des Serbes et des Bulgares, leur mérite capital est d'avoir entrepris d'étudier sérieusement la nationalité russe dans son histoire et dans son état actuel. Cependant la somme des œuvres poétiques de premier ordre, fruits des aspirations de cette école, fut très-minime, et ce qui les caractérisait était une manière sentimentale de considérer un passé à jamais

disparu. Cette direction, maintenant qu'elle a rempli sa mission, a diminué de puissance : l'élément national dans les mœurs russes ayant été suffisamment renforcé, la séduction que pourraient exercer les idées de l'Europe occidentale n'est plus tellement à craindre qu'il soit encore opportun de continuer la lutte.

Dans les commencements, lorsque l'activité des slavophiles ne se bornait qu'à des déclamations sur la déchéance de l'Occident, sur la force de la nation russe, ce peuple géant, sans procéder à des actes, elle devenait elle-même ridicule et c'est sous cet aspect qu'elle fit apparition dans la littérature. Ainsi dans Griboïedow, Tchatsky s'indigne de ce que les gens comme il faut, (il est du nombre), portent le frac, se rasent le menton, et conseille d'étudier chez les Chinois la sage ignorance de tout ce qui est étranger. Gogol, dans les *Ames mortes*, promet de tracer le portrait d'un grand homme et d'une femme illustre, doués de vertus slaves qui laisseront loin derrière elles celles des Allemands; il trouve que la langue russe seule est capable de donner de bons sobriquets, comme plus riche et plus sonore qu'aucune autre; à la fin du premier volume de ce roman, Gogol, rêvant aux grandes destinées de la Russie, croit apercevoir qu'à sa marche les peuples et les Etats épouvantés se retirent et lui cèdent la voie. Mais ces exagérations des premiers écrivains russes ne sont que passagères; en général ils se laissent toujours guider par le tact et le sentiment de la réalité. Les auteurs médiocres qui dépassaient ces limites, se déconsidéraient par leur fanatisme excentrique et leurs fades déclamations et firent donner à leur patriotisme chauvin l'épithète de *kvassny*, (*kvass*, boisson fermentée qu'on obtient de la farine de seigle délayée dans de l'eau chaude).

CHAPITRE ONZIÈME.

PÉRIODE LITTÉRAIRE DEPUIS GOGOL JUSQU'A L'AVÉNEMENT D'ALEXANDRE II.

I. ROMANS. POÉSIE. THÉATRE.

Bien que les principaux écrivains du règne de Nicolas Ier aient été égaux en mérite à Gogol, l'esprit vivace et national de ce dernier exerça sur la littérature russe une influence beaucoup plus profonde que celle qui peut être attribuée à d'autres de ses contemporains. Les qualités saillantes des productions littéraires qui parurent après Gogol consistent d'abord en ce que les auteurs commencèrent à étudier d'une manière plus intime la sphère de la société qui leur fournissait des types de héros, alors qu'auparavant elle apparaissait dans leurs écrits, comme les petits soldats qui figurent à l'arrière-plan d'un tableau représentant un général quelconque. En second lieu les poètes ne se contentèrent plus de demander leurs inspirations à cette société distinguée, qui avait produit Oniéguine, Tchatsky et Pétchorine, héros si fiers de leur beau langage et de leurs manières élégantes; ils font monter sur la scène des marchands, des bourgeois, des employés subalternes tels que le Bachmatchkine de Gogol, des artistes pauvres, des parentes éloignées de grandes dames, des paysans malheureux, des déserteurs, etc., en un mot des types de cette vile populace que Pouchkine avait traitée avec tant de dédain.

La poésie et la prose se confondent de plus en plus dans la narration; certains romans dépeignent la vie avec tant de vérité et de sang-froid qu'on serait tenté de les prendre pour des œuvres historiques, tandis que des publications scientifiques, surtout sur des sujets à la portée du peuple, se lisent avec autant de facilité que des ouvrage exclusivement littéraires. Personne ne s'intéresse plus aux différences de la forme, ni à l'observation des règles; une comédie qui excite la com-

passion n'est plus exposée aux attaques du critique assermenté ou du lecteur exigeant; on voit paraître force romans, nouvelles, essais, comédies, scènes, et nul ne cherche à vérifier la valeur de ces dénominations ou à en discuter la signification, La poésie aussi a fait son temps; les vers n'occupent plus que quelques pages dans la livraison mensuelle d'une revue; édités séparément, ils ne font plus qu'un volume à modestes prétentions. Le public, regardant désormais la forme comme un accessoire, n'exige de l'écrivain que la vérité seule et, satisfait à cet égard, il se réconcilie aisément avec la manière dont elle lui est présentée.

Dans la période de 1840 à 1850, on ne rencontre aucun de ces auteurs qui fassent époque, en imprimant au progrès littéraire de nouvelles impulsions; il n'en est pas moins vrai que la période que nous examinons présente un grand intérêt sous le rapport de la variété des faces de la vie russe, étudiées par les écrivains, et du peu de nuances qui séparent désormais la fantaisie de la réalité. Les sympathies pour les victimes de la fatalité sont le trait caractéristique des romanciers de cette période: tendance nouvelle qui fut, dès l'origine, poussée à l'extrême et manqua d'impartialité; les infortunés étaient dépeints sous un aspect sentimental et qui visait à les rendre intéressants, tandis que les portraits des prétendus auteurs de leurs souffrances étaient de vraies caricatures. Les épreuves de la guerre de Crimée et le temps, ce médecin des passions, calmèrent cette partialité irréfléchie et engagèrent les penseurs à étudier plus à fond la situation des malheureux, non pas seulement pour les pleurer, mais encore pour rechercher les motifs de leurs misères et tâcher de les prévenir. La littérature, devenue plus riche et plus variée qu'auparavant, bien qu'elle n'eût pas de talents de premier ordre à citer, s'attacha plutôt à dévoiler les défauts de l'organisation sociale qu'à s'apitoyer, comme précédemment, sur l'état anormal des infortunés de ce monde.

Un romancier remarquable, qui puisa ses sujets dans le genre de vie des fonctionnaires pauvres, fut Dostoévsky, auteur de

quelques petites nouvelles et de deux romans, les *Pauvres gens* et le *Sosie*. Revenant à plusieurs reprises aux mêmes types, et reproduisant sous diverses faces les mêmes caractères, Dostoévsky manque quelquefois de naturel dans les rapports d'amour ou d'amitié qui unissent ses personnages et met dans la bouche de ces derniers des discours uniformes, sans faire assez cas des nuances de tempérament; ces défauts expliquent la monotonie, la pauvreté et le vague de ses descriptions. Ceci ne doit pas empêcher d'estimer à sa juste valeur l'esprit général des œuvres de Dostoévsky, résidant dans sa pitié pour l'être humain qui ne se sent ni le droit ni la force d'être réellement une individualité complète et indépendante. L'idée de l'auteur est que chaque individu doit être homme dans l'acception entière de ce mot, et traiter les autres en hommes; mais celui qui fait avec ces idées son entrée dans la vie réelle ne tarde pas à s'apercevoir que ses efforts pour conserver sa liberté d'action ne lui réussissent pas toujours, et que s'il ne se hâte de mourir à la fleur de l'âge ou de succomber à la douleur qui le mine, il finit par devenir méchant et insensible, ou tombe dans un hébétement qui étouffe en lui tout ce qu'il avait de généreux, au point qu'il arrive à se persuader être d'un ordre inférieur à l'humanité. Tel est le sujet favori de l'auteur; il reparaît dans toutes ses œuvres et leur donne une teinte sombre, mélancolique et maladive jusqu'à irriter les nerfs du lecteur, qui sous cette impression se demande involontairement d'où provient un si pénible état moral; cette question se pose inévitablement, car on ne peut se contenter de voir laisser tant d'infortunés dans une position aussi triste; si les écrits de Dostoévsky ne la résolvent pas il faut lui savoir gré de l'avoir soulevée. D'autres écrivains veuus après lui ont tenté d'y répondre, ainsi le même sujet fait le fond du roman de Boutkow les *Sommets de Pétersbourg*, qui jouirent pendant quelque temps d'une grande popularité.

Les productions qui se consacraient à la description des mœurs des paysans et de la vie rurale en général furent nombreuses. On se représentait alors le paysan sous les traits

de ce petit polisson de village que le propriétaire aperçoit en se promenant dans son jardin, qui lui plaît par son regard franc et ses saillies et qu'il fait laver, habiller et héberger dans sa maison. C'était sous cet aspect de sentimentalité que la littérature considérait autrefois les paysans; les romanciers les étudiaient du haut du balcon de leur villa, ou apprenaient à les connaître par les rapports de leurs intendants, qu'ils parcouraient dans leur cabinet. Les *Récits de la vie de campagne* de Grigorovitch, les *Mémoires d'un chasseur, Moumou,* et la *Station de poste* de Tourguénew, quelques nouvelles de Pisemsky et de Potiékhine, jouirent d'une certaine vogue par la nouveauté du fait de présenter les paysans comme personnages principaux d'un drame ou d'un roman, et non plus comme des ornements accessoires.

Grigorovitch débuta par de petits récits, mais, élargissant bientôt son cadre, il écrivit deux grands romans, les *Pêcheurs* et les *Emigrants*. Les types qu'il dépeint le mieux sont premièrement les commis, qui, en l'absence du seigneur, traitent les paysans avec arbitraire et dureté, exigent des redevances sans vouloir entendre raison, fournissent à l'Etat des recrues qu'ils choisissent à leur fantaisie, et mènent au gré de leur caprice le seigneur lui-même, qui passe la plus grande partie de son temps à St-Pétersbourg ou à l'étranger; en second lieu, les ouvriers d'usines et d'ateliers et les soldats réformés qui de retour au village y apportent un fond d'immoralité qu'ils communiquent à leurs compatriotes; enfin les paysans pauvres, malades ou infirmes, dont les intendants disposent impunément. Ces malheureux travaillent avec persévérance et sans murmurer, mais, poursuivis par la fatalité, rien ne leur réussit, quoiqu'on rencontre parmi eux des gens de cœur, d'intelligence et qui aiment le travail, à l'exemple du pêcheur Gléb. Les rapports de ces divers personnages entre eux donnent lieu à des scènes quelquefois très-tragiques, mais l'impression qu'elles devraient produire est affaiblie par les tendances sentimentales de Grigorovitch : au lieu d'un drame, l'auteur offre au lecteur une idylle qui le laisse froid et incrédule; dans ses dialogues, il parvient à imiter heu-

reusement le langage des paysans, et avec plus de naturel qu'antérieurement Marlinsky et Polévoï. Les qualités et les défauts de Grigorovitch se révèlent surtout dans sa nouvelle intitulée *Antoine l'infortuné*. Les *Pêcheurs* renferment des caractères variés, et des scènes de drame domestique pleines d'intérêt. Les romans de Grigorovitch, qui maintenant ont perdu de leur signification, eurent une grande importance à l'époque de leur apparition et étaient l'expression d'un sentiment général de compassion pour le paysan, ou cherchaient à éveiller ce sentiment dans l'âme du lecteur. D'autres de ses récits, tels que les *Aventures de Nakatow* et les *Parents de la capitale*, dépeignent le propriétaire à la ville et dans ses terres, et mettent en relief le contraste entre la simplicité des mœurs qui règnent dans les campagnes, et les manières affectées de mode à la résidence.

Les *Mémoires d'un chasseur* sont dus à Tourguénew, le plus populaire des écrivains contemporains de la Russie. Ce qui frappe dans ce livre qui se lira toujours avec délices, c'est la variété des personnages mis en scène, la fidélité des aperçus sur le genre de vie des propriétaires et des paysans, une sympathie réelle pour les plus intéressants représentants de cette dernière classe, l'ampleur parfois exagérée et la fraîcheur des tableaux de la nature, enfin l'absence totale de fade sentimentalité. La nouvelle de *Moumou*, qui a pour but de montrer comment l'amour se développa dans le cœur d'un muet, et qui dépeint la manière dont il l'exprimait, était une entreprise hardie, que Tourguénew réussit à mener à bonne fin. Dans ses productions postérieures Tourguénew abandonna cette première direction, et s'attacha de préférence à la peinture de la vie du grand monde, ou du moins de celle des propriétaires aisés, plutôt qu'à esquisser, comme dans ses *Mémoires d'un chasseur*, des scènes de mœurs rurales.

La même teinte de sentimentalité existait déjà dans le roman de Pouchkine la *Serve*, qui renferme moins de variété de ton que les écrits de Grigorovitch et de Tourguénew. Les récits de Pisemsky, comme le *Pétersbourgeois*, *Tite Sofronow*

Kazanok, attestent plus de sérieux et ont une tendance morale accentuée; malheureusement l'auteur ne sait pas observer de juste milieu dans la conception de ses types: le Russe, tel qu'il se le représente, ne connaît pas de mesure; ou il meurt de faim, ou il s'enivre, ou il se complaît dans une insouciante sécurité, ou il se jette tête baissée dans les périls. Pisemsky rachète ces défauts en excellant à reproduire le naturel du paysan gâté par le séjour de la capitale, de même que les habitudes des ouvriers d'ateliers et des petits négociants. Sa sympathie pour les êtres méconnus n'est pas seulement une faiblesse larmoyante et fade à leur égard; il dépeint le malheureux comme le plus souvent fautif lui-même de la position désespérée où il se trouve, et dissimulant de hautaines prétentions sous des dehors d'humble apparence.

Les drames d'Ostrovsky qui s'appliquent à décrire les mœurs et usages de la classe des marchands et des employés subalternes sont encore très-goûtés du public, et forment le meilleur répertoire du théâtre russe. Dobrolubow, dans ses critiques intitulées *Le sombre Empire*, a parfaitement analysé le talent créateur d'Ostrovsky, qui excelle à sonder l'âme humaine et à distinguer la véritable nature de l'homme, sous toutes les difformités et les vices qui la recouvrent. Ses écrits reproduisent avec vigueur toute cette lourde atmosphère de formalités mondaines qui écrasent l'homme, et qui font que le cœur étouffe sous la pression des obligations extérieures de la vie sociale. Les comédies et les drames d'Ostrovsky, ayant plus particulièrement en vue la classe moyenne, sans donner la clef de beaucoup de faits affligeants qu'ils présentent aux yeux des spectateurs, inspirent cependant de salutaires réflexions et reportent l'esprit à des sphères sociales qu'ils ne font souvent qu'effleurer; ce fait provient de ce que ces types de marchands et de fonctionnaires sont souvent revêtus d'un caractère de généralité qui en fait des créations vraiment nationales. Ostrovsky aime surtout à mettre en relief deux sortes de rapports sociaux, les liens de famille et les relations diverses qu'engendre la différence des fortunes, aussi sont-ce les rôles de fiancé

et de fiancée, les idées de pauvreté et de richesse qui forment habituellement le fond de ses comédies, dont les péripéties et les dénoûments, toujours un peu brusques, sont amenés par le choc de deux partis opposés, des membres plus âgés et des cadets d'une famille, des riches et des pauvres, des supérieurs et des subalternes. Bien qu'Ostrovsky continue encore à écrire, ses premières comédies, comme *Entre amis, on finit par s'arranger* (1850), *Ne te mêle pas des affaires d'autrui* (1853), *Pauvreté n'est pas vice* (1854) renferment déjà toutes les diverses faces de son talent.

Parmi les romanciers qui se sont intéressés au monde des employés, des marchands et des gens de la campagne, il faut encore mentionner Dahl, dont les écrits publiés sous le pseudonyme du Cosaque de Lougane, quoiqu'inférieurs à ceux de Dostoévsky, de Grigorovitch, d'Ostrovsky, ont cependant le mérite de reproduire fidèlement la réalité. Aucun autre littérateur russe n'a porté à un tel point l'amour pour les classes inférieures du peuple. Dahl ne cherche pas à critiquer tout ce qui est étranger, et à prôner tout ce qui est russe; ses sympathies ont un but plus pratique, plus utilitaire. Ayant beaucoup voyagé, beaucoup vu, il est au courant des mœurs, des usages, des bons et des mauvais côtés de la nation; il sait reconnaître, par la physionomie ou l'accent, de quelle province est originaire le premier paysan venu. Dahl fit bénéficier la littérature de cette vaste et profonde connaissance de la vie russe, comme le témoignent les importants recueils de proverbes, de locutions et d'idiotismes qu'il fit paraître à diverses reprises, et par ses récits, qui peuvent être divisés en trois catégories: les contes populaires, les nouvelles, et les esquisses physiologiques. Dahl réussit à merveille à refaire ou à imiter les contes populaires; grâce à l'étude sérieuse qu'il avait faite de l'esprit du peuple et de la langue, il excellait à donner à ses contes une physionomie vraiment populaire et nationale. Ses nouvelles renferment, il est vrai, des détails intéressants, qui dépeignent admirablement la vie et les mœurs russes; mais prises dans leur ensemble, elles sont monotones; elles sont surtout faibles sous le rapport de la

marche de l'intrigue et du dénoûment. Dans ses *Esquisses physiologiques*, celui de ses ouvrages qui fonda sa réputation, Dahl n'est plus seulement un observateur consciencieux, mais encore un littérateur et un artiste distingué. Son talent de poète s'y manifeste d'une façon éclatante; il sait faire de chacune de ses figures des types de tout un genre, les idéaliser et reproduire la réalité dans toute sa fraîcheur. Les principales de ses esquisses ont pour titre le *Portier*, le *Journalier*, les *Charcutiers et les Barbus.*

Depuis 1840, la littérature russe s'attacha à étudier la femme dans ses relations avec la société et la famille. Zénaïde R., dont le thème favori est l'amour féminin, prit à tâche de la défendre et de la protéger dans la position inférieure et dépendante que lui ont créée les conditions de son développement historique. Doligny, le héros du meilleur de ses romans, *Théophanie Abiadjio,* est un homme sensible, noble et ferme de caractère, mais vulgaire en matière d'amour. Il croit Théophanie une nature froide et incapable d'aimer, et la sacrifie à une coquette du monde. Théophanie se révèle comme bien supérieure à son infidèle amant par son amour, et par la fierté silencieuse avec laquelle elle souffre en voyant ses plus beaux rêves anéantis. Ce roman est faible au point de vue de l'exécution : les caractères manquent de relief, les descriptions de localités et les détails de la vie intime sont incolores; les situations des personnages et leurs discours rappellent Marlinsky. Citons encore en ce genre les romans de *Pauline Sax* par Droujinine (1847) et de *Sans aurore* par Nestroéw. Le mérite du premier réside en ce que le caractère de l'héroïne se soutient jusqu'à la fin, celui du second dans l'élévation des idées qui forment le fond du livre. L'intérêt de quelques comédies d'Ostrovsky roule aussi sur des caractères de femmes. De plus, c'est à cette époque que parurent des traductions de romans de George Sand (de *Mauprat*, par exemple, traduit en 1841), qui défendait les prétentions féminines, dénonçait l'oppression dont souffrait son sexe, et célébrait l'énergie, la pureté et la noblesse du cœur de la femme.

En résumé, les écrivains de cette période négligeaient les classes élevées de la société, pour pénétrer mieux dans les sphères moins favorisées de la destinée, les observer attentivement et les reproduire avec exactitude. Leurs opinions, quoique empreintes de sentimentalité, n'en eurent pas moins une grande influence sur le public éclairé, à en juger d'après la popularité dont jouirent ces romanciers. En même temps, la haute société continuait à suivre la voie de son développement naturel, sans se laisser dominer par les tendances qui guidèrent les Oniéguine, les Tchatsky et les Pétchorine. Grâce à diverses circonstances historiques, et à la diffusion des idées modernes, les natures d'élite ne pouvaient se contenter du rôle de héros désenchanté; elles aspiraient à agir, à lutter contre le mal et à régénérer la société, mais le manque d'éducation solide et de volonté énergique les arrêtait à chaque pas, et rendait stériles leurs efforts. Les plus consciencieux et les plus décidés d'entre ces hommes ne purent combattre longtemps et finirent par succomber, anéantis par le milieu routinier où ils vivaient, hostile par sens pratique à leurs conceptions idéales. Le nombre des ouvrages qui se sont attachés à décrire cette phase du développement de la société russe est considérable, mais quelques-uns seulement méritent d'occuper une place dans l'histoire de la littérature.

En 1847 parut un roman d'Alexandre Herzen, *A qui la faute?*, qui est plutôt une série de biographies écrites avec art et habilement réunies entre elles par une pensée unique qui tient lieu de lien. Cette idée dominante, qui donne aux différents personnages du roman une physionomie sympathique est celle de la douleur sincère qu'éprouve l'auteur à la vue du mérite méconnu et blessé à chaque pas par les préjugés, l'ignorance, l'injustice ou la dégradation morale volontaire, qui en est le résultat. Kroutzifersky, sa femme, et Beltow, jouent le principal rôle. Malgré les qualités solides de son mari, Madame Kroutziferska le surpassait de beaucoup par sa fermeté de caractère; leur tranquillité domestique disparut à jamais le jour où les circonstances vinrent révéler à la femme

sa supériorité morale. Beltow, qui avait de vastes connaissances, chercha d'abord à appliquer son désir d'activité à une occupation quelconque en rapport avec ses aptitudes. Sa faute fut de n'avoir su ni deviner ni trouver le milieu social où il eût pu être utile ; son éducation défectueuse, l'oisiveté et l'opulence l'avaient entièrement gâté. Pour ne pas mourir d'ennui, dans de telles conditions, Beltow aspirait à une vocation honorable ; malheureusement rien ne l'attirait. Les brillantes qualités de sa nature riche et complexe ne reposaient sur rien de solide ; son intelligence très-développée était portée exclusivement vers la contemplation et la théorie, mais, au lieu de pénétrer les objets, il glissait légèrement sur leur surface. Ces sortes de caractères s'agitent éternellement pour se frayer une route et n'y réussissant pas, ils sont tourmentés par une soif que rien ne calme, par le dégoût et la lassitude. L'auteur, en retraçant les scènes diverses où figure son héros, s'y arrête et les décrit en détail ; le caractère de ce premier personnage n'est cependant pas soutenu également jusqu'à la fin. Le sentiment de compassion pour les malheureux, et le ton de mécontentement général sont comme les notes principales de ce roman et lui enlèvent beaucoup de son caractère d'objectivité et de son mérite artistique.

Dans *Une histoire ordinaire*, (1847) roman de Gontcharow d'une valeur supérieure à la nouvelle qui vient d'être citée, le but de l'auteur est de montrer combien la jeune génération contemporaine manquait de pratique. Ce défaut provenait de l'influence des idées romantiques et de l'inexpérience des jeunes gens dont l'éducation a été faite par les livres, et non par les leçons de la vie réelle. Adouïew, le représentant de cette jeunesse dorée, est envisagé non dans son ensemble, mais seulement sous le rapport de l'amour. Quelques aventures qu'il eut avec les femmes ont détruit ses rêves intimes ; il finit par se désillusionner, par perdre toute chaleur du cœur et toute croyance. A son retour dans sa patrie, il se rappelle les belles années de son enfance qui ne reviendront plus, regrette de les avoir prodiguées et arrive à prétendre que le bonheur n'existe que dans les illusions, et non dans la réalité. Il n'en

serait pas venu là, s'il avait considéré la vie avec plus de calme, et s'il ne lui avait demandé que ce qu'elle pouvait donner. Pour faire ressortir le caractère de son héros d'une manière plus saillante, l'auteur met en regard Pierre Ivanovitch, son oncle, homme froid, positif, en même temps âme noble et honnête, l'idéal auquel devraient s'efforcer d'atteindre tous les jeunes Adouïew. L'intention de Gontcharow de présenter Pierre Ivanovitch comme modèle, a donné à son roman un caractère tant soit peu didactique; on peut reprocher à cet oncle d'être plutôt une personnification de la vertu qu'un personnage réel et de manquer de vie, ainsi qu'au type du jeune Adouïew une ressemblance trop accusée avec le Lensky de Pouchkine. Ces défauts sont rachetés par l'exposition même du roman, où le talent de l'auteur s'étale dans toute sa plénitude. Gontcharow excelle à dépeindre les caractères de femme, témoin les portraits de la mère d'Adouïew, de Nadinka, de la dame Tafaéw, etc. Une seconde particularité de son talent est l'art avec lequel il décrit les choses et les faits, en détail, de sang-froid, sans entraînement, et l'attention égale qu'il accorde à toutes les parties du récit jusqu'aux moindres incidents.

Le *Hamlet du district de Stchigrow* et les poésies d'Ogarew montrent jusqu'à quel degré de désenchantement peuvent parvenir les individus de la classe des Beltow. Ce Hamlet est un homme instruit, qui a passé trois années à l'étranger, a lu Hegel et sait Gœthe par cœur, mais atteint de la manie de la réflexion, il est timide, non pas par pauvreté, ou par infériorité sociale, mais par suite d'un amour-propre excessif. Avant son départ pour l'étranger et à son retour il avait une haute opinion de lui-même; cependant personne ne fit cas de lui, bien que sa jeunesse ait donné de grandes espérances; l'éducation brillante qu'il avait reçue ne portait aucun fruit, ne pouvant s'appliquer à la vie russe qu'il n'avait pas étudiée, et les connaissances pratiques nécessaires à cet effet ne s'acquérant que difficilement. Devenu veuf, sans enfants, il entra au service de l'Etat, mais ses occupations dans les bureaux du gouvernement lui firent contracter des maux de tête et d'yeux

qui l'obligèrent de donner sa démission. Cette série d'insuccès le réconcilièrent un peu avec la vie; il essaya de s'adonner à la littérature lorsqu'un rédacteur de gazette, qui avait lu un de ses articles, lui assura que ce n'était pas du talent qu'il avait, mais seulement quelque esprit. Il ne cessa de croire à ses perfections, jusqu'au jour où les railleries d'un commissaire de police de district finirent par le convaincre de son ineptie, de son incapacité et de son manque d'originalité. Il n'est pas étonnant qu'après toutes ces mésaventures le héros de ce roman se soit comparé à Hamlet, ressemblance qui doit être comprise ironiquement.

Le mécontentement de soi-même et de la réalité a trouvé une expression pleine de hardiesse et de profondeur dans les *Poésies* d'Ogarew. Ses vers dépeignent l'ennui d'un cœur tendre jusqu'à l'excès, capable d'aimer et de croire et fatigué par les combats de la vie. La vivacité de ce sentiment impressionne si fortement le lecteur qu'il ne s'aperçoit pas des négligences de la forme, et du manque de clarté dans l'expression. Le poète épanche surtout son désenchantement dans ses Monologues: la vie réelle le laissant indifférent, il s'était réfugié dans la rêverie; mais là aussi ses songes sont brisés par la réalité; ils avaient éveillé en lui le doute qui vint d'abord détruire dans l'âme du poète croyances après croyances, et le forcer de renier les vérités auxquelles il avait auparavant ajouté foi, puis, après des luttes pénibles, anéantir toutes ses plus chères illusions, il sent que tout lui échappe, la paix intérieure, la fierté de l'âme et les tendres rêveries; il ne lui reste plus que la soif de connaître, le désir de se distinguer, et les aspirations de l'amour vers des regrets insensés; en même temps il comprend que tous ses souhaits sont vains, que la vie est sans charmes, il s'affaisse sous le poids des souffrances, s'épuise et succombe dans les derniers efforts qu'il tente. Ce sentiment de désespoir perce aussi dans les poésies où Ogarew dépeint la réalité; il ne s'y inspire que des sombres tableaux de la misère, de la mort, des douloureuses trahisons de la femme aimée. Ogarew rappelle de loin Lermontow dont la

supériorité sur le premier provient surtout de son exécution artistique de la forme et de son talent à faire étinceler des rayons consolants qui peuvent illuminer les sombres aspects de la vie.

Pendant que ces romanciers reproduisaient les sentiments et les faits qu'ils puisaient dans la réalité, des poètes dans le vrai sens de ce mot se vouaient à l'art pur, cherchaient un idéal plus élevé et s'inspiraient dans les mêmes régions que les grands poètes russes depuis Joukovsky. Les beautés éternelles et toujours nouvelles de la nature offraient d'abondantes et riches matières à des poètes tels que Maïkow, Fet et Stcherbine. Les productions de Maïkow sont irréprochables au point de vue de la forme, dont la grâce et la distinction étaient devenues depuis Pouchkine des qualités générales à la poésie russe. Sous le rapport du fond les meilleures sont celles qui appartiennent au genre anthologique comme l'*Octave*, l'*Art*, etc. L'idée fondamentale de ces poésies est que la nature instruit et inspire le poète, que c'est elle qui lui apprend à composer de mélodieuses chansons, qu'il existe par exemple une relation secrète et intime entre une octave sonore, un hexamètre harmonieux, et le frôlement des roseaux ou le bruissement des arbres de la forêt. Citons encore le *Songe*, *Sur ce sauvage promontoire*, la *Muse, déesse de l'Olympe*, *Mon enfant*, *Les jours fortunés ne sont plus*, etc.

Les poésies de Fet peuvent être classées en deux catégories: à la première se rapportent sa traduction des odes d'Horace et ses belles chansons anthologiques, remarquables par la hardiesse des images, la transparence de l'expression et la sincérité du sentiment; les meilleures sont celles intitulées les *Soirées et les nuits*, qui respirent le calme parfait de la contemplation. Au contraire, l'influence de Lermontow est manifeste dans les *Chansons à Ophélie* et les *Mélodies*, qui relatent la douleur rêveuse, la mélancolie vague d'un égoïsme maladif, mais en même temps fier et fantasque; le cœur ardent et délicat du poète entend chaque appel de la nature et y répond. Persuadé que la contemplation de la nature est comme un baume salutaire pour un cœur malade, Fet s'adresse souvent à ses charmes et dépeint avec âme la profonde impression qu'elle produit sur l'homme.

Les poésies grecques de Stcherbine qui chantent les plaisirs de l'amour, la beauté, les orgies orageuses entre amis intimes, sont inférieures aux compositions de ce genre de Batuchkow, de Pouchkine et de Maïkow. La ressemblance des vers de Stcherbine avec la poésie antique est plutôt dans la forme que dans le fond; son vrai mérite est d'avoir fait connaître au public russe les chansons populaires de la Grèce moderne.

On retrouve les mêmes aspirations vers l'art pur et vers les idées communes à l'humanité entière dans nombre de belles traductions faites sur l'original et non plus par l'intermédiaire de reproductions françaises. Le meilleur traducteur de cette époque fut Wédensky, qui publia *Dombey et fils*, et *David Copperfield* de Dickens, la *Foire aux vanités* de Thackeray, *Jane Eyre* de Currer-Bell; maintenant encore il continue à paraître une foule de traductions de romans anglais, mais celles de Wédensky sont toujours réputées des modèles du genre.

La lecture de ces traductions, reflétant la vie des peuples civilisés de l'Europe, séduisit cette partie du public russe qui montrait peu de confiance en ses propres forces et attendait le progrès de l'Occident. Les patriotes russes, ou pour mieux dire les slavophiles, mécontents eux aussi du degré de développement où se trouvait la société, attribuèrent cette infériorité à l'indifférence pour le passé de la nation, au sein duquel ils s'attachèrent à puiser leurs inspirations. L'œuvre la plus populaire de ce genre est sans contredit la *Voiture de voyage* (*Tarantass*) de Sollohoub (1845).

Dans ce récit plein d'intérêt et rempli de tableaux empruntés à la vie de diverses classes de la province, l'auteur trace les portraits de deux types tout à fait contraires, Basile Ivanovitch et Ivan Vassiliévitch. Les sympathies de l'auteur sont pour le premier, qui, élevé „à la façon des choux et des pois" avait appris le peu d'orthographe et d'arithmétique que sut lui enseigner le chantre de la paroisse, un ancien soldat. Cette éducation, d'après l'auteur, fut loin de gâter la bonne nature de son héros, dont on rencontrait fréquemment le type dans la vie réelle. Basile, devenu grand, voulut se marier, mais ses pa-

rents le traitant encore en enfant, n'y consentirent pas. Après la mort de son père et de sa mère, il vint se fixer à la campagne. L'auteur décrit avec attendrissement la première entrevue de Basile avec ses serfs et affirme qu'il se montra le modèle des propriétaires, améliora le sort des paysans tout en les menant à la russe et sans avoir aucunement besoin d'appliquer ces nouveaux procédés agronomiques et philanthropiques tant vantés. Ivan Vassiliévitch suivit une carrière diamétralement opposée. Sa mère, de famille princière, raffolait de la langue française et confia l'éducation de son fils à un gouverneur français, qui n'inculqua à l'enfant que des connaissances superficielles et incohérentes. Ivan, après avoir terminé son éducation, se rendit à l'étranger. Son séjour en Allemagne lui fit naturellement détester les Allemands: n'ayant pas de fond sérieux, il ne pouvait espérer se mettre à leur niveau. A Paris ce qui le frappa c'était l'agitation perpétuelle, le luxe effrené, la vanité mondaine, le désir de paraître, mais au-dessous de tout ce tumulte il ne rencontra que l'ennui de la satiété et le froid égoïsme. En résumé, ses voyages ne lui ayant rien rapporté de satisfaisant, Ivan alors s'éprit d'amour pour sa patrie et revint en Russie étudier son pays natal et tâcher de lui être le plus utile possible. Il fit la route de Moscou à sa propriété avec Basile; en chemin ils discutent sur les diverses faces de la vie nationale russe; dans ces conversations le bon sens et l'expérience du vieillard ont facilement raison des rêves et des utopies du jeune Ivan. Sollohoub excelle surtout à raconter les aventures et à esquisser des scènes empruntées à la vie russe, mais les réflexions qu'il n'épargne du reste pas, témoignent d'une partialité exagérée pour la Russie et de par trop de dédain pour tout ce qui est étranger.

Les mêmes tendances se font jour dans les poésies lyriques d'Yazykow et de Khomiakow. Yazykow encore sur les bancs de l'université de Dorpat composait des vers qui avaient pour thème la vie joyeuse des étudiants. Il vint habiter Moscou, et se mit à écrire des poésies patriotiques, dont les meilleures datent de 1822 à 1825. Il chantait sa patrie aux élans généreux, dé-

couvrait en elle tous les germes du beau et du sublime, et décrivait de préférence les époques douloureuses de l'histoire de Russie, où l'esprit du peuple s'était révélé dans toute son énergie. Dans un chant, dont le sujet est emprunté à l'époque de la domination mongole, un barde rappelle à Dmitri Donskoï que ses pères ont été Slaves, que jadis les peuples étrangers leur apportaient de l'or et non des fers, et que leurs exploits étaient les fruits de la liberté. Le barde prédit la victoire au prince, car ce dernier combattra au nom de l'indépendance, un bras libre étant plus fort que celui que fatigue le joug de l'oppression. Les meilleures poésies de Yazykow sont celles où il célèbre la délivrance de sa patrie du joug mongol: le *Chant du barde à l'époque de la domination des Tatares* dépeint en couleurs vives les souffrances de la Russie antique. Par malheur, les sentiments nobles et généreux d'Yazykow n'étaient pas soutenus par une intelligence éclairée; il ne put se maintenir à la hauteur où son inspiration l'avait élevé, manquait de convictions mûres, et ne savait se rendre nettement raison de ses propres aspirations. Dans ses dernières poésies, l'auteur, tout en restant fidèle à ses sentiments patriotiques, se lance dans le genre anacréontique, raille les étrangers et va jusqu'à assurer que les plaines du Volga l'emportent en beautés sur les sites du Caucase. Sa pièce de vers intitulée *Au Poète* est remplie de bons conseils qui rappellent Pouchkine et Lermontow, tandis que dans d'autres vers il chante les jouissances du poète à la vue du vin qui pétille dans la coupe. Le *Souvenir de Karamzine* retrace le règne de Jean-le-Terrible avec une saisissante vérité.

Les poésies d'Yazykow, dont le mérite de la forme est incontestable, ont de la ressemblance avec celles de Khomiakow. Ce dernier a aussi le vers sonore et brillant; comme ses écrits ont une forte empreinte patriotique, il fut généralement considéré comme le représentant de l'élément slave dans la poésie. Tous ses travaux sont en effet consacrés à la vieille orthodoxie de la Russie antérieure à Pierre Ier; mais ses sentiments manquent de profondeur et de clarté et ses expressions recherchées trahissent

une froide rhétorique. Le même amour pour l'ancienne Russie se manifeste dans ses deux tragédies d'*Yermak* et du *Faux Démétrius*, dont l'exposition dramatique rappelle le genre pseudo-classique alors que les caractères de héros se ressentent de l'influence d'un romantisme exagéré.

Le mérite du drame de A. Axakow, la *Délivrance de Moscou en 1812* réside dans sa conformité avec la vérité historique, l'auteur ayant étudié cette époque avec soin; mais les pensées et les sentiments des personnages souffrent de ce même idéalisme tel qu'on le rencontre dans les compositions dramatiques de Polévoï et les romans de Zagoskine.

II. HISTOIRE.

Un grand service que les savants russes rendirent à leur pays vers 1840, fut la publication de documents concernant l'histoire de l'Etat. Les travaux de la Commission archéographique continuèrent à jouir du même succès; les plus importants étaient la publication des anciennes chroniques, et celle des œuvres de Kotochikhine sur la Russie. Parmi les érudits de St-Pétersbourg, la première place appartient à l'académicien Oustrialow, qui fit paraître les *Versions des contemporains sur le faux Démétrius* et les *Récits du prince Kourbsky*. L'activité des savants de Moscou fut plus féconde; ils fondèrent la Société d'histoire et d'antiquités russes, dont les revues, les *Lectures* et les *Annales*, étaient remplies de monuments historiques nombreux et variés. En outre, cette société a encore publié l'*Arsenal de Moscou*, dont le texte dû à Weltmann est accompagné de dessins parfaitement exécutés, les *Monuments de l'antiquité moscovite*, édition magnifique de Sniguirew et de Séméne, l'*Antiquité russe dans ses monuments d'architecture religieuse et civile.* Les principaux ouvrages historiques qui parurent alors sont dus à la plume d'auteurs qui devinrent célèbres dans la suite, tels que l'*Histoire de l'Académie de Kiew* de Boulgakow, l'*Aperçu sur l'ancienne Russie sous le rapport du droit* de Kavéline et les premiers articles de l'*His-*

toire des relations entre les princes de la maison de Rurik de Soloview.

Les méthodes historique et comparée appliquées à l'étude des langues par les philologues allemands ne tardèrent pas à être mises en pratique en Russie, comme le prouvent les ouvrages qui parurent alors. Les traductions les plus importantes en ce genre sont dues à Bodiansky, qui publia en 1843 la *Description des peuples slaves* de Schafarik, et en 1848 les *Antiquités slaves* du même auteur, dont le mérite en fait de travaux historiques et littéraires est depuis longtemps apprécié en Russie. Parmi les auteurs russes, au premier rang se trouvent Vostokow, qui édita en 1844, l'*Evangile d'Ostromir* accompagné d'un glossaire et d'une grammaire, et Biliarsky, qui fit paraître une savante étude sur deux monuments antiques de la langue slave, l'*Evangile de Rheims*, et la *Chronique de Manassé* (1847—1848). Dans la préface du premier de ces ouvrages, l'auteur examine et critique les opinions des savants russes et étrangers au sujet slavon d'Eglise. Grigorovitch (1841—1843) publia une *Revue des littératures des peuples slaves*. Bodiansky est encore auteur d'un travail substantiel sur la *Poésie populaire des races slaves* (1837).

Les meilleurs ouvrages qui traitent d'histoire générale sont ceux de Granovsky, qui publia l'*Abbé Suger* (1849), *Quatre portraits historiques* (1850) et d'autres petits essais historiques; l'auteur fait preuve d'une juste appréciation des événements, d'habileté à grouper les faits autour d'une idée, et d'un style approprié au sujet. La popularité de Granovsky provient moins de ses écrits, dont les matières sont de peu d'étendue, que de ses mérites comme professeur. D'après les témoignages des contemporains, il ne brillait pas par un talent oratoire de premier ordre, mais sa manière d'exposer son sujet était remarquable de simplicité et de chaleur; sa voix douce et calme était sympathique et charmait au point de provoquer spontanément l'enthousiasme. L'*Histoire de la république d'Athènes depuis l'assassinat d'Hipparque jusqu'à la mort de Miltiade* (1848) par Koutorgui, est à recommander au point de vue de l'étude consciencieuse des sources historiques. Le *Manuel d'histoire universelle* de Lorenz, traduit en

russe par les auditeurs de ce professeur, a été longtemps regardé comme un chef-d'œuvre du genre, surtout sous le rapport du style.

Des traductions des ouvrages les plus connus en Occident ont initié le public russe à l'histoire des littératures étrangères, entre autres le *Manuel d'histoire de la littérature* par Wachler, utile par les indications biographiques et chronologiques qu'il renferme, l'*Histoire de la littérature européenne aux XVe et XVIe siècles* de Hallam, l'*Histoire de la littérature au moyen-âge* par Villemain. Bien que ce dernier ouvrage se recommande plutôt par son style élégant, ses brillants aperçus et la généralité des idées, que par la richesse du fond, il fut bien accueilli du public et trouva de nombreux imitateurs. L'*Histoire des littératures ancienne et moderne* de Frédéric Schlegel, chef de l'école romantique en Allemagne au commencement de ce siècle, a aussi été traduite et a fait autorité en Russie jusqu'à ces dernières années.

III. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE RUSSE.

L'histoire de la littérature populaire avait suffisamment de matériaux à sa disposition: les *Récits populaires russes*, les *Chansons russes* de Sakharow, les *Proverbes russes* et le vieux *Recueil* de Kircha Danilow; mais ces sources étaient négligées, et les souvenirs nationaux qu'offre l'histoire de la littérature russe étaient peu étudiés. C'est alors que Smirdine entreprit la publication de la *Collection complète des auteurs russes*, en commençant par Lomonossow, et poursuivit ce travail important avec une constance digne d'éloges. Smirdine montra à cette occasion beaucoup de générosité en éditant Trédiakovsky, Kostrow, Kniajnine et autres écrivains qui, n'ayant de valeur qu'au point de vue historique, ne devaient rapporter aucun bénéfice à l'éditeur. Il commença aussi la publication d'un recueil magnifique intitulé *Cent littérateurs russes,* entreprise hardie, car il eût été difficile de trouver un aussi grand nombre

d'écrivains dont les ouvrages méritassent quelque attention. Il n'avait voulu insérer dans ce recueil que des romans, des nouvelles et des poésies; de sorte que des savants comme Schichkow, par exemple, qui furent appelés à y collaborer, écrivirent expressément dans ce but des romans sans valeur aucune. Cette belle collection, éditée sur papier de choix, grand format, accompagnée de portraits et de dessins, commencée en 1839, s'arrêta au troisième volume, qui parut en 1845. En somme, Smirdine rendit d'incontestables services à la littérature russe; les défauts qu'on peut reprocher à ces travaux si vastes et si variés proviennent du peu de développement de son goût littéraire, et de la nécessité où il était de se laisser guider par autrui. Il trouva cependant des imitateurs; les libraires se mirent plus activement à publier les ouvrages qu'ils pensaient devoir être utiles au public et avantageux pour eux-mêmes.

Le goût littéraire suivait deux directions opposées : l'une, dominant à St-Pétersbourg, avait pour représentant Bélinsky et pour organe les *Annales de la Patrie*, l'autre régnait à Moscou, prônée dans le *Moscovite*, qu'éditaient Pogodine et Schévirew. Il faut citer encore les noms de Pavlow, de Nikitenko et de Plétnew. Le meilleur article de Pavlow consiste en trois lettres publiées dans le *Contemporain* en 1847 et dirigées contre la correspondance de Gogol avec ses amis. Le critique se place au point de vue de Gogol, et montre combien ce dernier est inconséquent dans ses propres principes. Ces lettres de Pavlow, par la finesse des aperçus et l'élégance du style, pourraient servir de modèle en ce genre. Nikitenko fit paraître ses articles de critique dans le *Contemporain* et dans le *Journal du Ministère de l'instruction publique* et composa aussi un *Essai sur la critique* (1842); tous ses articles se font remarquer par un ton mesuré et digne, et la sûreté du jugement. Les mêmes qualités se retrouvent dans les articles que Plétnew écrivit sur Krylow comme préface à ses œuvres, ainsi que dans ceux qu'il publia sur Joukovsky dans le *Journal de la IIme section de l'Académie des sciences* et dans le *Recueil pittoresque*. Négligeant nombre de traités

systématiques sur l'histoire de la littérature russe qui parurent à cette époque et ne méritent aucune attention, on peut se borner à citer les ouvrages de Nikitenko et de Schévirew. Le premier n'écrivit qu'une *Introduction à l'histoire de la littérature russe,* où il donne des jugements exacts et profonds sur la signification de l'histoire littéraire, sur la manière de l'enseigner, et sur sa division en plusieurs périodes. L'auteur s'est efforcé de garder un juste milieu entre l'idéalisme qui repousse l'étude des faits, et l'empirisme exclusif qui au contraire, n'admet que les faits et se laisse dominer par leur autorité.

Schévirew fit paraître en 1846 son *Histoire de Russie principalement dans l'antiquité.* On s'aperçoit que l'auteur a beaucoup lu et possède bien son sujet, aussi ses remarques ont-elles une haute valeur scientifique; mais les tendances slavophiles qui se font jour dans tous ses écrits furent cause que l'auteur exposa quantité de faits sous un aspect évidemment faux, par exemple les monuments de la littérature sacrée de la Russie ancienne sont à ses yeux des productions émanées du peuple et il trouve dans la figure du célèbre héros russe Ilia Mourometz des traits de ressemblance avec le Cid espagnol. Dans sa passion pour l'antiquité de son pays, il cite avec complaisance les vieux récits des vies des saints, sans se préoccuper de leur côté et de leur portée littéraires.

Cette période est très-riche en travaux sur la langue russe. Le plus important, les *Observations philologiques* de Pavsky, (1850) approfondit avec beaucoup de soin tout ce qui a trait à l'organisme de l'idiome; chaque page de ce livre est un sujet d'étonnement, grâce aux vastes connaissances en linguistique de l'auteur et à la logique de ses arguments; mais comme il était peu au courant du langage populaire et des divers dialectes de la Russie, ses conclusions sont souvent forcées. Les *Travaux de la société des amateurs de la littérature russe* de Moscou renferment beaucoup d'articles sérieux dont les meilleurs sont dus à la plume de Kochansky et de Davydow. Ceux de ce dernier témoignent d'une étude consciencieuse des ouvrages des savants allemands, et servirent plus tard à la composition

de sa *Grammaire générale comparée*; l'influence de l'érudition allemande se trahit dans l'écrit de Katkow intitulé *Des éléments et de la forme de la langue slave-russe* (1845). Dans *Lermontow* par Axakow (1846) et dans l'*Enseignement de la langue russe* de Bouslaéw (1848), on voit que ces deux auteurs connaissaient à fond l'ancienne littérature russe et la langue actuelle du peuple. Ce fut Bouslaéw qui composa le premier une *Chrestomathie historique du slavon d'Eglise et de la langue russe* (1848) divisée en périodes d'après les siècles. Cet ouvrage est présentement un guide peu sûr; la faute en est aux éditeurs des monuments historiques cités par Bouslaéw, qui n'étaient pas tous excellents linguistes et qui ont souvent dénaturé l'orthographe, à laquelle ils attribuaient peu d'importance. Si l'œuvre de Bouslaéw prouve avec quel soin le développement historique de la langue russe a été étudié, l'article remarquable de Srésnevsky intitulé *Pensées sur l'histoire de la langue russe* (1850) montre que les documents historiques de plus d'étendue, tels que les chroniques, n'étaient pas non plus négligés. L'auteur y détermine les phases les plus importantes de la formation de la langue, en prenant pour guide les opinions des philologues de l'Allemagne. Les mêmes idées se trouvent exposées avec plus de détails dans l'ouvrage de Lavrovsky, *De la langue des chroniques russes du Nord* (1852).

IV. VOYAGES.

Les relations de voyages ont toujours été regardées comme une source de renseignements intéressants sur l'état politique, le caractère et les mœurs des peuples étrangers. Vers 1840, les voyages de Mouraview et de Norow jouirent d'une grande réputation. Le premier s'attacha principalement à raconter en style soigné les impressions que causèrent sur lui les faits et les objets considérés au point de vue du sentiment religieux; ses récits furent plus goûtés que ceux de Norow, qui en revanche plaisaient davantage aux lecteurs éclairés. Ce voyageur,

dévot et érudit tout à la fois, consulta avec discernement beaucoup d'auteurs, dont il ne recevait les témoignages que lorsqu'ils établissaient solidement leurs assertions. La Bible, son autorité de prédilection, donne à sa relation de la valeur sous le rapport de la géographie et de l'archéologie chrétienne. Les *Lettres d'un moine sur la montagne sainte de l'Athos* (1850) contiennent des détails sur les actions des saints qui habitèrent cette montagne, et les impressions personnelles du pieux et sincère écrivain. Le *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* (1849) du savant Kovalevsky renferme des observations précieuses, exprimées avec élégance. Un bon ouvrage d'ethnographie est la *Chine sous le rapport civil et moral* (1848) du père Hyacinthe; riche en faits et en notices scientifiques, il est d'une lecture intéressante, malgré son style, sa forme et l'arrangement peu commode de la première partie par demandes et réponses; son défaut capital est de vouloir établir un parallèle entre l'Europe et la Chine, et en faveur des Chinois, intention naïve qui tourne parfois au ridicule.

V. PHILOSOPHIE.

Bien que les universités russes possèdent depuis longtemps des chaires de philosophie, la littérature manque d'œuvres originales en ce genre. La préoccupation des penseurs russes a été de s'approprier les résultats des travaux philosophiques de l'Occident, et de les faire connaître au public sans s'écarter des principes de l'orthodoxie. Les meilleurs ouvrages sont ceux de Karpow, *Introduction à la philosophie* (1840) et les *Entretiens de Platon,* traduits du grec et commentés par lui; on peut ne pas être d'accord avec l'auteur, quant aux opinions émises dans son *Introduction,* mais il faut rendre justice à la manière dont il possède son sujet et expose ses idées; cet ouvrage mûrement élaboré, renferme une foule de remarques judicieuses et profondes; le style en est correct, limpide, et se lit avec facilité; les termes philosophiques sont employés avec discerne-

ment et connaissance de cause. La traduction des *Entretiens* ne laisse rien à désirer; elle est exacte, fidèle, et porte empreint le cachet de la langue originale sans rien faire perdre à la langue russe de son naturel et de sa pureté. Une traduction plus élégante aurait plutôt enrichi la littérature russe d'un ouvrage bien écrit qu'elle n'eût fait connaître Platon. Pour avoir une idée des opinions philosophiques que professaient alors les littérateurs russes, il faut surtout consulter les journaux de l'époque, dont les principaux avaient des tendances respectives bien accentuées.

CHAPITRE DOUZIÈME.

PREMIÈRES ANNÉES DU RÈGNE D'ALEXANDRE II.

Pendant cette période la littérature russe continue à offrir à peu près les mêmes caractères qu'antérieurement: il s'y introduisit cependant des éléments nouveaux qui constituent un progrès sensible. Des écrivains doués du sentiment de l'humanité et pleins de sympathie pour ses souffrances commencent à porter leur attention vers des milieux sociaux dont les représentants n'avaient été jusqu'alors que des objets de mépris, de haine ou d'effroi; leurs regards pénétrants découvrent des aspects lumineux dans ces sombres régions. Les victimes de la destinée ne sont plus que rarement présentées sous un point de vue sentimental; le romancier, en les dépeignant, cherche à faire ressortir le mobile moral de leurs actions et le lecteur, au lieu d'éprouver l'impression d'une stérile compassion, peut se demander de sang-froid pourquoi ces infortunés, malgré leurs efforts, ne peuvent sortir de l'abîme où ils sont tombés. La guerre de Crimée, dont l'influence sur la vie politique des Russes fut si profonde, étendit aussi son action à toutes les branches de la littérature; les circonstances forcèrent ce pays, éprouvé par

tant de désastres, à étudier plus sérieusement les causes de sa faiblesse; la littérature s'appliqua avec franchise à dévoiler les abus invétérés, en insistant sur les réformes auxquelles il était devenu indispensable de procéder. Cette tendance à la critique, qui ne dura pas longtemps, fut un instant universelle et très-en vogue malgré la faiblesse du talent de beaucoup d'écrivains, et leur peu de connaissance des sphères sociales d'où ils tiraient le sujet et où ils plaçaient la scène et les personnages de leurs ouvrages. Au lieu de continuer à populariser les idées abstraites ou générales qui avaient cours parmi les nations de l'Occident, cette époque vit mettre en pratique des moyens plus efficaces de propager la civilisation; on se mit à traduire activement les principaux manuels et essais sur les sciences publiés à l'étranger, ainsi que les meilleurs ouvrages de science vulgarisée, de préférence ceux traitant d'histoire naturelle.

I. ROMANS. POÉSIE. THÉATRE.

Citons d'abord Dostoévsky, l'auteur des *Pauvres gens*, le peintre et l'historien par excellence des victimes du sort et du joug social, et son célèbre roman intitulé *Les Humiliés et les Outragés* (1861). Le héros, Jean Pétrovitch, littérateur manqué, est amoureux de Natacha, fille d'un riche propriétaire; les parents avaient déjà donné leur consentement au mariage, lorsque Natacha s'éprend d' n jeune vaurien; Jean Pétrovitch non-seulement se résigne sans murmurer, mais trouve encore assez d'abnégation pour venir en maintes occasions en aide aux deux amoureux. Dostoévsky, qui excelle à reproduire la vie intérieure de ses personnages, trouva ici un thème intéressant d'analyse phychologique; l'auteur retrace avec finesse et vérité les souffrances que Jean dut endurer, les tourments de sa passion méconnue, les tortures outrageantes qu'il ressentait en obligeant son rival, les divers sentiments d'amour, de jalousie, de fierté, de compassion, de dépit, de haine, etc., qui se succédaient tour à tour dans son cœur. Traduire toutes ces impres-

sions sous la forme d'un récit animé et détaillé, raconté par le héros lui-même, était une idée originale, mais d'exécution difficile. Ce roman renferme beaucoup de portraits dessinés avec art, des caractères représentés avec fidélité, bien que certains traits aient déjà servi dans les *Pauvres gens*, qu'il rappelle en plusieurs endroits. Dostoévsky écrivit encore quelques petites nouvelles, dont les héros ont une certaine ressemblance de famille avec Jean Pétrovitch, et fit paraître en 1862 les *Mémoires de la maison des morts*, roman intéressant sous tous les rapports, et non-seulement sous celui de la forme. A partir de ce moment on vit apparaître dans la littérature des types nouveaux de héros malheureux, (ceux des romans de Pomialovsky, par exemple) qui, doués d'une énergie opiniâtre engagent un combat acharné contre la force du destin qui les oppresse, plutôt que de se soumettre sans conditions à la fortune adverse.

Parmi les romans champêtres, il y en a qui sont dus à des auteurs jeunes et de talent, connaissant parfaitement le terrain sur lequel ils opéraient. La première place revient à une femme connue sous le pseudonyme de Marco Vovtchok. Elle commença d'abord par composer dans l'idiome petit-russien des nouvelles que Tourguénew traduisit en russe; elle s'intéressa ensuite aux mœurs et coutumes du campagnard russe en général, et au genre de vie des petits propriétaires. Ce qui distingue sa manière, c'est qu'au lieu de peindre ses personnages avec toute l'ampleur de l'art, elle préfère les esquisser brièvement dans de courts récits, qui contiennent du reste des observations pleines d'intérêt sur les habitudes et le caractère des paysans, pour lesquels elle éprouve une sympathie sincère. Marco Vovtchok semble prêter l'oreille au murmure encore lointain de la future vie du peuple; ses écrits respirent comme un parfum de Russie en offrant des images familières et chères à chaque Russe exprimées dans un langage foncièrement national et populaire. L'auteur, cédant à ses penchants naturels, choisit de préférence les côtés tristes de la vie des paysans; ses récits laissent dans l'âme du lecteur un sentiment de malaise, qui heureusement peut maintenant faire place à la joie,

la situation des paysans, grâce à S. M. l'Empereur Alexandre II s'étant bien améliorée depuis lors. Les principaux personnages des nouvelles de Marco Vovtchok sont, le plus souvent, des femmes. Dans *Macha* il est question d'une jeune villageoise dans l'âme de laquelle l'amour de la liberté et le dégoût du servage se développent graduellement. Dans *Igroutchetchka* l'auteur raconte l'histoire d'une jeune paysanne qui vit dans la maison de sa maîtresse parce qu'elle avait su lui plaire; les habitudes des propriétaires y sont rapportées avec fidélité, mais tout l'intérêt se concentre sur la figure de cette jeune fille. Enlevée de force de la chaumière où elle est née, elle habite la maison seigneuriale; elle doit amuser ses maîtres, être toujours gaie, refouler les élans de son cœur et la tristesse qui la ronge en songeant à ses parents; mais le milieu où elle se trouve n'a en rien modifié sa candide nature; elle n'est pas devenue servile et bavarde comme la Vassilissa Pérégrinovna dans la *Pensionnaire* d'Ostrovsky. La nouvelle intitulée *Catherine* représente une jeune fille qui, sans cesse en butte aux railleries, aux outrages et aux violences, se froisse comme une fleur délicate et oublie les chansons qui la consolaient dans la solitude, et qui redevient tendre et aimable sous l'impression de la bonté et des caresses. Les récits de Marco Vovtchok en outre, renferment un trésor de données précieuses pour servir à définir avec justesse le caractère du peuple, et surtout le cœur de la femme russes.

Les *Esquisses et récits* de Kokorew (1858) retracent les souffrances du travailleur pauvre et probe et attirent l'attention de l'historien de la littérature, moins par la forme qu'en fournissant des éclaircissements intéressants sur la vie de l'auteur lui-même, qui faisait vivre des fruits de son travail son vieux père malade, ancien serf affranchi, et secourait sa mère et son frère dans l'indigence. Kokorew, en écrivant, s'est abandonné aux élans de son âme; il dépeint le moindre cocher de fiacre, le plus humble ouvrier avec la tendresse et la chaleur de sentiment qu'on éprouve pour des frères malheureux. C'est avec des larmes douces et spontanées, quelquefois avec un

sourire timide et gauche qu'il s'épanche devant le lecteur; il ne fait entendre ni cris désespérés ni malédictions virulentes, ni ironie amère; il avait trop souffert lui-même. Les œuvres de ces écrivains sont aussi dignes d'attention que celles de ces grands hommes de lettres qui, au retour d'un bal splendide ou d'un dîner copieux, se mettent à l'aise dans un fauteuil bien rembourré et se disposent à écrire une page ou deux, sur le désespoir de la misère et les tortures de la faim.

Les nouvelles d'Ouspensky (1861) produisent une impression toute différente. Cet auteur s'attache à retracer les faces riantes de la vie du peuple, les coutumes joyeuses des paysans, comme celle de boire à tout propos et de forcer celui d'entre eux qui a une amende à payer, à acheter de l'eau-de-vie qu'ils dégustent en commun. Dans un de ses récits intitulé le *Paysan prolétaire*, Ouspensky présente un vaurien de paysan qui se mêle de tout, travaillant à tort et à travers sans arriver à faire rien qui vaille. Dans le *Chariot*, l'auteur décrit des cochers réunis à la station, qui ont grande difficulté à calculer les copecs et liards auxquels revient l'écot de chacun pour les frais du souper, du gîte, de l'avoine, etc.; leur embarras à tomber d'accord provient de ce que l'hôtelier a habilement établi ses comptes, de façon à embrouiller ses pratiques qui ne réussissent pas à s'y reconnaître. En dehors des mœurs villageoises, Ouspensky s'occupe aussi des relations du clergé de campagne avec les paysans et l'autorité supérieure. Dans les nouvelles d'Ouspensky, (de même que dans les *Scènes populaires* par Gorbounow), la marche de l'action est extrêmement simple, sans intrigue compliquée, sans caractères profondément étudiés et sans situations bien dramatiques; leur unique mérite est de reproduire avec fidélité et esprit différents traits originaux de la vie du peuple.

Les mêmes thèmes se retrouvent dans les *Poésies* lyriques de Nikitine (1861). La destinée de cet auteur ne fut guère plus heureuse que celle de Koltzow; il eutmême à subir des épreuves plus rudes encore. Postillon de station, et astreintà un service pénible, il regrettait de ne pouvoir errer l'été en liberté dans les

steppes. Grâce à des protections, il parvint à faire imprimer quelques-unes de ses poésies et son poème de l'*Accapareur*, où le talent poétique de l'auteur se révèle dans tout son éclat et qui établit sa renommée; un an après ses poésies eurent une seconde édition. Nikitine ne peut être mis au même rang que Koltzow. Celui-ci s'occupe du côté moral des campagnards, de l'amour malheureux de la jeune fille et du sort infortuné de l'adolescent; Nikitine, au contraire, s'arrête dans ses vers de préférence sur le côté externe, décrit la misère d'une pauvre cabane, la vie dissolue du vagabond, les beautés de la nature. La célébrité dont jouit Nikitine doit être attribuée d'abord à la sympathie tant soit peu sentimentale dont le paysan, héros favori de ses poésies, était encore l'objet de la part du public, ensuite à l'origine obscure de l'auteur; paysan lui-même, il était un témoignage vivant qui venait confirmer les paroles sympathiques et chaleureuses des principaux écrivains en faveur des classes rurales.

Cet élément donna lieu aussi à un grand nombre de productions scéniques, mais l'idéalisme et la sentimentalité qui y règnent les rendent inférieures à la pièce de Pisemsky, la *Destinée amère*, qui, tout en copiant soigneusement la réalité, est pleine de mouvement et d'action dramatiques. Parmi les impressions diverses que le drame de Pisemsky faisait naître dans l'esprit des spectateurs, il faut surtout relever l'indignation que soulevait le tableau des relations anormales existant entre propriétaires et paysans. Ce sentiment domina dans la littérature des premières années qui suivirent la guerre de Crimée, et fut poussé même à l'extrême; il se traduisit dans une foule de nouvelles, de comédies et de poésies satiriques auxquelles l'étude des rapports réciproques des seigneurs avec leurs serfs avait donné le jour. De toutes ces productions d'une valeur inégale au point de vue de l'art, les plus remarquables sont les *Esquisses de province* et les *Satires en prose* de Stchédrine. L'auteur y traite principalement des fonctionnaires provinciaux; le talent avec lequel il expose les sentiments des divers personnages et leurs relations avec le milieu où ils vivent fait la supériorité de Stchédrine, qui cherche

moins à révolter ses lecteurs, qu'à exciter au contraire leur indulgence: sans ménager les fonctionnaires indignes, il reprend sévèrement ces hommes nouveaux, qui, bien que remplis d'idées nobles et élevées, sont cependant d'une incapacité notoire dans la vie pratique, et finissent par se désillusionner entièrement. Dans les *Satires en prose*, Stchédrine retrace avec beaucoup d'exactitude et de finesse les petits événements ordinaires de la vie de province où les bagatelles et la trivialité jouent un si grand rôle. Les meilleures de ces satires sont celles qui relatent les embarras des propriétaires et des fermiers lors de l'émancipation des paysans, les susceptibilités des fonctionnaires de vieille roche, que l'institution des tribunaux publics effraie, et le mécontentement des traitants à la veille de l'abolition du fermage des eaux-de-vie. Pisemsky, dans le meilleur de ses romans, les *Mille âmes* (1858), reproduit avec entrain le défaut d'individualité et de publicité, la paresse d'esprit, l'incapacité sous toutes les formes, en un mot tous les symptômes de la maladie dont était atteinte la société de ce temps, maladie qui entravait la liberté d'action de l'intelligence, et qui forçait les caractères énergiques et supérieurs au niveau général, à souffrir et à étouffer dans cette lourde atmosphère de notions routinières. Cette société avait pour vices saillants la frivolité, le manque de naturel, la fausseté, en second lieu, l'uniformité patriarcale des idées et des relations mutuelles, et pour conséquence l'indifférence et l'arbitraire. Ces défauts influaient d'une manière grave sur les convictions et les mœurs de ce milieu social dans lequel Pisemsky puisait ses inspirations.

A l'époque où l'esprit satirique était le plus en vogue, c'est-à-dire de 1856 à 1857, les récits détachés d'André Pétchersky, comme par exemple son *Réduit de l'ours*, et ses *Années d'autrefois*, jouirent d'une grande popularité. L'impression qu'ils produisaient provient surtout de ce que l'auteur savait choisir les faits les plus saillants et les plus caractéristiques de son temps, et les critiquait avec verve. Dans le genre lyrique Nékrassow occupe le premier rang; il dota la lyre russe d'une corde nouvelle, celle du réalisme dans la poésie, qu'il fit résonner avec

une vigueur et une ampleur jusque-là sans pareilles. Il dit lui-même, avec une sincérité profonde, qu'il est honteux „à l'heure du chagrin, de chanter la beauté des vallons, de la mer et des cieux, et les caresses de la femme adorée." Ce ne fut pas là qu'il choisit ses thèmes d'inspiration, quoiqu'à vrai dire, lorsqu'il s'abandonne aux élans spontanés de son cœur débordant d'amour pour la femme et la nature, (comme dans *Quand la nuit, je longe une rue sombre*, *Dans un village écarté et presque sauvage*, et dans son poème de *Sacha*), il réussisse à dire en un vers ce qu'un autre poète saurait à peine exprimer par une élégie entière. Les sympathies de l'auteur pour les malheureux se manifestent essentiellement dans le *Poète et le citoyen, A l'hôpital*, les *Malheureux*, la *Fête de la jeunesse*, la *Femme pauvre et l'Elégante*, la *Chanson à Yérémouchka*, les *Pleurs des enfants*, *A la campagne*, la *Muse*. Un amour brûlant pour ceux qui occupent les échelons inférieurs de l'ordre social, l'énergie et la chaleur du sentiment, une intuition remarquable de la nature unie à l'art d'en dépeindre les phénomènes, voilà en quoi réside l'attrait des poésies de Nékrassow.

La littérature dramatique a aussi quelques productions satiriques curieuses à citer, la *Place lucrative*, (1858) comédie d'Ostrovsky, et le *Clinquant*, (1858) par Potiékhine. Dans la première, le jeune Jadow, neveu d'un homme riche et haut placé, irrite son oncle par ses idées libérales, et finit par être privé de ses bienfaits; marié à Natacha, bonne et belle jeune fille, mais pauvre et peu intelligente, ennuyé d'entendre les reproches de sa femme et fatigué de toutes les privations qu'il a à supporter, il revient chez son oncle lui demander un emploi lucratif. Le mérite de cette comédie est de reproduire avec fidélité la vie de famille, et son influence sur les actions des hommes. Le talent d'Ostrovsky consiste en ce qu'il a une connaissance profonde de l'âme et qu'il sait découvrir et exposer le côté humain de chaque individu en dehors de la position sociale qu'il occupe dans le monde. Le héros de la comédie de Potiékhine est un certain Poustozérow, conseiller à la régence provinciale, d'un désintéressement exemplaire, disposé à mépri-

ser quiconque n'a pas cette qualité, quelque nombreuses que fussent ses autres perfections; cette idée apparaît en relief dans tout le cours de la pièce. Mais Potiékhine loin d'offrir ce personnage comme un modèle à imiter veut obliger le spectateur à n'avoir que de l'aversion pour des hommes de cette trempe et il y réussit; aucun des héros de Stchédrine et de Pétchersky ne répugne autant que Poustozérow. Le défaut de cette pièce est d'être une espèce de machine à ressorts que l'auteur fait agir à son gré, selon qu'il veut montrer telle ou telle face du caractère de son héros; chaque scène, prise séparément, est agencée avec intelligence. Le caractère de Poustozérow est artificiel; il est impossible de réunir autant de vices dans un seul personnage: son envie de s'enrichir s'accorde difficilement avec sa manière d'agir et est incompatible avec son désintéressement. Malgré l'importance du sujet et la disposition artistique de l'ensemble, cette comédie n'eut pas en son temps autant de succès que la pièce de Lvow, *Il y a encore de braves gens sur la terre*, bien que chez cet auteur le comique dégénère quelquefois en parodie frivole. La comédie du *Fonctionnaire* par Sollohoub n'est connue que d'après la critique remarquable qu'en fit Pavlow.

Toutes ces pièces de théâtre eurent une grande popularité, qu'elles devaient moins au mérite de leur facture qu'au tact avec lequel elles surent relever et critiquer les défauts de la société contemporaine et de la vie domestique. Le vif intérêt qui s'attachait aux œuvres satiriques était si intense, qu'il consacra la réputation de certains ouvrages reproduisant sans arrière-pensée de prétention à l'art, avec la fidélité de la photographie, des sujets qui valaient la peine d'être mis au grand jour. Le même succès accueillit les *Nouvelles et récits* de Slavoutinsky, qui doivent occuper une place dans la littérature, en tant que tableau exact des mœurs et du caractère du peuple à une époque donnée.

L'engouement dont jouirent ces écrits séduisit beaucoup de gens dépourvus de tout talent, qui firent paraître une foule de romans et de comédies, dans le genre de l'*Affaire crimi-*

nelle, du *Fonctionnaire pauvre* de Diaconow, etc. ; mais quelque minime que soit la signification littéraire de ces compositions, elles eurent pour résultat de dévoiler non seulement des faits qui méritaient la réprobation, mais aussi de punir par la publicité ceux qui ne pouvaient ne pas se reconnaître dans les portraits dont étaient parsemés ces écrits L'auteur du roman des *Accusateurs* (1862) représente un fermier d'eaux-de-vie, Ouryvaéw, auquel son patron et bienfaiteur envoie de St-Pétersbourg le numéro d'un journal contenant la dénonciation des abus commis dans le rayon qu'il administre, et allant jusqu'à raconter les fraudes dont use Ouryvaéw à l'égard de son propre patron.

Pour avoir une idée claire du niveau que la société russe atteignit à la fin de la période décennale de 1850 à 1860, il faut étudier les œuvres de Gontcharow et de Tourguénew, les deux écrivains les plus renommés de cette époque. Le second roman de Goutcharow, *Oblomow*, a beaucoup de ressemblance avec *Une histoire ordinaire*, mais comme exposition, comme idées, il lui est de beaucoup supérieur, bien que l'imagination de l'auteur ait eu à se mouvoir dans une sphère relativement restreinte. L'histoire de l'excellent et paresseux Oblomow, qui ne fait que rester couché et dormir, et que ni l'amour ni l'amitié ne peuvent éveiller, semble loin d'être intéressante ; mais elle reflète la vie russe, dont Oblomow est la parfaite image, et met sous les yeux un type pris sur le vif, contemporain et dessiné avec la régularité sévère de l'art. Ce personnage n'est pas tout à fait nouveau dans la littérature russe; il n'était cependant jamais encore apparu sous des couleurs aussi fraîches et naturelles. Pour ne pas remonter plus haut, Oblomow a des traits de famille déjà avec Oniéguine, et se retrouve aussi dans d'autres productions littéraires postérieures; c'est un type souche, une création populaire et nationale qui n'a pu échapper à aucun des grands écrivains de la Russie ; ce type s'est modifié avec le temps et a varié de signification suivant le rôle qu'il a été appelé à jouer et le milieu où il avait à fonctionner. Le côté saillant du caractère d'Oblo-

mow est une inertie complète résultant d'une apathie générale pour tout ce qui se fait dans le monde. Cette atonie s'explique en partie par sa position dans la société et par le degré de son développement intellectuel et moral. Oblomow est un riche seigneur entièrement indépendant; il est donc loin d'être privé extérieurement de sa liberté d'action. Sa paresse et sa nonchalance sont le résultat de l'éducation et des circonstances où il s'est trouvé placé dans le cours de sa vie. Il aurait peut-être travaillé s'il avait trouvé une occupation digne de lui; mais cette occasion ne se présenta pas et, du reste, il n'avait pas le sens des relations suivies avec ceux qui l'entouraient telles que le comporte la société humaine. Sous ce rapport Oblomow ressemble à plusieurs héros de romans russes; tous ces Oniéguine, Pétchorine, Béltow, Roudine et Hamlet souffrent parce que la vie leur apparaît sans aucun but, et qu'ils ne trouvent rien qui soit à la hauteur de leur orgueilleux besoin d'activité; ce doute et ce désenchantement expliquent l'ennui et le dégoût qui les saisissent. Malgré leurs traits communs, ces héros ne produisent point la même impression qu'Oblomow; ils sont eux de fortes natures, mais étouffées par l'étreinte de la destinée hostile. Oblomow n'est tout simplement qu'un paresseux, dont il serait impossible de faire quoi que ce soit, malgré les avantages de toute espèce dont il est favorisé; très-mou de tempérament, pour réaliser ses desseins et pour résister à la fortune adverse, il a besoin de bien moins d'efforts que le sanguin Oniéguine ou le bilieux Pétchorine. Cette différence s'explique encore par un degré de développement plus avancé de la société: Oblomow est le représentant d'une génération postérieure à celle à laquelle appartenaient les types de même famille cités plus haut et plus sceptique que celles qui la précédèrent. Gontcharow a opposé à Oblomow le type exagéré de Stolz, homme entreprenant, au caractère tout d'une pièce, et dont chaque idée se transforme aussitôt en désirs et en actes; Stolz est laborieux, affairé; on l'entend aller, venir, spéculer et répéter que la vie est faite pour travailler. Mais pourquoi ses efforts aboutissent-ils et comment parvient-il à faire quel-

que chose de bon, où d'autres sont impuissants? c'est ce qu'Oblomow trouve incompréhensible.

Olga est le plus bel idéal qu'un artiste puisse extraire de la vie russe contemporaine; l'élévation et la largeur de son esprit, l'admirable harmonie de sa volonté et de son cœur frappent au point de disposer le lecteur à douter de sa vérité poétique, et à affirmer qu'il n'existe pas uue pareille jeune fille. Mais en l'étudiant dans tout le cours du roman, on la trouve constamment fidèle à elle-même; elle n'est pas seulement un fruit de l'imagination de l'auteur, mais bien un personnage réel que nous n'avons peut-être pas encore eu le bonheur de rencontrer. Elle est certes plus que Stolz l'idéal de la nouvelle vie russe; c'est d'elle qu'on attend la parole vivifiante qui doit réveiller et exciter Oblomow. Le portrait de la prosaïque Agathe Matvéevna est tracé avec beaucoup de naturel. Une autre physionomie auquel l'auteur s'est intéressé avec prédilection, est celle du domestique d'Oblomow, le seul qu'il eût conservé de son ancien et nombreux personnel de serviteurs. A côté de Stolz l'auteur a placé Tarantiew, qu'Oblomow écoute et même redoute; Tarantiew est un individu énergique, hardi et peu scrupuleux; il en impose à Oblomow, qu'il mène à sa fantasie. Au commencement du roman figurent plusieurs personnages secondaires qui viennent mal à propos faire visite à Oblomow; mais ils représentent avec beaucoup de vérité divers types de la classe moyenne de la capitale. En dehors des portraits remarquablement dessinés des quatre principaux rôles, l'intérêt capital du chef-d'œuvre de Gontcharow réside dans l'analyse psychologique des diverses phases de la lutte qui agite l'âme d'Oblomow, cajolé par les uns et poussé à l'action par les autres, dans l'idylle délicieusement décrite d'un séjour au village d'Oblomovka, pleine de coloris et de poésie, et dans une foule de scènes de la vie à la capitale et à la campagne, relatées avec une dignité toute épique.

Les romans de Tourguénew se distinguent par la chaleur du sentiment qui y règne. Tourguénew s'intéresse vivement à ses héros, approfondit leur cœur, souffre et se réjouit avec

eux, va jusqu'à se laisser séduire par l'atmosphère poétique dont il les entoure et fait éprouver les mêmes impressions au lecteur. La renommée extraordinaire de cet écrivain, dont le talent est surtout empreint de douceur et de modération, provient du cachet d'actualité dont sont revêtues ses œuvres, qui reflètent toutes les nuances d'idées de la société contemporaine. Lorsque le paysan cessa d'être le héros sentimental du jour, Tourguénew sut frayer des voies neuves au mouvement littéraire. Grâce à l'influence de la satire, le public russe reconnut ses plaies sociales, et s'appliqua à chercher le moyen de les guérir. Le premier remède qui se présentait naturellement, était d'introduire dans la rude et triviale réalité des sentiments plus purs, des aspirations plus élevées; c'est alors qu'apparurent en grand nombre des esprits enthousiastes, remplis d'idées nobles, qui prêchaient leurs doctrines nouvelles, cherchaient à les répandre, et à lutter contre le courant, mais qui finirent par être écrasés sous le poids de la routine générale. Tourguénew représente des types de ce genre dans ses romans du *Journal d'un homme inutile,* du *Beau-fils* et de *Roudine;* ces hommes sont distingués, dignes, spirituels, mais pèchent par une absence d'activité, qui tient à l'époque où ils ont été créés; dans la société d'aujourd'hui ces figures seraient de vrais anachronismes.

Tourguénew, comprenant que l'existence de ces types trouvait sa raison d'être dans les circonstances où était la société, s'intéressa à leur sort et sut provoquer le même sentiment dans l'âme du lecteur. Arriva une nouvelle époque, les Roudine se mirent à propager dans la société leurs principes élevés et bienfaisants qui influèrent profondément sur le développement de la nouvelle génération, et cette dernière fut nourrie du suc de ces mêmes idées pour lesquelles il fallait autrefois douter, lutter et souffrir. L'éloquence de Roudine peut actuellement ne plus étonner personne, aujourd'hui que ce sont des actes qu'il faut, et non des théories. Cette direction se fait jour, quoique assez faiblement encore, dans *Une niché de gentilshommes* (1858). Le héros du roman, Lavretzky, ne

soulève plus l'ironie comme Roudine; ce n'est plus la lutte avec sa propre impuissance qui constitue la situation dramatique où se trouve le héros, mais avec des notions et des usages contre lesquels l'homme le plus courageux et le plus énergique hésite à entrer en guerre ouverte. Dans son roman *A la veille* (1859), l'auteur sut deviner les tendances de l'époque; convaincu que ses anciens héros avaient fait leur temps, qu'ils ne pouvaient plus exciter les sympathies de la société, il les laissa de côté et présenta des physionomies et des situations nouvelles. Le besoin d'action se manifeste à chaque page du livre. Le personnage principal, Hélène, est en proie à un doute vague sur le rôle qu'elle doit jouer. Elle attend, elle est à la veille de quelque chose, elle est résolue à agir avec ardeur et énergie, mais elle n'ose engager la lutte toute seule, et reste isolée avec ses aspirations, comme on doit s'y attendre en songeant qu'elle est un type de la vie russe, emprunté à une époque où le désir d'agir et le sentiment de l'inanité des théories ne faisaient que percer. Le héros, Insarow, n'est pas Russe, mais Bulgare; son sublime projet de délivrer sa patrie du joug turc impressionne vivement Hélène, qui trouve en lui ce qu'elle cherchait et désirait; non point la seule intention, mais la volonté résolue suivie d'exécution. De pareils types étaient prématurés pour la Russie, qui avait encore plusieurs phases préalables de son développement à parcourir; ce mouvement commença, mais en vertu de certaines lois morales, la société russe le poussa aussitôt à l'extrême, comme le fait voir le roman de Tourguénew *Les pères et les enfants* (1862)

En 1850, le public s'était porté avec avidité vers la lecture de poètes lyriques tels que Stchédrine, Pisemsky, Nekrassow; cette direction nouvelle du goût explique l'avènement d'un grand nombre de poètes célébrant l'azur du ciel, le langage des flots, et le regard rêveur de la jeune fille, parmi lesquels Maïkow, Fet, Plestchéew, Polonsky et Mme Jadovska méritent une attention particulière; les préférés alors étaient Nikitine, Ogarew et Rosenheim. Le trait saillant des poésies

de Polonsky est une rêverie pleine de tristesse, mais sans désespoir; sous un coloris sombre et fantastique, son rhythme, timide, quelquefois même maladroit et peu harmonieux, révèle cependant une intelligence exquise de la vie de la nature; le poète essaie d'unir et de fondre ensemble les conceptions de son imagination et les mouvements de son cœur, avec son sens intime de la réalité; même dans ses récits qui ont la vie quotidienne pour sujet, Polonsky aime à représenter une personnalité originale, un phénomène étrange de la vie morale, un fait mystérieux. Ainsi la pièce de vers intitulée la *Statue du Printemps* raconte comment Ilioucha, amoureux de cette statue, la brise en morceaux et dépeint l'impression que ce fait produisit sur sa vive imagination. Quelques-unes des poésies de Polonsky trahissent, en certains endroits, des tendances didactiques qui ne vont guère à son talent.

M[me] Jadovska se fit un nom par son roman *Loin du grand monde* (1857); elle composa en outre quelques petites poésies lyriques qui n'eurent pas de succès, mais dont la valeur ne peut être contestée; son vers toutefois ne brille pas par la forme qui manque de grâce. Le public, habitué depuis Pouchkine à l'élégance du style, prêta peu d'attention aux ouvrages de M[me] Jadovska, dont plusieurs émeuvent cependant par la simplicité et la familiarité du ton, et la teinte mélancolique des sentiments. Ses thèmes favoris sont la contemplation rêveuse de la nature, la solitude, les souvenirs d'un passé brillant et heureux, à jamais disparu. M[me] Jadovska ne se contente pas de sa facilité à versifier et de jolies phrases qui suffiraient pour décrire des sujets aussi simples; elle a trouvé la poésie dans son âme, dans sou propre cœur; elle rend ses impressions et ses pensées d'une manière naturelle et calme, comme s'il s'agissait de choses ordinaires, mais qui lui sont personnellement chères.

Les poésies de Bénédictow n'ont pas eu plus de retentissement; le poète, d'une voix émue en vers sonores et brillants, écho tardif de la lyre de Derjavine, convie le lecteur à lutter

contre le mal, et chante la justice, le désintéressement et l'amour de la patrie.

Parmi les écrivains qui, professant des opinions slavophiles, empruntèrent leurs sujets à l'histoire de la Russie antérieure au règne de Pierre-le-Grand, citons Mey, Ostrovsky, le comte A. Tolstoï. Mey, poète lyrique très fécond, remarquable par son rhythme gracieux et artistique, traduisit avec succès en langue moderne les anciennes légendes populaires russes, entre autres le *Récit de la troupe d'Igor*; ses productions originales, telles que son drame de la *Pskovienne* (1860) n'égalent pas ses traductions. Ostrovsky composa la pièce de *Kozma Minine* (1862) sorte de chronique dramatique; elle est écrite avec goût, et renferme des scènes et des monologues d'une grande beauté; mais prise en entier elle est longue et monotone. Ostrovsky ne choisit dans cette période de 1612 si fertile en événements qu'un coin bien restreint: la lutte intérieure qui bouleversait l'âme de Minine et la révolte de Novgorodiens ourdie par le fanatisme religieux. Le caractère historique de cette époque y est faiblement esquissé, et ne se manifeste que sous l'aspect de tableaux de mœurs de la classe marchande, qui rappellent les marchands de Moscou de ses comédies; certains faits s'écartent même de la tradition. Le drame historique de Pouchkine *Boris Godounow* est toujours encore la seule production remarquable de ce genre en Russie.

Le *Prince Sérébriany*, nouvelle du comte A. Tolstoï fait connaître le règne de Jean IV, époque si pénible pour la Russie. Le tzar, se croyant environné de traîtres, s'était entouré d'une garde commandée par Maluta Scouratow, composée d'hommes dévoués, à laquelle il conféra une surveillance sans contrôle sur ses sujets. Le prince Sérébriany, à son retour de Lithuanie, où il s'était distingué par de glorieux faits d'armes, ne put voir de sang-froid les cruautés du tzar et de ses courtisans. Il attaque ouvertement ces derniers, reproche hardiment au tzar l'injustice de ses actes, et, soutenu par Boris Godounow et Maxime Scouratow, (fils de Maluta), il affronte la colère de son maître, persuadé que la justice et la vérité finiront par triompher, même dans l'âme insensible de Jean-le-Terrible;

la suite des événements, tels que les expose Tolstoï, montra que le prince Sérébriany ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Dans la première partie de ce roman, l'auteur décrit d'une manière saisissante des scènes de chasse auxquelles assistait Jean IV, le genre de vie des brigands vagabonds et pillards, ennemis acharnés de la garde du tzar, et dépeint de main de maître la remarquable figure historique de Théodore Basmanow. L'épisode de la fuite et de la mort de Maxime Scouratow est émouvant; la dernière partie relate le châtiment terrible infligé au prince Viazemsky, aux Basmanow, à Morozow et à d'autres, ainsi que l'ambassade d'Yermak à propos de la conquête de la Sibérie. Ce petit nombre d'œuvres littéraires empruntées à l'histoire russe ne pouvaient suffire aux exigences du public, dont le goût pour les représentations dramatiques allait en augmentant, aussi vit-on paraître nombre d'autres pièces de théâtre plus accessibles aux masses. Les drames de Polévoï et de Guédéonow continuèrent à être en vogue jusqu'à nos jours; ceux de Koukolnik furent très-populaires: son *Valet de Pierre-le-Grand* eut 40 représentations dans un court espace de temps.

Parmi les romanciers qui, dédaigneux de l'époque actuelle, aimaient à parler du bon vieux temps, à en décrire la simplicité de mœurs et à s'inspirer des traditions du passé, deux auteurs de genre différent, Mme Kokhanovska et Axakow, réclament une mention spéciale. Mme Kokhanovska, dont le talent est de premier ordre, excelle à raconter d'un façon naturelle et vraie; mais ses récits perdent en valeur, par sa sympathie exagérée et partiale pour le passé, et sa prédilection irréfléchie pour les anciens usages de la vie de famille et celle des propriétaires de province, usages qu'avait critiqués antérieurement l'auteur lui-même.

Les écrits les plus importants d'Axakow, le patriarche des slavophiles, sont sa *Chronique de famille et souvenirs*, et son *Enfance du petit-fils de Bagrow*. Le premier ouvrage se compose de récits détachés auxquels le présence des mêmes personnages contribue à donner de l'unité. Cette chronique représente

quelques types de provinciaux de l'ancien régime et n'effleure que rarement et faiblement la vie sociale; en retour la vie de famille y est analysée avec une perfection qui révèle chez l'auteur un talent supérieur d'observation et une profonde connaissance de l'âme. Le récit entièrement objectif est fidèle à la réalité, bien que la partialité pour le passé perce en certains endroits; les *Souvenirs*, suite de la *Chronique de famille*, offrent quelques tableaux réussis de mœurs de province avec des digressions dans le champ de l'histoire naturelle. Axakow, dans ses articles sur Schichkow, Schouchérine et Derjavine, étudie ces auteurs au point de vue de l'art et rapporte l'effet qu'ils produisirent sur lui dans sa jeunesse. Dans l'*Enfance du petit-fils de Bagrow*, il raconte d'une manière saisissante les diverses impressions d'un enfant, doué d'un cœur très-sensible et d'une imagination irritable et maladive. Cet ouvrage, dont le but est essentiellement pédagogique et qui est un livre de lecture classique pour la jeunesse, contient de nombreuses descriptions de la nature de la Russie orientale et quantité de portraits esquissés avec grâce et ingénuité.

Les divers événements de la guerre de Crimée, et surtout les succès des armes russes, comme la victoire de Sinope, donnèrent naissance, ainsi que cela arrive toujours en pareils cas, à des odes patriotiques, et même à des recueils complets de poésies lyriques; mais ces compositions, sans signification pour l'art et l'humanité, n'impressionnèrent que momentanément les contemporains de ces événements, et ne sauraient obtenir une place dans l'histoire de la poésie. Citons toutefois le *Concile de Clermont* de Maïkow, où l'auteur relate les souffrances des chrétiens d'Orient, principal motif des croisades et de nos jours, une des causes de la guerre de Crimée.

Les traductions des chefs-d'œuvre des littératures étrangères continuèrent à avoir le même succès qu'auparavant; les romans de Dickens furent particulièrement recherchés; aux anciens auteurs universellement connus, vinrent s'en ajouter de nouveaux tels que Hawthorne, Elliot, Trollope, aux longs romans desquels le public finit par s'habituer. Dans cette masse

de traductions d'écrivains classiques, il s'en trouve quelques-unes de vraiment remarquables, par exemple celle du *Roi Lear* traduit par Droujinine, de *Macbeth* par Oustrialow, des œuvres de Schiller par Gerbel et des drames de Caldéron par Kostyrew. Les réformes dans le domaine politique et social, qui exercèrent tant d'empire sur la littérature russe, firent aussi sentir leur influence dans le choix des auteurs à traduire. A l'époque où les victimes de la destinée étaient à la mode dans les romans, les traductions firent connaître en Russie des œuvres du même genre publiées à l'étranger, telles que la *Case de l'oncle Tom* (1857) par Mme Beecher Stowe, qui retrace la situation misérable des esclaves dans les plantations de l'Amérique, et le roman de Mme Gaskell, *Mary Barton,* tableau des mœurs des ouvriers de Manchester. Le public russe, qui lisait avec tant de plaisir les chansons de Nikitine, accueillit avec faveur celles de Béranger, dont la meilleure traduction est celle de Kourotchkine; le succès qu'obtinrent ces chansons provient de ce qu'une foule d'entre elles furent mises en musique. Heine traduit par Vorontzow, par Weinberg, et Barbier traduit par Minaéw, jouirent d'une grande réputation en Russie à l'époque où le genre satirique était de mode. Des traductions des chansons de divers pays parurent en même temps que les recueils des meilleurs chants populaires russes; ainsi Berg publia en 1854 les chansons nationales de plusieurs peuples, de préférence celles des Serbes et des Tchèques et entre autres le plus ancien monument de la poésie tchèque, le chant du *Jugement de Luboucha,* mais ses traductions se recommandent plutôt par la facilité du vers que par la fidélité à l'original.

II. HISTOIRE.

Dans la période de 1850 à 1860, grâce à une quantité de monuments historiques récemment publiés, l'histoire commence à être exposée sous un point de vue plus moderne que du temps de Karamzine, mais on dirait que les nouveaux historiens rus-

ses ont été comme écrasés par le poids des matériaux qu'ils ont eu à élaborer; l'abondance des faits et des preuves à leur appui leur fit écrire de volumineux ouvrages remplis de longues citations, et les empêcha souvent d'en soigner la forme. Il faut excepter cependant des historiens tels que Kostomarow, dans ses *Etudes sur l'histoire des Cosaques*, Soloview, l'évêque Macaire, qui, en professant un ardent amour pour leur patrie, unissent à la richesse des documents justificatifs qu'ils citent et à la profondeur de leurs aperçus, une grande élégance de forme et une clarté d'exposition, qui permet de lire leurs écrits avec la même facilité que celle avec laquelle on parcourt des œuvres exclusivement du ressort des belles-lettres. Les mêmes historiens n'ont pas non plus négligé l'étude du développement national et se sont intéressés à tous les événements plus ou moins importants dans lesquels se manifeste l'action du peuple et où sa vie intime et domestique joue un rôle prépondérant. Les nombreuses publications sur l'histoire de la langue et de la littérature nationales ont, du reste, largement contribué à généraliser les études historiques.

L'ouvrage le plus important d'Oustrialow, son *Histoire du règne de Pierre-le-Grand*, est une de ces œuvres qui, pleines de données neuves, jettent une vive lumière sur l'objet qu'elles traitent. Oustrialow avait sous la main d'abondants matériaux consistant en ouvrages écrits antérieurement sur Pierre Ier, en lettres que l'historien trouva à Paris et à Vienne, en papiers particuliers de cet empereur, et en documents diplomatiques et judiciaires de toute sorte. Le travail d'Oustrialow est d'autant plus précieux que ses prédécesseurs lui furent de peu de secours; de tous les ouvrages historiques qui ont avant le sien illustré la littérature russe, on ne peut lui comparer que l'histoire de Karamzine. Ces deux écrivains ont beaucoup de ressemblance sous le rapport des idées, de l'exposition et du style. Oustrialow, cependant, au lieu de prendre pour base fondamentale les faits historiques dans leur connexion avec le caractère, la situation et le degré du développement de la nation, a plutôt traité son sujet au point de vue biographique. Son ouvrage

est un tableau vivant des actes de Pierre, un recueil complet des faits concernant le tzar personnellement, en même temps qu'un exposé de la situation des partis qui entourèrent son enfance et sa jeunesse. Bien que ce soit une relation impartiale des événements politiques de ce règne, on ne reconnaît pas, dans les quelques tomes qui en ont déjà été publiés, la vraie histoire, dans toute l'étendue de sa signification; il serait prématuré d'exiger pour l'histoire russe un ordre d'idées aussi élevé; il faut se contenter de la fidélité sincère et de l'exactitude rigoureuse dans la relation des faits, surtout s'il s'agit d'une époque rapprochée. C'est ainsi que doit être considérée l'entreprise d'Oustrialow, dont il s'est acquitté d'une manière aussi brillante que consciencieuse.

On doit à Soloview, auteur de l'*Histoire de Russie à partir des temps les plus reculés*, le premier essai d'études sérieuses sur l'histoire russe, qui jusqu'alors n'avait été qu'une agglomération de faits et d'événements sans unité de pensée et sans lien vivace et organique qui les réunît. Soloview se proposa d'expliquer comment l'Etat russe, se débarrassant peu à peu de la forme sous laquelle il apparaît à son origine, jeta lentement le fondement de ses principes politiques, jusqu'au moment où les souverains de Moscou, pénétrés de ces principes, les mirent réellement en pratique, et comment après avoir concentré sous leur pouvoir toutes les anciennes principautés en décadence, ils formèrent, de leur fief et des autres territoires conquis, l'Etat puissant de Moscou. Soloview remplit cette tâche avec éclat; son ouvrage est l'œuvre la plus importante de la littérature historique russe. Le défaut de cet historien est de s'être exclusivement consacré à relater la centralisation du pouvoir politique effectuée par Moscou, laissant de côté la coopération générale de la nation sous ses diverses faces. Une des principales qualités de son talent est l'art avec lequel il dépeint en traits caractéristiques les mœurs de l'époque en leur conservant le coloris des antiques documents originaux; son histoire abonde en extraits empruntés aux chroniques, aux décrets et autres monuments de ce genre.

Les œuvres de Kostomarow, très-répandues parmi le public, concernent en particulier l'histoire de la Petite-Russie et sont le produit d'un travail consciencieux uni à une manière d'exposer pleine de charme, qui fait des monographies de cet écrivain une attrayante lecture. Ses *Etudes sur l'histoire des Cosaques de la Russie méridionale*, son *Esquisse du commerce de l'Etat de Moscou au XVIe et au XVIIe siècles*, méritent toute attention, et offrent une source de matières intéressantes pour l'étude de la société russe prise en dehors de l'histoire officielle de l'Etat. L'ancienne Russie, avec les besoins impérieux quotidiens de sa dure et pénible existence, semble renaître sous la plume de Kostomarow, qui décrit les relations des marchands russes avec les étrangers, les voies commerciales que la Russie possédait alors, les moyens de transport en usage, les poids, les mesures, la monnaie, les diverses marchandises dont on trafiquait, les mœurs et les usages du commerce russe. Ces esquisses, pleines de mouvement et de coloris, font mieux connaître ce qu'était la Russie, que l'histoire des guerres de cette période ou des intrigues des boyards qui environnaient le trône. La manière de raconter de Kostomarow est celui du genre d'écrire l'histoire auquel les Allemands ont donné le nom de *Culturgeschichte*.

Cette même période a encore vu paraître quelques biographies, dont la plus intéressante est celle du *Comte Spéransky*, due à la plume du baron de Korff (1861); elle aide à se faire une juste idée de ce qu'était ce célèbre homme d'Etat dans la première moitié du règne d'Alexandre Ier. Korff décrit avec sang-froid la lutte acharnée que se livraient deux partis dont aucun ne le cédait à l'autre en violence, et nous représente la facilité et l'assurance avec lesquelles Spéransky traitait les questions de législation, de jurisprudence et de finances, thèmes favoris de ses occupations.

Koudriavtzew († 1858) acquit sa popularité comme professeur d'histoire à l'université de Moscou et faisait partie du nombre des savants formés à l'école de Granovsky. Son grand ouvrage sur les *Destinées de l'Italie (depuis la chute de l'em-*

pire romain d'Occident, jusqu'à sa reconstruction par Charlemagne) qu'il intitule modestement aperçu sur l'histoire de l'Italie à l'époque des Ostrogoths et des Lombards, est une étude remarquable de cette période si importante de l'histoire de la civilisation européenne. L'auteur voulait exposer et réaliser sa manière de faire marcher de pair l'étude de l'histoire générale avec celle de l'histoire nationale en combinant ces deux branches sous la forme d'étude indépendante et objective des principaux faits de l'histoire de l'Europe occidentale. S'il faut, dit-il, chercher une base pour la liberté de nos propres jugements en matière d'histoire générale, nous ne la trouverons que dans l'indépendance qui en caractérisera l'étude de notre part, et ce sont les progrès qu'a faits l'histoire de Russie, surtout dans ces dernières années, qui doivent nous y exciter; ces progrès supposent un certain degré de maturité intellectuelle et morale pour lequel les connaissances historiques deviennent un des premiers besoins; n'oublions pas que, pour que la faculté d'observation et la contemplation historiques puissent s'exercer dans leur plénitude, la nécessité d'un point de vue de comparaison est indispensable, mais il ne peut être acquis que par la connaissance approfondie, non-seulement de l'histoire nationale, mais de toutes les autres parties de l'histoire générale de l'humanité. L'auteur trace au commencement de son ouvrage le tableau de l'Italie aux derniers jours de l'existence de l'empire romain d'Occident, et s'arrête au moment où Charlemagne revêt la couronne impériale. Le principal des autres écrits de cet auteur est *Les femmes romaines d'après Tacite* (1856).

On peut citer comme méritant une attention particulière les ouvrages spéciaux suivants sur l'histoire ancienne, le *Culte de Jupiter dans la Grèce ancienne* par Léontiew, (1850) les *Hommes d'Etat de la Grèce à l'époque de sa décadence* par Babst (1851); sur l'histoire du moyen-âge, *Sidoine Apollinaire* par Echevsky, la *Papauté et le Saint-Empire romain* par Vyzinsky; sur l'histoire moderne l'*Angleterre au XVIIIe siècle* par Vyzinsky. De plus, on traduisait à ce moment les pre-

miers historiens de l'Europe, tels que Guizot, Tocqueville, Macaulay, Buckle, Weber, Schlosser, etc.

Les meilleurs articles détachés sur l'histoire de la littérature en Europe furent ceux de Droujinine et de Botkine sur l'histoire de l'Angleterre, ceux de Pypine sur celle de la France. Biliarsky publia une bonne traduction de l'ouvrage de W. Humboldt sur la différence d'organisation des langues humaines, Timoféew traduisit très-élégamment Shakespeare de Gervinus; l'histoire de la littérature du XVIII[e] siècle de Hettner et l'histoire générale de la littérature de Scherr, traduites par Pypine, ont été fort bien accueillies du public.

III. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA LANGUE RUSSES ET SLAVES.

Aucune époque n'a été aussi fertile en travaux intéressants sur la langue et la littérature nationales que la période de 1850 à 1860, illustrée par des savants tels que Bouslaéw, Pypine, Afanassiew, et Tikhonravow. Les monuments de l'ancienne littérature officielle avaient déjà été antérieurement publiés; les nouveaux historiens se donnèrent pour tâche de collationner ces documents avec les productions dues à l'initiative privée de la nation. C'est dans cet esprit que sont écrits les ouvrages suivants, les *Anciennes chroniques russes considérées comme monuments littéraires* (1856) par Soukhomlinow, la *Chronique de Joachim* par Lavrovsky, *Jacob Mnikha*, *Cyrille Tourovsky*, *Grégoire Tzamvlak* par l'évêque Macaire, l'*Exposé de la littérature sacrée de la Russie* (1855) par l'archevêque Philarète. Il fut aussi édité d'importantes collections des œuvres complètes d'auteurs modernes, classés d'après l'ordre chronologique des dates de publication de chacun de leurs ouvrages; Annenkow édita les œuvres de Pouchkine, accompagnées de pièces justificatives recueillies et disposées avec tant de soin qu'elles forment à elles seules une biographie entière; Soldatenkow et Stchepkine publièrent les œuvres de

Koltzow, d'Ogarew et de Poléjaew. Une publication de haute importance fut celle des œuvres de Bélinsky en 12 volumes. Citons aussi les *Mémoires de Derjavine* (1860) qui révèlent le fonctionnaire dans le poète, et qui, avec ceux des princesses Schakhovskoï et Dachkow et de Catherine II forment une série de riches matériaux pour l'étude des mœurs de cette époque; les notes sont dues à la plume de Barténew.

Malgré que cette période ne soit point encore achevée, elle peut déjà être divisée en deux phases distinctes pour ce qui concerne le développement de la critique littéraire. Jusqu'en 1850, la critique basée sur l'esthétique et la philosophie cherchait avant tout à saisir l'esprit et les tendances de l'ouvrage qu'elle étudiait, négligeant les autres caractères auxquels elle refusait toute valeur sérieuse; mais depuis cette époque, il surgit une direction tout à fait opposée: la critique s'attacha aux moindres détails de biographie et bibliographiques, ne citait que les faits, et laissait au lecteur le soin de conclure lui-même; elle recule devant les abstractions, les évite, et ne cherche uniquement qu'à faciliter le public à porter ses jugements; elle fit son apparition du vivant de Bélinsky, mais se trouvait déjà en pleine décadence du temps de Dobrolubow; ses représentants, Longuinow qui critiqua les œuvres de Novikow et de Schwarz, Stoyounine celles de Kniajnine, Galakhow celles d'Ismaïlow, de Lermontow et d'autres, Gaévsky celles de Delvig, ont rendu d'incontestables services, bien que leurs travaux soient loin d'être d'un égal mérite; les plus remarquables sont ceux qui renferment le plus de données biographiques et le moins de détails sur les différentes éditions publiées et sur leurs variantes. A cet égard il y a une mention particulière à faire des articles de Longuinow, de ceux de Galakhow sur Ismaïlow, considéré en dehors de ses fables, de ceux de Kolbassine sur Martinow, sur Kourganow, sur Voéïkow parus dans son livre des *Littérateurs du passé* (1859) et de son article sur le comte Khvostow, connu dans la littérature pour son incurable manie de versifier. Khvostow méritait une étude spéciale au point de vue psychologique ou plutôt patho-

logique; sénateur probe, fonctionnaire intelligent et éclairé, ennemi des formes extérieures de respect de la part de ses subordonnés, il était tout différent dans la carrière des lettres; aucune espèce d'humiliation ne lui coûtait pour flatter ses juges en littérature et il était même prêt à acheter leurs suffrages. De l'avis de Kolbassine cette métromanie était soutenue et encouragée par une foule d'adulateurs et de parasites littéraires qui encensaient et dupaient à leur profit le crédule vieillard. Le remarquable ouvrage de Pékarsky, les *Sciences et la littérature en Russie, sous le règne de Pierre-le-Grand* (1862) renferme une riche nomenclature de 591 ouvrages, étudiés surtout sous le rapport bibliographique, mais ce travail, essentiellement scientifique, ne peut guère intéresser que les historiens de la civilisation en Russie.

Dobrolubow débuta en 1856 et cessa d'écrire en 1861. Son premier article, sur le *Compagnon des amateurs de la langue russe*, est aussi bibliographique, à un certain degré, mais les notes concernant les éditions et les variantes sont à part à la fin de son essai; l'article examine les matières de ce journal dont les sujets étaient empruntés à la vie russe, et la manière d'écrire des différents collaborateurs. Deux courants se partageaient l'opinion: d'une part la littérature satirique signalait et même réussissait à faire disparaître certains défauts choquants de la vie sociale, de l'autre, un grand nombre d'écrivains trouvaient que tout allait pour le mieux en Russie, et que la société était à jamais guérie des vieilles plaies. Dobrolubow, en publiciste clairvoyant, comprit que la Russie n'avait pas encore tellement avancé, et que les Roudine et les héros de Plestchéew n'étaient point faits pour sauver la patrie; ces idées l'inspirèrent dans son article intitulé les *Bagatelles littéraires de l'an dernier*, dont les réflexions rappellent le genre rêveur de Bélinsky. Au lieu de considérer l'ouvrage qu'il critique au point de vue de l'esthétique, Dobrolubow le tourne même quelquefois en ridicule, ou, n'en examinant que le fond, il s'applique à pénétrer la tendance et le but de l'auteur ainsi que les motifs de la manière dont ce dernier traite et déve-

loppe son sujet. Ce qui séduit en lui, c'est la clarté et la simplicité de sa théorie critique, la façon franche dont il pose les questions, et la logique remarquable avec laquelle il exprime ses idées; toutes ces qualités se retrouvent à un degré éminent dans sou examen des œuvres d'Ostrovsky sous le nom du *Sombre Empire*, dans l'article qui a pour titre les *Illusions russes anéanties par les verges*, (à propos de Pirogow), dans ses articles sur *Oblomow*, sur *A la veille* de Tourguénew, sur Marco Vovtchok et enfin sur le roman de Dostoévsky, les *Opprimés*, articles remarquables par la chaleur et l'enthousiasme qu'y déploie Dobrolubow.

L'Académie des sciences occupe le premier rang pour les services rendus dans le domaine de la philologie nationale; la section de langue et de littérature russes a publié en 1859, un *Dictionnaire* contenant tous les dialectes de la Grande-Russie, basé sur les nombreux matériaux fournis par les prêtres et les instituteurs de campagne. Quelques correspondants de l'Académie composèrent des glossaires de patois locaux, des collections d'anciens monuments historiques, de chroniques surtout, qui étaient insérés dans un recueil intitulé *Matériaux pour servir à la formation d'un dictionnaire et d'une grammaire.* Les *Comptes-rendus de l'Académie* publient des articles rédigés par les membres sur différentes questions.

Parmi les ouvrages entrepris par des particuliers, il faut mentionner la *Grammaire historique de la langue russe* (1858) de Bouslaéw, riche en faits et en observations précieuses de toute sorte; l'auteur connaît à fond les dialectes des diverses régions de la Russie et les anciens monuments de la littérature, mais gêné par l'abondance des matières, il manque de clarté dans sa tentative d'exposer le développement successif de la langue. Dahl a publié un excellent *Dictionnaire de la langue grande-russienne*, dans lequel il introduisit 80,000 mots nouveaux qui ne se trouvaient pas dans le Dictionnaire de l'Académie, revit les explications de chaque mot, augmenta les citations et accorda une place aux patois locaux. La première

livraison est précédée d'un remarquable essai sur les particularités des principaux dialectes de la Grande-Russie.

La langue slave est l'objet d'études incessantes de la part des philologues russes et allemands; c'est même dans ce dernier idiome que sont publiés plusieurs des travaux les plus célèbres des hommes de lettres et des érudits slaves. Citons le remarquable *Dictionnaire du slavon d'Eglise* par Vostokow, beaucoup plus complet que les ouvrages de ce genre édités précédemment, grâce à l'abondance des matériaux dont l'auteur put disposer. Bodiansky a publié une étude sur l'*Epoque de l'origine des races slaves* (1855); ce savant ne se renferma pas dans les limites étroites du sujet de cette monographie, mais traita en même temps d'autres questions secondaires et corollaires, à l'aide de documents importants et rares. A. Maïkow, (non pas le poète), fit paraître en 1857 sa volumineuse *Histoire de la langue serbe*, mais où il n'étudiait que les monuments historiques écrits en caractères cyrilliques, négligeant ceux qui étaient en caractères glagolitiques. Hilferding est l'auteur de *Lettres sur l'histoire des Serbes et des Slaves de la Baltique*, etc. La deuxième section de l'Académie des sciences n'a de son côté, laissé passer aucune œuvre plus ou moins sérieuse sur l'histoire des Slaves, sans y attacher l'attention qu'elle comporte, et consigner un rapport à son égard dans ses Comptes-rendus.

IV. VOYAGES.

La plus populaire des relations de voyages entrepris dans le pays même est *Un an passé dans le Nord* par Maximow (1859) qui parcourut les rivages de la mer Blanche et les rivières du Nord, dans le but spécial d'étudier les pêcheries et les chasses aux bêtes sauvages et de décrire en détail le genre de vie des paysans et des habitants des villes de district. L'ouvrage a un caractère ethnographique; le fond en est varié, quoique superficiel, et présenté sous un coloris poétique; l'auteur sait citer à propos des expressions locales ou des

entretiens avec les paysans. Nébolsine, dans ses *Esquisses des embouchures du Volga*, dépeint sous forme d'un journal quotidien, les occupations et le genre d'industrie et de commerce des localités qu'il visite. Dans *Parmi les paysans*, du même auteur, le lecteur est vivement intéressé par les tableaux de la vie champêtre et des rapports des paysans avec les autorités, dans les premiers jours qui suivirent le décret d'affranchissement du 19 février 1861. Jéléznow a décrit avec beaucoup de couleur locale les mœurs des Cosaques de l'Oural. Après la conquête d'une partie du cours de l'Amour, bon nombre de voyageurs explorèrent ces nouveaux parages, Maximow entre autres, l'auteur de *Un an passé dans le Nord*, qui publia son voyage dans cette contrée sous le titre d'*En Orient*.

Parmi les descriptions de voyages en pays étrangers, celles en Palestine de Blagovéstchensky réunies en volume sous le nom d'*Athos* et les *Mémoires d'un pélerin* forment une lecture des plus intéressantes. On peut reprocher au *Voyage aux Etats-Unis* de Lakier (1859) d'accorder trop d'importance à la vie officielle, aux actes et aux dispositions du gouvernement de ce pays, et pas assez aux caractères distinctifs du peuple, à ses mœurs, et à sa manière de comprendre et d'appliquer les mesures administratives de l'Etat. Citons encore les *Lettres sur l'Italie* par Yakovlew, où l'auteur s'intéresse particulièrement aux beaux-arts dans ce pays classique de l'art. Babst, dans son livre *De Moscou à Leipzig* (1859) se montre hostile aux Slaves, et, comparant à chaque pas l'Occident avec la Russie, sacrifie volontiers l'amour-propre des Russes en leur présentant constamment l'Europe occidentale comme modèle à imiter aveuglément; ses jugements sont quelquefois exagérés et manquent d'exactitude, surtout si l'on prend en considération la différence du développement historique et celle des races. Deux relations de voyage qui se distinguent au point de vue de la forme, de l'art, et qui n'ont pas été écrites dans un but spécial, sont la *Frégate Pallada* par Gontcharow (1856), l'auteur d'*Oblomow*, et les *Lettres sur l'Espagne* de Botkine (1857): Le premier de

ces ouvrages est formé des impressions recueillies par Gontcharow à bord de cette frégate et dans les rues bruyantes des villes d'outre-mer. L'auteur lui-même n'attachait pas grand poids à ses observations superficielles, qu'il n'a publiées que sur les instances des admirateurs de son talent; son livre acquit une grande popularité, qui ne tient pas seulement à ce que la majeure partie de l'ouvrage est consacrée à la description de la nation intéressante des Japonais, mais aussi à des qualités artistiques de premier ordre dans les tableaux que Gontcharow trace des mœurs des peuples qu'il observe et des beautés de la nature, auxquelles se laisse toujours éprendre le sentiment poétique de l'auteur. Le mérite des *Lettres sur l'Espagne* consiste en ce que Botkine a jugé de ses propres yeux et ne s'est pas contenté des opinions toutes faites qui ont cours dans les livres et les journaux, sur ce pays peu connu des Russes. Botkine connaissait parfaitement l'histoire d'Espagne et savait retrouver dans le présent de cette nation les vestiges des siècles d'autrefois; outre une foule de remarques détaillées et précises sur diverses localités de l'Espagne, les passages les plus intéressants de ce voyage sont les descriptions des monuments de l'art mauresque et celles des combats de taureaux.

V. PHILOSOPHIE.

Dans les quelques années qui précédèrent 1860, la littérature philosophique s'augmenta d'un assez grand nombre de productions nouvelles, parce que ce fut à cette époque que s'engagea en Russie la lutte qui servit de point de départ aux tendances opposées de l'idéalisme et du réalisme. Mais en dehors de cette lutte, et avant qu'elle eût commencé, le principal ouvrage qui parut, ayant la philosophie pour matière, fut l'*Exposé systématique de la logique* par Karpow (1857). C'est, conformément à son titre, un système bien ordonné, homogène et exprimé dans un style précis et mesuré; s'il s'y rencontre beaucoup de finesses scolastiques, par exemple dans la théorie des,

syllogismes, qui rappellent trop le bon vieux temps, on doit moins s'en prendre à l'auteur qu'à la science même qu'il traite. Le *Lexique philosophique* de Gogotsky est aussi un ouvrage remarquable par la direction sérieuse qui le caractérise. La lutte des diverses tendances philosophiques commença en Russie au moment où parurent les premières traductions d'ouvrages sur les sciences naturelles et sur la philosophie; ces derniers contenaient des aspects nouveaux, tirés des observations faites, et des progrès obtenus dans le champ de la physiologie. Les nouveaux points de vue pénétrèrent dans les principaux journaux de St-Pétersbourg, dans le *Dictionnaire encyclopédique* et furent appliqués à la critique littéraire; plusieurs articles détachés ou essais sur la philosophie plurent surtout au public par leur style facile et soigné. Il parut aussi des réponses à ces articles, les unes dans des journaux et des revues qui continuaient les traditions du *Moscovite,* et de la *Conversation russe,* les autres au moyen de traductions d'ouvrages de philosophie et de théologie traitant des mêmes matières; le but principal de ces écrits était la réfutation des opinions matérialistes et rationalistes. Les productions étrangères à toute polémique étaient rares; la plus remarquable est la traduction de l'*Histoire de la philosophie moderne* de Kuno Fischer, par Strakhow (1862), qui fut accueillie avec beaucoup de sympathie.

VI. JOURNAUX ET REVUES.

Depuis le moment où les attributions des ministères furent agrandies et qu'un champ plus vaste eut été accordé à leur activité, ils firent paraître des publications périodiques qui ne manquent pas d'importance, entre autres, comme intéressant l'histoire de la littérature, le *Journal du Ministère de l'instruction publique,* dont l'origine remonte à 1834; il contenait des articles d'érudition sur diverses branches, en particulier sur la philologie, et se distinguait par son ton dégagé de toute polémique, le calme et l'équité de ses jugements. Une section de ce journal, sous le titre de *Revue des gazettes et publica-*

tions, était consacrée à l'énumération des livres parus et de tous les articles insérés dans les journaux de l'époque. En 1848 commença à paraître le *Recueil maritime*, dans lequel virent le jour plusieurs relations de voyage intéressantes par leur mérite littéraire, comme celles de Gontcharow et de Milukow, et des articles sans rapport direct avec le but du *Recueil*, tels que les *Questions de la vie* par Pirogow, qui traitent de divers sujets du ressort de la pédagogie.

Les journaux littéraires déployèrent bientôt une si grande activité, qu'ils embrassèrent des compositions de grande dimension qui paraissaient dans leurs colonnes d'abord par parties; réunies dans la suite en volumes, elles formaient des ouvrages entiers. Quelques-uns de ces journaux se modifièrent et prirent un caractère plus sérieux, d'autres se façonnèrent habilement au goût de leur public. La plus célèbre des revues de ce temps était les *Annales de la Patrie*, qui contenaient les meilleurs articles de littérature, de critique et de sciences, et publièrent les traductions des romans de George Sand, Eugène Sue, Dumas, Dickens, Thackeray, Cooper, des romans originaux de Dostoévsky tel que son *Sosie*, des articles de critique de Bélinsky quoiqu'il ne les signât pas, des essais historiques, scientifiques, etc.

Deux autres revues qui méritent une attention spéciale sont le *Courrier finnois* et le *Contemporain de Pouchkine*, qui avaient pour principal but de faire connaître au public les meilleures productions des littératures scandinave et germanique. La première publia le roman de *Struensée*, traduit du danois et le *Foyer domestique* par Frédéric Bremer, traduit du suédois; la seconde, la traduction des *Niebelungen* et du poëme finnois de *Kaleval;* c'est encore dans le *Courrier finnois* que parurent l'*Aperçu sur l'histoire en Russie avant Karamzine* par Startchevsky, l'*Histoire de la guerre de Finlande* en 1741 et 1742, un *Essai sur les sciences sociales en Russie*, etc. Le *Contemporain de Pouchkine* publia des articles intéressants sur Lomonossow, sur Milton et la traduction du *Paradis perdu* par Châteaubriand, etc.

Cette prédominance de l'élément étranger, que l'on a imputée à charge à ces trois revues, provenait de l'intérêt que prenaient leurs collaborateurs à toutes les évolutions du progrès, à tous les travaux importants de l'esprit humain qui s'effectuaient dans le reste de l'Europe, et du désir d'en faire bénéficier leurs lecteurs russes. Le service qu'ils leur rendirent fut immense; c'est grâce à leurs efforts que le public éclairé apprit à connaître les meilleures idées répandues parmi les peuples qui marchent à la tête de la civilisation. Quoique ce fait rentre dans les lois du développement d'un peuple, plusieurs n'y virent qu'un phénomène de triste augure, qui devait signifier la mise à l'écart de la nationalité russe, la tendance à l'étouffer et à l'anéantir; ces mêmes hommes se chargèrent de la défendre et déployèrent une grande activité à soutenir et à répandre leurs opinions. Ce mouvement, commencé à Saint-Pétersbourg, de raisonnable d'abord, tomba dans l'extrême; à Moscou le courant d'idées protectrices de la nationalité russe, quoique plus calme, eut des résultats bien autrement importants pour la science. Le journal qui à St-Pétersbourg entreprit le premier la campagne en faveur de la nationalité fut le *Phare*, rédigé par Bouratchkow; il protesta contre l'influence de l'Occident et assura qu'il se trouvait en Russie suffisamment d'éléments naturels propres à activer le développement intellectuel de la nation, tout particulièrement dans la poésie populaire: les anciens écrivains, Soumarokow, Khéraskow, Schichkow, surtout ce dernier, puisaient à cette source, tandis que, de l'avis de Bouratchkow, son époque en était une de clinquant pour la littérature russe, époque inaugurée par Batuchkow et consolidée par Pouchkine. Il appuyait son opinion de la supériorité de la poésie populaire sur la poésie artistique, par des contes et des romans populaires, petits-russiens pour la plupart, des légendes, des traditions, etc., qu'il insérait dans les colonnes du *Phare*.

A Moscou, le *Moscovite*, et après lui la *Conversation russe*, se distinguèrent avec succès dans leur tâche de défendre la nationalité. Comme le prouvent les articles de critique de Schévirew, le *Moscovite* avait du rapport avec le *Phare;* seulement il

était plus varié et moins conséquent dans ses tendances, insérait des poésies de caractères divers, faisait l'éloge des *Ames mortes* de Gogol, des œuvres de Pouchkine, proposait la civilisation européenne comme modèle, publiait des traductions d'ouvrages étrangers, tels que la *Jeanne d'Arc* de Lamartine, *Wilhelm Meister* de Gœthe, etc. Le mérite du *Moscovite* consiste dans les progrès qu'il fit faire à la connaissance de l'histoire de Russie et de l'histoire de la littérature de ce pays en particulier; un grand nombre de monuments littéraires du XVIII[e] et du commencement du XIX[e] siècles virent le jour dans cette revue, qui publiait deux fortes livraisons par mois; à ce point de vue le *Moscovite* restera une collection abondante de renseignements de toute sorte. Un autre mérite dont il lui faut savoir gré est d'avoir toujours été disposé à accueillir des articles qui dévoilaient les défauts de la société russe d'alors, ainsi que tel en fut le cas pour les comédies d'Ostrovsky, les nouvelles de Pisemsky, de Potiékhine.

La sphère dans laquelle se mouvait la *Conversation russe*, organe attitré des slavophiles, était de beaucoup plus considérable; les principaux collaborateurs en étaient les frères Kiréevsky, Axakow et Khomiakow. La *Conversation russe* s'était donné pour but le rapprochement intellectuel entre peuples slaves, et publiait des lettres des savants les plus distingués parmi les Slaves de l'Ouest et du Midi, insérait des correspondances politiques et littéraires de Turquie et d'Autriche. Ce journal se faisait remarquer par le sang-froid de sa polémique et la profondeur de ses jugements, grâce à P. Kiréevsky, l'éditeur des chansons et des légendes populaires, et à Axakow, auteur d'articles de premier ordre sur Lomonossow. Ce journal cessa de paraître parce que la direction qu'il avait prise ne correspondait pas au caractère général de la vie russe, qui nécessite encore trop d'éléments étrangers pour son développement; ce besoin de se mettre au niveau de l'Occident, et le manque de communauté dans les destinées politiques de la Russie et des pays slaves méridionaux et occidentaux, font que le panslavisme n'obtiendra jamais en Russie droit de cité complet.

La meilleure des gazettes de ce temps était l'*Invalide russe*, qui communiquait toujours les premiers et le plus tôt possible les nouvelles politiques de l'étranger; son feuilleton, principalement composé de notices intéressantes sur ce qui se passait en Europe, plaisait pour sa variété. Quoique les grands journaux de Saint-Pétersbourg et de Moscou se distinguassent par des qualités sérieuses, ils n'étaient la lecture favorite que d'un public lettré très-restreint; il existait pour la masse des lecteurs d'autres gazettes qui donnaient les nouvelles politiques et jouissaient d'une autorité entière sur des gens qui n'usaient pas de leur propre discernement; parmi les journaux qui satisfaisaient à la majorité de ces besoins généraux le principal était la *Bibliothèque de lecture*, éditée par la librairie Smirdine et rédigée par Senkovsky, dont les critiques littéraires étaient fort goûtées de son public. A propos d'un livre quelconque, il égayait ses articles par des traits d'esprit, plaisantait à tort et à travers avec enjouement, sans ménager ni l'auteur ni la vérité; il donnait libre essor à son imagination, jusque dans ses analyses de compositions sérieuses, par exemple dans sa critique de la traduction de l'*Odyssée* par Joukovsky. Et cependant Senkovsky était très-instruit: il savait exposer son sujet avec beaucoup d'art; mais après avoir dépensé tout son savoir à la rédaction de son journal, il s'épuisa bientôt et tomba dans les redites. La gazette qui avait le plus d'abonnés était l'*Abeille du Nord*, publiée par Gretch et Boulgarine; elle paraissait régulièrement, mais sans caractère littéraire prononcé et sans direction bien accentuée; les critiques, le plus souvent faites par des amis de l'auteur, lui étaient en général favorables, et s'attaquaient de préférence au style, sous le rapport duquel les rédacteurs, il faut l'avouer, étaient irréprochables. Quant aux nouvelles politiques, l'*Abeille du Nord* était de deux à trois jours en retard sur l'*Invalide* et la *Gazette de St-Pétersbourg;* malgré cet inconvénient on la lisait avec plaisir, parce que les rédacteurs ne se bornaient pas à la simple reproduction des nouvelles de l'étranger, mais les faisaient suivre de leurs propres opinions, aux-

quelles les noms de Gretch et de Boulgarine donnaient force de loi.

Les almanachs littéraires ou Keepsakes de cette époque étaient l'*Aurore matinale* de Vladislavlew et le *Nouveau domicile* (Novosélié). L'année 1848 de l'*Aurore matinale* fut particulièrement bien composée; elle contenait un article d'Orlow sur la capitulation de Paris, une nouvelle du comte Sollohoub, des récits de Koukolnik et de Grebenka, accompagnés de belles gravures qui rehaussaient le luxe typographique de l'édition. Le *Novosélié*, édité pour la première fois en 1833 par Smirdine, surpassait toutes les publications de ce genre par son importance et le soin apporté à son exécution; les articles les plus remarquables étaient ceux de Pouchkine et de Gogol, tels que la *Maisonnette à Kolomna*, et la *Querelle d'Ivan Ivanovitch avec Ivan Nikiforovitch*; la *Grande réception chez Satan*, récit par le baron Brambéous (pseudonyme de Senkovsky), eut une vogue extraordinaire. Le *Recueil de Saint-Pétersbourg* par Nékrassow contenait des articles d'une grande valeur littéraire, ainsi une traduction de *Macbeth* par Kroneberg, les *Pauvres gens*, roman de Dostoévsky, des compositions de Tourguénew et de Maïkow.

Avec l'extension que prirent les belles-lettres, il commença à paraître en Russie des recueils et des journaux, qui ne s'adressaient qu'à une certaine classe de lecteurs, et ne s'attachaient qu'à un genre littéraire déterminé. En 1843 fut publié le premier journal pour la jeunesse, sous le nom de la *Petite étoile*, qui contenait des historiettes intéressantes, pour la plupart traduites de l'anglais, et qui jouit d'un grand succès tant qu'il n'eut pas de concurrence à subir. La même année vit paraître les *Lectures rustiques* d'Odoévsky et Zablotzky, qui répondaient à leur but en traitant les principales questions de la vie rurale, et en démontrant le danger des superstitions qui avaient cours dans les campagnes, le tout accompagné de récits et d'illustrations à l'appui. Le *Répertoire* et le *Panthéon* étaient des revues théâtrales qui datent de 1840; le *Panthéon*, la meilleure des deux, contenait des traductions des drames de

Shakespeare, tels que *Coriolan, Cymbeline;* de Schiller, comme *Don Carlos;* le *Répertoire* publiait des œuvres originales russes, en particulier les compositions dramatiques de Polévoï, les comédies de Koni, de Karatyguine. Le manque de succès du *Répertoire* le força plus tard de se fondre avec le *Panthéon.* Les articles de critique dramatique les plus intéressants appartiennent à Boulgarine, entre autres celui intitulé *Souvenirs de théâtre de ma jeunesse;* les meilleurs sur l'histoire du théâtre sont ceux du rédacteur même du *Panthéon,* Koni. En général, les deux revues renferment beaucoup de matériaux curieux pour l'histoire de l'art scénique en Russie et dans le reste de l'Europe. Des publications périodiques de législation et de droit remarquables étaient le *Recueil juridique* de Meyer et les *Archives de renseignements historiques et juridiques sur la Russie* de Kalatchew. Les *Propylées* de Léontiew, réunies plus tard en cinq forts volumes, contiennent des travaux intéressants, qui peuvent encore être consultés avec fruit sur l'histoire des sciences et de l'art, en particulier chez les Grecs et les Romains.

CHAPITRE DERNIER.

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA LITTÉRATURE RUSSE.

L'impulsion donnée à la littérature russe par les événements qui se sont succédé pendant la période décennale de 1850 à 1860 a continué à se produire jusqu'aujourd'hui; ce mouvement de la vie nationale ayant été extrêmement puissant, le développement des nouvelles tendances qui réussirent à se faire jour fut très-rapide et passait facilement d'une phase à une autre. Les auteurs en renom furent appelés à se prononcer sur les questions contemporaines et des écrivains inconnus jusqu'alors vinrent soutenir la lutte sur le terrain de la littérature

militante; les premiers méritent une attention spéciale tant par les sujets palpitants d'intérêt qn'ils abordèrent dans leurs ouvrages que par la forme soignée sous laquelle ils les présentèrent au public.

Une des manifestations les plus importantes des mœurs modernes de la Russie actuelle vers 1860 fut ce qu'on est convenu d'appeler les doctrines nihilistes, sujet que traitèrent dans trois romans, avec un talent égal sous le rapport artistique, quoique sous un point de vue plus ou moins partial, Tourguénew dans *Les pères et les enfants* (1861), Gontcharow dans *Le Ravin* (1869) et Pisemsky dans *Une mer agitée* (1863).

Tourguénew voulait démasquer et combattre le nihilisme, cet esprit de négation qui à ce moment commençait à se répandre parmi la jeunesse et la société et tendait à renverser les principes généralement adoptés, à effacer les saines traditions nationales et à détruire toute affection chère au cœur humain. Ainsi les nihilistes ne croyaient pas à la pureté et à la diguité de l'amour, qu'ils expliquaient comme une combinaison de sensations physiques et le faisaient descendre de l'idéal sublime où l'ont placé le sentiment intime de l'âme et les idées chevaleresques que nous a transmises le moyen-âge; le mariage, cette union consacrée par la religion, ne leur apparaissait que comme un contrat révocable à toute heure ou comme une espèce d'association commerciale; ils ne reconnaissaient aucune autorité ni dans les sciences, ni dans les arts, ni en philosophie, ni en matière de droit et de législation, donnaient au savoir pour base un scepticisme absolu, refusaient toute distinction entre les conditions de la vie spirituelle et celles qui régissent la matière, et expliquaient les phénomènes de l'ordre intellectuel par les lois de la physiologie; ils accordaient le premier rang aux sciences naturelles, et encore n'en faisaient-ils cas qu'en tant qu'elles rapportaient un bénéfice matériel; ils estimaient l'art à l'avenant: à leur avis il était utile en raison du profit qu'en retirait la science, qu'il contribuait à populariser parmi les classes inférieures; quant aux notions d'esthétique, de beau, de sa réalisation par les arts et la poé-

sie, ils traitaient ces idées, d'une portée si élevée, de billevesées ou de jeux d'enfants.

Le nihilisme, qui a plusieurs points de ressemblance avec les opinions matérialistes en faveur en Europe au XVIII[e] siècle, avait entre autres pour cause les tendances idéalistes généralement répandues en Russie au moment où il fit son apparition et dont il était la contre-partie, l'influence de la philosophie allemande de Hegel, particulièrement dans sa façon d'envisager le progrès, la vogue des écrits des socialistes et des économistes de l'Europe occidentale, dont les idées se répandirent aisément en Russie, la guerre de Crimée, qui dévoila maint défaut dans l'organisation politique du pays, enfin l'esprit général de la presse russe, favorable aux innovations de tous genres et dont le *Contemporain* et la *Parole russe* étaient les principaux représentants.

Dans *Les Pères et les Enfants*, le nihilisme est encore considéré comme une question philosophique antérieure à l'essai de le réaliser dans la vie pratique. Le héros du roman, Bazarow, dans ses discussions avec les représentants de la génération qui allait s'éteindre, cherche à leur démontrer qu'il n'existe pas de principes, que le sentiment est un phénomène physiologique qui n'a rien d'idéal, que les sciences n'ont de valeur qu'appliquées, comme, par exemple, l'histoire naturelle à la médecine, etc. Il pérore sur le travail individuel et social; le luxe est pour lui un crime ou peu s'en faut. L'esprit général qui ressort de cet ouvrage de Tourguénew est qu'en niant tout, les nihilistes vont aveuglément à l'encontre des lois de la nature et de la société humaine; ainsi Bazarow plaisante sur l'amour et pourtant il aime sincèrement et profondément; il réprouve le duel et néanmoins il se bat; ses théories luttent en lui avec le sens intime et il agit autrement qu'il ne pense. Malgré ses travers, Bazarow s'attire l'estime et la sympathie du lecteur par plusieurs traits de son caractère qui sont à son avantage: il est actif, laborieux, persévérant et a de l'affection pour les basses classes du peuple, qui à leur tour le considèrent et le chérissent.

Dans *Les Pères et les Enfants*, et à un degré plus éminent encore dans son dernier roman, *Fumée* (1867) à son talent d'artiste Tourguénew a joint les qualités de penseur politique et de critique. L'auteur présente ici différents personnages appartenant à diverses classes de la société russe contemporaine, lesquels parcourent l'Europe en touristes et se rencontrent à Baden-Baden. Goubarew, le chef de la jeune génération de progressistes imberbes et d'hommes d'État de l'avenir, s'est acquis la considération de son entourage par son talent à jouer avec succès le rôle d'un grand homme à idées neuves et avancées, à savoir jeter de la poudre aux yeux de ses admirateurs, à éviter avec art de répondre aux objections de ses adversaires. Vorotilow, qui fait partie du même cercle, sait être également éloquent, qu'il parle ou qu'il se taise, et est le type de ces jeunes libéraux russes qui passent leur temps à parcourir sans but et sans profit le champ des progrès accomplis de nos jours dans les sciences, les arts et la littérature. Les deux figures sur lesquelles se concentre l'intrigue du roman sont Litvinow et Irina; cette dernière prend dignement place dans la galerie des héroïnes de Tourguénew, qui excelle à tracer des portraits réussis et vivants de femmes russes contemporaines. Irina est versatile, faible de volonté, mais elle ne cesse jamais d'être pleine de grâce, d'élégance, de distinction; de tempérament nerveux, la passion se trahit sur ses lèvres légèrement souriantes, et l'irritabilité qu'elle témoigne dans ses amours provient de la vie de réclusion où s'est passée sa jeunesse. Outre l'histoire captivante en elle-même de la liaison de Litvinow et d'Irina et les traits de fine satire dont abonde *Fumée*, il faut encore relever le côté philosophique qui apparaît dans les spirituelles conversations entre les divers personnages du roman, dont la plupart, quoique sans convictions arrêtées et bien profondes, portent des jugements trop sévères et trop peu bienveillants sur tout ce qui est russe. L'un d'eux, par exemple, s'écrie que la Russie pendant dix siècles consécutifs, n'a rien su créer d'original ni en matière de gouvernement, ni en droit, ni dans les sciences, ni dans l'art, ni même en

fait d'industrie ; sa sentence sur la poésie et la littérature nationales est tout aussi rigoureuse. Ces paroles de Poutouguine désillusionné résument le sentiment général de désenchantement qui perce à travers cette dernière œuvre de Tourguénew.

Le *Ravin*, par Gontcharow, est remarquable par la simplicité du sujet, l'art déployé par l'auteur dans la création de ses types et la beauté plastique du style. Ce roman peut se partager en deux parties, dont la première est l'épisode des amours de grand monde de Raïsky et de Mme de Bélovodow; la seconde, la plus étendue, est un tableau exquis de la vie isolée en province. Dans la première partie, les relations des personnages entre eux sont tout d'étiquette, les sentiments naturels étant comprimés et refoulés par les exigences du *high life* et les convenances du bel air; dans la seconde, au contraire, ces rapports réciproques se développent en liberté au milieu des insaisissables évolutions de l'âme et des délicats liens de famille dont est tissée la vie domestique. Le héros du roman, Raïsky, gentilhomme de bon ton est passionné, mais manque d'énergie; ardent, mais n'arrive à aucun but; artiste, mais ne réussit à rien produire. Mme de Bélovodow, jeune veuve d'une beauté éclatante, mais froide comme une statue antique, ne connaît que par ouï-dire les orages de la passion; elle paraît tendre et candide, mais, comme dit Gontcharow, le sentiment dont brille son regard est plutôt celui de la satisfaction de soi-même et de l'ignorance de la souffrance, semblable en cela au teint de son visage pur et intact, qui n'a jamais été effleuré par la douleur ou les soucis. D'une éducation distinguée, elle avait appris à se plier aux formalités du grand monde, et à maîtriser, par dignité, toute aspiration du cœur. Raïsky tenta vainement de la transformer et de la faire renaître et revivre, en lui communiquant l'ardeur de sa passion pour l'art. La scène de la seconde partie ne se passe plus dans la froide atmosphère des aristocratiques salons de la capitale, mais sur les bords pittoresques du Volga, au milieu de l'ensemble séduisant de la calme et paisible vie de campagne, auprès de la bonne vieille grand-maman de Raïsky, et de ses petites-filles Marthinka et

Véra, toutes deux à l'aurore de la jeunesse. L'auteur crée ici des types admirables de vérité, d'art et de charme; outre la calme et virginale Marthinka, Véra, sa sœur, brune aux yeux étincelants et de caractère impétueux, et la vénérable grand-mère, Gontcharow trace encore ceux du professeur Kozlow, enthousiaste des Grecs et des Romains et éperdument épris de son épouse, qui le trahit; de Marc Volokhow, jeune socialiste à idées extravagantes, à appétits sauvages et placé sous la surveillance de la haute police, etc. Volokhow, dont Véra est amoureuse, se dévoile dans la suite comme un égoïste vulgaire qui ne consent à aimer que pour un temps et qu'effraient d'avance les soucis du ménage et la charge de femme et enfants. Véra cède à la passion, mais pour se relever et se redresser aussitôt, et mesurer la distance qui sépare la noblesse de ses idées sur l'amour du brutal instinct de son amant, pour lequel elle n'éprouve plus que du mépris. Elle trouve un refuge dans les consolations du repentir et dans l'inépuisable bonté de l'excellente aïeule dont la conscience délicate et timorée s'accuse de la faute de sa petite-fille et partage ses remords d'avoir succombé, victime de doctrines perverses.

Un troisième auteur qui s'est appliqué à reproduire des types pris parmi la jeune génération de l'époque est Pisemsky; bien que le cédant à Tourguénew pour la finesse de l'analyse psychologique et à Gontcharow pour la perfection artistique des détails, il a su avec des couleurs brillantes, en traits vifs, rudes quelquefois, reproduire la vie russe contemporaine et en maintes occasions créer pour ses personnages des situations dramatiques émouvantes. Son roman, *Une mer agitée*, prend le nihilisme à sa période de développement où de la sphère des théories abstraites il se transporte dans le monde de la réalité. Pisemsky, qui connaît à merveille la vie russe sous toutes ses faces, tailla à coups de ciseau larges et hardis ces types de champions de la négation, sans se soucier d'analyser avec minutie les mouvements internes de leur âme, mais en les représentant dans diverses positions comiques ou repoussantes. Baklanow, le héros du roman, est une des créations les mieux

réussies de la nouvelle littérature russe; incapable de travail sérieux, sans caractère et sans persévérance, il aime à profiter d'avantages tout trouvés, à jouir de la vie et à se prélasser à ne rien faire: il s'essaie à diverses vocations, mais le succès ne le secondant pas, il se rebute au premier échec.

Une fois le nihilisme passé sur le terrain pratique, il apparut des romanciers qui prirent à tâche de démontrer l'inconsistance de ses tendances, mais la plupart de ces écrivains, manquant de sens poétique, arrivèrent à faire moins le portrait que la caricature de la jeune génération et à la calomnier plutôt qu'à la critiquer. La vogue de leurs ouvrages lorsqu'ils en eurent doit plutôt être attribuée à l'intérêt d'actualité du sujet traité et à la hardiesse de couleurs qui caractérise par exemple *Marévo* de Kluchnikow, *Nulle part* de Stébnitsky et *Le troupeau de Panurge* de Krestovsky.

Un écrivain appartenant, de même que Tourguénew, Gontcharow et Pisemsky, à la période littéraire antérieure, et célèbre pour son talent d'analyser les manifestations maladives de l'âme, Dostoévsky, a dépeint dans son roman *Crime et Châtiment*, avec tout le sérieux et la profondeur que comportait ce sujet, la lutte des besoins impérieux de la vie réelle avec les doctrines nihilistes dont ils parviennent à triompher. La solitude et l'influence de lectures pernicieuses ont développé dans l'esprit de Raskolnikow un amour-propre exagéré, ainsi que des sentiments de colère et de haine contre ses semblables, et engendré en lui l'idée de commettre un crime. Il assassine une prêteuse sur gages; aussitôt son âme est assaillie de mille tourments, de la peur du châtiment, de la torture d'avoir à vivre au milieu d'honnêtes gens purs de toute souillure, et du cauchemar toujours renaissant de son forfait. Des scènes palpitantes d'intérêt, racontées avec un incontestable talent, sont entre autres l'entrevue du criminel avec sa mère et sa sœur, et ses aveux à Sonia, la jeune fille qu'il aime.

Obéissant en ceci aux lois générales de tout mouvement social, le nihilisme fit bientôt place à une direction plus calme et plus réservée. Certains écrivains essayèrent de représenter

ces types nouveaux d'hommes, qui aspiraient à se dégager du milieu énervant et des doctrines désespérées du nihilisme, comme on en trouve reproduits par exemple dans le *Bonheur bourgeois* et *Molotow* de Pomialovsky, qui cherche ses sujets dans la classe moyenne et non plus dans celle de la noblesse. Molotow est fils d'un artisan; avide de savoir, encore sur les bancs de l'école il est remarqué de ses supérieurs, devient plus tard instituteur dans la famille d'un riche propriétaire et s'attire l'estime et l'amour de la fille de ce dernier; mais blessé du dédain du père, il quitte cette maison et entre au service de l'Etat, où il a à passer par des circonstances dures et difficiles. Dans la seconde de ces nouvelles nous retrouvons Molotow fonctionnaire, remplissant son emploi avec honneur; il se marie, devient père de famille et atteint ainsi l'*aurea mediocritas*, le comble du bonheur accessible au commun des mortels. Molotow est l'homme réconcilié avec les devoirs de la vie, dont il accepte les épreuves sans murmurer, à l'opposé de personnages de mœurs et de convictions différentes, que l'auteur fait intervenir avec beaucoup d'art dans le cours du roman. Le style de Pomialovsky est concis, vif, et varie selon le caractère ou le rôle du personnage. Pomialovsky a encore écrit *Frère et sœur* et *Mikhilow*, nouvelles qui peuvent être considérées comme une autobiographie, et les *Esquisses de collége*, où l'auteur présente des scènes de la vie du clergé russe.

Les meilleurs romans qui traitent plus particulièrement de la place faite aux femmes dans la société contemporaine sont les *Temps difficiles* par Sléptzow (1867), *Une âme vivante* par Marco Vovtchok (1868) et *Entre deux feux* par Avdiéew. Ces auteurs se sont appliqués à exposer avec vérité et chaleur la situation pénible où se trouve souvent la femme de nos jours sans qu'elle ait généralement l'espoir de trouver une issue vers une position plus indépendante et moins précaire.

Le point de vue sentimental sous lequel les romanciers qui écrivaient vers 1840 avaient l'habitude de reproduire la vie agreste et les mœurs des paysans, après s'être sensiblement modifié avec Ouspensky, céda enfin la place à une manière de

juger réaliste dont le représentant le plus remarquable est Réchetnikow. Son thème favori est la misère avec ses douleurs et ses deuils, qu'il a su retracer dans toute sa livide nudité, en s'intéressant du plus profond de son âme aux malheureux de ce monde. Dans le plus considéré de ses romans, qui a pour titre *Les gens de Podlipow*, il dépeint avec une saisissante vérité la vie pleine de tourments des mariniers haleurs des affluents du Volga.

Dans le champ de la littérature dramatique Ostrovsky continue à occuper le premier rang sur le répertoire du théâtre national russe. Ses dernières pièces, où il met en scène, avec beaucoup de finesse d'observation et d'élévation dans les idées, de préférence la vie privée de la classe des négociants aisés, sont l'*Orage* (son chef-d'œuvre en ce genre), *Qui est sans faute et sans reproche*, *Les mauvais jours*, *Les Plaisants*, etc.

La tendance à choisir des sujets de drames dans la période de l'histoire de Russie antérieure à Pierre-le-Grand, à l'instar de *Kozma Minine* d'Ostrovsky, se maintint encore jusque dans les derniers temps, avec moins de succès cependant pour qu'il suffise de relever, parmi les nombreuses pièces historiques, le drame célèbre de *La mort de Jean-le-Terrible* par le comte Alexis Tolstoï. Jean, las du pouvoir et sentant sa fin prochaine, ordonne à l'assemblée de la noblesse de lui désigner un successeur; le rusé Godounow engage les boyards à inviter Jean de continuer à régner. Le tzar, satisfait de cette décision, témoigne sa bienveillance à Godounow, faveur que la noblesse voit avec dépit. Sur ces entrefaites Jean redouble de rigueur et veut répudier sa femme, qui est stérile, et épouser la nièce de la reine d'Angleterre. Godounow, menacé dans ses plans ambitieux, fait soulever le peuple et provoque l'irritation du tzar, qui succombe à son courroux. Tel est le sujet de cette tragédie, qui jouit d'une réputation méritée et qui se distingue par ses situations dramatiques et ses qualités scéniques d'un grand effet. On possède encore du même écrivain deux drames historiques dont le sujet est emprunté à cette même époque de troubles de l'histoire de Russie, *Le tzar Théodore Ioannovitch* (1868) et *Le*

tzar Boris (1869), qui avec *La mort de Jean-le-Terrible* forment comme une trilogie.

Le comte Léon Tolstoï, l'auteur d'*Enfance et Adolescence*, cette autobiographie charmante de candeur juvénile et de pureté de sentiments, a écrit un grand roman historique, *Guerre et Paix*, dont la scène se passe au commencement de ce siècle, à l'époque glorieuse pour les Russes de la guerre nationale de 1812 et qui reflète dans des tableaux variés les mœurs de l'aristocratie d'alors.

Ce qui se publie d'important, de remarquable, ou qui seulement même obtient une vogue quelquefois éphémère dans les littératures des diverses nations d'Europe et d'Amérique, est aussitôt traduit en russe et lu avec avidité par un public qui se tient au courant des progrès accomplis dans le domaine des lettres, des arts et des sciences, tant pures et appliquées qu'historiques et sociales. Ces dernières années ont vu paraître un nombre immense de traductions, depuis celles des grands monuments des littératures classiques de l'antiquité et des temps modernes (de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie, de la Pologne) jusqu'aux moindres romans, drames, comédies, chansons, brochures et actualités du jour, attendus avec une impatience et un intérêt tels, que l'édition russe parvient souvent à être publiée avant l'original. Tous les ouvrages de quelque valeur d'auteurs contemporains ont été traduits: les œuvres de Victor Hugo, de George Sand, de Dumas, de Féval, d'Erckmann-Chatrian, les *Iambes* de Barbier, les contes de Laboulaye, jusqu'à la *Lanterne* de Rochefort et à *Rabagas* de Sardou; les romans de Dickens, de Thackeray, d'Elliot, de Trollope, de Collins, les poésies de Longfellow, de Browning; les écrits de Heine, d'Auerbach, de Spielhagen, etc. Cette ardeur à traduire toute œuvre littéraire éminente ou à laquelle le succès a fait faire le tour de l'Europe est également générale pour tout ce qui est du ressort des sciences naturelles, des arts industriels, de la philosophie, de l'histoire, de la médecine, de l'économie sociale, de la politique, etc.; le public éclairé de la Russie contemporaine suit pas à pas les découvertes nouvelles et les dernières réformes faites dans toutes les branches de

l'activité humaine, comme le témoignent les excellentes traductions en russe des œuvres de Gervinus, Scherr, Humboldt, Max Müller, Buckle, Draper, Lewis, Darwin, Spencer, Stuart Mill, etc.

La littérature historique s'est enrichie de nombreux ouvrages originaux et remarquables sur des époques ou des questions particulièrement intéressantes de l'histoire de Russie, par exemple sur les relations de la Petite-Russie, de la Lithuanie, des provinces baltiques avec la mère-patrie, sur les rapports des sectes dissidentes avec l'Eglise orthodoxe depuis leur origine jusqu'à nos jours, sur divers personnages de distinction du XVIIIe siècle dont les mémoires ont été publiés, sur le règne de Catherine II et différents points qui y ont trait, tels que le partage de la Pologne, la révolte de Pougatchew, l'introduction de la franc-maçonnerie, sur celui d'Alexandre Ier dont l'histoire a été écrite par Bogdanovitch, sur les antiquités et monuments littéraires de la Russie ancienne et du moyen-âge, sur l'histoire des peuples slaves, recherches auxquelles s'appliqua entre autres le célèbre slavophile Hilferding, dont les travaux sont justement appréciés, etc. Deux revues d'une importance de premier ordre et à la hauteur de leur tâche, l'*Antiquité russe* et les *Archives russes,* qui continuent à paraître, entretiennent dignement l'intérêt et le zèle pour l'étude du passé historique de la Russie.

L'histoire de la littérature russe a aussi été cultivée avec soin dans les dernières années: l'ouvrage le plus important sur ce sujet, l'*Histoire de la littérature russe* par Galakhow (laquelle toutefois n'est pas encore terminée et s'arrête à Krylow inclusivement) se distingue par l'objectivité des jugements portés par l'auteur, son érudition et son absence de théories préconçues sur les matières qu'il traite. Il faut encore citer les *Esquisses de littérature russe* par Karaoulow, récits pleins d'intérêt sur les auteurs du XVIIIe siècle, la *Littérature russe moderne* de Vodovozow, qui passe en revue, avec beaucoup de détails, les grands écrivains de la plus belle période littéraire de la Russie depuis Joukovsky jusqu'à Gogol, les essais de critique de Do-

brolubow, Akcharoumow, N. Soloview dans son livre *L'Art et la Vie*, les travaux consciencieux sur la langue russe de Stoyounine, J. Nékrassow, Smirnow, Pérévlevsky, etc.

Pour terminer cette rapide et bien imparfaite esquisse de l'état actuel de la littérature russe, il convient de mentionner encore, parmi les publications périodiques de tout genre qui paraissent à Saint-Pétersbourg et à Moscou, et dont le nombre va chaque jour en augmentant, les revues mensuelles suivantes, le *Messager de l'Europe*, les *Annales de la Patrie*, le *Diélo* et le *Messager russe*, qui jouent en Russie le rôle de la *Revue des Deux-Mondes* en France et des diverses *Reviews* en Angleterre; en outre les principaux journaux politiques russes quotidiens, la *Voix*, la *Gazette russe de l'Académie*, la *Gazette de la Bourse*, la *Gazette de Moscou*, font dans leurs colonnes une large part au mouvement littéraire, tant par leur revue critique des pièces de théâtre et livres nouveaux que par des articles de fond sur des sujets rentrant dans le domaine de la littérature.

Voilà pour le présent. L'heure semble devoir bientôt sonner où la littérature russe par des conceptions nouvelles viendra refléter le gigantesque travail des intelligences qui se manifeste d'une manière si éclatante sous le règne actuel. Les matériaux s'accumulent rapidement et en grand nombre; les réformes d'une portée incalculable dans toutes les fonctions de la vie nationale, la résolution énergique de l'Empereur Alexandre II d'assurer la marche du progrès dans ses Etats, les bonnes dispositions et l'empressement de ses sujets et le zèle de ceux auxquels le souverain a conféré la tâche de réaliser ses plans, préparent à la Russie un avenir brillant qui commence à se dérouler dans la direction que le monarque lui a tracée, il y a dix-sept ans, alors qu'il saisit pour la première fois les rênes du pouvoir. L'ère actuelle, (unique dans l'histoire du développement de la nation et caractérisée par des transformations et des essais qui de l'état de projets soigneusement élaborés sont entrés, grâce à la persévérance d'Alexandre II, dans une phase de mise à exécution effective),

est celle d'un mouvement général des esprits à la recherche d'idées nouvelles dans le domaine des lettres et des autres branches du savoir humain et paraît promettre une prochaine génération d'écrivains qui sauront dans des œuvres littéraires neuves et originales reproduire et célébrer les résultats bienfaisants de cette époque de paix et de gloire de la Russie moderne. L'avénement au trône de l'Empereur Alexandre II a, pour les Russes, soulevé le voile de leurs destinées futures et leur a fait entrevoir le rôle auquel l'avenir les convie. Le titre d'Alexandre II à la reconnaissance de ses contemporains et de la postérité n'est pas seulement d'avoir affranchi des millions d'êtres humains qui végétaient dans le servage: son sceptre a, comme autrefois celui de Pierre-le-Grand, appelé à une vie nouvelle son peuple tout entier, qui par son ardeur et son application à s'éclairer et à se régénérer, témoigne ainsi de sa gratitude envers son souverain. Les temps reculés de la sombre Moscovie sont disparus à jamais; les nations de l'Occident doivent désormais s'habituer à considérer la Russie comme un membre actif et prépondérant de la famille européenne dont le sort est peut-être en ses mains, s'il entre dans les vues de Dieu d'accorder aux Slaves leur tour de suprématie politique et intellectuelle à laquelle ont déjà participé ou participent encore d'autres races venues avant eux sur la scène du monde.






BIBLIOTECA